

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

SVITTE DES
EPISTRES
DE
SENEQVE,

TRADVITES

Par PIERRE DV-RYER.



A PARIS,

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais,
dans la petite Salle, à l'Escu de France.

M. DC. XLVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROT.





AV LECTEV̄R.

LE ne doute point que vous n'ayez souhaitté la suite des Epistres de Senèque. C'est vne chose assez precieuse, pour auoir esté desirée; & ce ne seroit pas la connoistre que de n'en audir point d'impatience. Mais il eust esté plus auantageux pour vous & pour moy que feu Monsieur de Malherbe eust fait vne Traduction entiere de ces merueilleuses Lettres. Vous eussiez eu plus de satisfaction d'un ouvrage qui seroit sorty de sa main; & ie ne me serois pas mis au hazard de mal acheuer vn Tableau qu'un si grand homme auoit si bien commencé. Ainsi i'auouë qu'on peut trouuer à redire à mon entreprise, parce que les belles choses ont plus d'éclat quand elles demeurent imparfaites, que quand elles sont mal ache-

AV LECTEUR.

uées. Toutesfois il ne m'importe qu'on m'accuse de temerité ; ie n'ay traduit ce reste de Lettres que pour mon instruction ; & l'on peut estre temeraire, quand il s'agit de s'instruire. Si Monsieur de M^oherbe paroist plus illustre & plus accompli par l'opposition de mes deffauts, au moins ie m'en consolera y en ce qu'ils seruiront tousiours à donner un nouveau lustre à la reputation d'un homme que i'ayme, & que ie reuere.



SVITTE DES
EPISTRES
DE SENEQVE.

EPISTRE XCII.

ARGVMENT.

- I. *Il dispute contre ceux qui estiment que la vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la fortune.*
- II. *Que les biens de la fortune ne sont ny des biens ny des maux, mais des choses indifferentes.*
- III. *Des avantages & de l'excellence de l'ame.*



U E m' imagine que nous sommes tous deux d'une mesme opinion. Sans doute vous croyez comme moy, qu'on n'acquiert que pour le corps les choses externes ; qu'on ne respecte le corps qu'en consideration de l'ame ; qu'il y a dans l'ame des facultez qui luy seruent de seruantes ; que c'est par elles que nous nous remuons, & que nous prenons nourriture ; & qu'elles nous ont esté données à cause de l'ame, qui est la maistresse & la principale

partie de l'homme. Il y a dans cette principale partie quelque chose de raisonnable. Cette dernière dépend de l'autre qui est seule indépendante, & qui fait dépendre de foy toutes choses. La raison diuine a vn empire souuerain sur toutes les choses du monde, & n'est sujette à pas vne seule: Et celle dont nous iouïssons luy est entierement semblable par ce qu'elle en tire son origine, & qu'elle en est vn rayon. Si nous demeurons d'accord de cela, nous deuons aussi demeurer d'accord que la vie heureuse consiste en vne raison parfaite & accomplie; que pour viure heureusement il faut estre parfaitement raisonnable. Et certes il n'y a que la raison qui ne perde iamais courage; elle demeure tousiours ferme contre les attaques de la fortune, & si nous la pouuons garder, elle nous gardera sans doute en toutes sortes d'occasions. Or il n'y a point de bien veritable, que celuy qui ne se peut iamais dissiper; Et cét homme-là est veritablement heureux que rien ne scauroit abaisser, qui est au dessus de toutes choses, & qui n'a besoin que de foy pour son appuy. Car celuy qui est soustenu par des appuys estrangers est tousiours dans le peril, & peut tomber à tout moment; Et si nostre assurance se rencontre hors de nous mesme, alors ce qui n'est pas de nous commencera d'auoir beaucoup de puissance dessus nous. Mais qui voudroit s'appuyer sur l'inconstance de la fortune? & où est le sage qui se voudroit glorifier, & entrer en admiration de foy-mesme pour des biens qui ne luy appartiennent pas? Qu'est ce que la vie heureuse? C'est vne

seureté inébranlable, & vne tranquillité perpetuelle; on ne la peut receuoir que de la grandeur de l'ame, & de cette belle constance qui demeure tousiours ferme en ce qu'on a vne fois iugé raisonnable. Mais par quelle voye y pouuons nous arriuer? Nous y arriuerons infailliblement si nous auons vne parfaite connoissance de la verité; Si en toutes les choses que nous voudrons faire nous apportôs de l'ordre, de la moderation, de la bien-seance, vne volonté innocente & desinteressée qui nes'arreste qu'à la raison, qui ne s'en éloigne iamais, qui ne se porte qu'aux choses aimables & dignes tout ensemble d'admiration. Enfin pour vous en donner vn modèle en peu de paroles, l'ame du sage doit estre telle qu'elle puisse estre digne d'vn Dieu. Que peut donc desirer celuy qui à toutes les vertus ensemble? Certes si les vices peuuent contribuer à la condition la plus parfaite, il faut que la vie heureuse consiste en des choses avec lesquelles elle ne scauroit subsister. Mais que peut-on s'imaginer de plus brutal & de plus infame que d'attacher le bien de l'ame raisonnable à des choses irraisonnables? Toutesfois quelques-uns estiment que le souuerain bien se peut augmenter, comme n'estât pas parfait & accompli si la fortune s'y oppose, & qu'elle ne travaille elle-mesme à l'acheuer. C'est pourquoy Antiparrel'vn des plus considerables Autheurs de cette secte, dit qu'il attribue quelque chose, mais fort peu, aux biens de la fortune. Voyez ie vous prie quel iugement vous feriez d'vn homme qui ne se contenteroit pas de la lumiere du Soleil, s'il n'auoit encore vne

chandelle pour l'éclairer? Dequoy seruiroit vne étincelle avec de si grâdes clairtez? Si vous n'estes pas satisfait de la vertu toute seule, il faut necessairement, que vous y adioustiez ou cette sorte de repos que les Grecs appellent Hesychie, ou la volupté. Veritablement vous pouuez en quelque façon y admettre l'un des deux, car l'esprit est sans doute desgagé d'inquietude & de tristesse, quand il a la liberté de considerer tout l'Vniuers, & que rien ne le destourne de la contemplation de la nature. Pour ce qui concerne l'autre ie veux dire la volupté, c'est seulement le bien d'une beste. Voudrions-nous faire vn mariage du raisonnable avec l'irraisonnable; de l'infamie & l'honneur? Quoy les delices & le charoüillement du corps doiuent ils faire estimer la vie? Pourquoi donc ne diriez-vous pas que celuy-la est heureux qui n'a pas le goust depraué, & qui sçait bien gouster les faulces? Oferiez-vous mettre, ie ne dis pas entre les hommes vertueux, mais seulement entre les hommes du commun, ce miserable personnage, qui met son Souuerain bien dans la Peinture, dans la Musique dans la bonne chere? Qu'on l'oste du nombre de ces nobles animaux qui tiennent le premier rang apres les Dieux; & qu'on mette entre les brutes, cette beste qui ne veut rien faire que paistre. La partie irraisonnable de l'ame a deux autres parties, l'une hardie, ambitieuse; violente & qui ne consiste qu'en passions; L'autre basse, effeminée, & entierement esclau des voluptez. Ces grands Philosophes n'ont point consideré la premiere qui est certes violente, mais

qui est en recompense la meilleure, la plus forte, & la plus digne de l'homme; Et ont estimé que cette partie qui est lasche, qui est enervée qui est sans force, estoit necessaire à l'heureuse vie. Ils ont voulu que la raison obeit à cette infame, & que le bien du plus noble des animaux fut le moindre & le plus honteux de tous. Ils ont voulu outre cela que ce fut vn monstre composé de diuers membres d'animaux, & comme Virgile represente Scylle,

*Son visage est charmant, & iusqu'à la ceinture
C'est d'une belle fille une aymable figure,
Le reste de son corps est d'un Monstre marin,
A le ventre d'un Loup & finit en Dauphin.*

Toutesfois cette Scylle est composée d'animaux sauvages, horribles, prompts & legers; mais de quels monstres nos Philosophes ont-ils composé leur sagesse? La premiere & la plus belle partie de l'homme est la vertu, cependant il la reuestent d'une chair inutile, perissable & qui n'est capable comme dit Possidonius que de recevoir des viandes. Ils achevent par la voloupté cette diuine vertu, & attachent à ses parties Superieures, qui sont venerables & celestes, vn animal lasche & qui n'a n'y force, ny courage. Veritablement cette espee de repos ne profite point à l'ame, mais au moins il a la force de la rirer des embarras, & de luy oster ses empeschemens. Au contraire la voloupté amollit les ames, & en ruine toutes les forces. Où pourra-on trouver vn assemblage de corps qui ayent moins de rapport ensemble? On attache à la plus courageuse de toutes les

choses, la plus lasche de toutes; à la plus serieuse la plus ridicule, & à la plus Saincte, l'iniustice & l'inq-temperance mesme.

II. Quoy me dira quelqu'un si la santé, si le repos, si la priuation de la douleur, ne seruent point d'obstacle à la vertu, ne les souhaitterez vous pas? Je les souhaitteray non comme des biens, mais parce que ce sont des choses qui sont selon la nature, & que ie m'en fers avec raison? Quel bien y aura-il donc en cela? Celuy d'auoir fait vn choix raisonnable. Ainsi quand ie prend, vn habit conuenable à ma condition; quand ie me promene avec bien seance, & que ie ne mange pas plus que ie ne dois, ny le repas, ny la promenade, ny l'habit, ne sont pas des biens, mais l'intentiõ que i'ay de ne rien faire en toutes ces choses, qui ne soit selon la raison. Padiousteray à cela que l'homme doit souhaitter le iugement de choisir des habits propres & honnestes, car l'homme est de sa nature vn animal propre & poly. Ce n'est pas que l'habit propre & honneste soit vn bien de soy, mais le choix d'un habit; car le bien n'est pas en la chose, mais au choix que l'on en fait: Et c'est nostre façon d'agir qui doit estre estimée honneste, & non pas les choses sur lesquelles nous agissons. Ce que ie vous ay dit de l'habit, imaginez-vous que ie vous l'ay dit aussi du corps, car la nature en a reuestu l'esprit comme d'un habillement; Et en effect le corps est la couuerture de l'esprit. Qui a donc iamais estimé vn habit a cause du coffre où il est enfermé? Le fourreau ne rend l'espée ny bonne ny mauuaise. Je

vous diray la mesme chose touchant le corps. Si on me donnoit le choix ie prendrois la santé & les forces, mais le bien qui se trouueroit en cela consisteroit en la raison & au iugement du choix, & non pas dans les choses que i'aurois choisies. Veritablement, me dit-on, le sage est heureux, & toutesfois il ne scauroit paruenir à la iouissance de ce souuerain bien sans les organes, & sans les biens de la nature. Ainsi quiconque possede la vertu ne peut-estre miserable; mais quiconque n'a pas les biens de la nature, cõme la santé & la vigueur entiere de ses membres ne scauroit estre parfaitement heureux. Vous demeurez d'accord de ce qui est le plus incroyable, que pour estre dans de longues & d'excessiues douleurs, on n'est pas miserable, & que mesme on est heureux; Et vous niez ce qui est le moins difficile, qu'il soit parfaitement heureux. Car si la vertu à la force d'empescher qu'un homme ne soit miserable, elle pourra plus facilement le rendre tres-heureux, par ce qu'il y a moins de chemin à faire de l'heureux au tres-heureux, que du miserable à l'heureux. Quoy vne chose qui a assez de force pour tirer vn homme de la misere, & le rendre heureux en mesme temps, ne pourroit pas faire le reste, c'est à dire, qu'il soit parfaitement heureux! Manquera-elle de force estant au bout de la carriere? Il y a dans la vie des commoditez, & des incommoditez. Mais l'un & l'autre est hors de nous. Si l'homme de bien n'est pas miserable encor qu'il soit pressé de toute sortes d'incommoditez, pourquoy ne sera-il pas tres-heureux encore

que quelques commoditez luy manquent? Car comme le fardeau de l'incommodité n'est pas capable de l'opprimer iusqu'à le rendre miserable; Ainsi le defaut des commoditez ne scauroit pas l'empescher d'estre parfaitement heureux. Il est parfaitement heureux sans les commoditez de la vie, comme il n'est point du tout miserable avec les incommoditez qui l'accompagnent. Mais ne peut-on pas luy oster son bien, si on peut le diminuër? Je disois tantost qu'une chandelle ne pouuoit rien adioûter à la clarté du Soleil, & qu'il estouffe par sa splendeur toute autre sorte de lumiere. Mais, dit-on, il y a des choses qui font ombrage au Soleil, & qui offusquent sa clarté. Mais la force & la splendeur du Soleil est toujours entiere au milieu mesme de ses obstacles; Et bien qu'il y ait quelque chose entre luy & nous qui nous empesche de le voir, il est neantmoins toujours le mesme, il s'acquitte toujours de sa charge, & continuë toujours sa course. Quand il luit parmy des nuages, il n'est pas moins lumineux, ny moins diligent que dans les iours les plus serains; car il y a beaucoup de difference entre ce qui est au deuant, & ce qui empesche. Ainsi les choses qui sont au deuant de la vertu, n'ostent rien du tout à la vertu. Elle n'en est pas moindre en effet, mais elle luit moins en apparence. Peut-estre qu'elle ne nous paroist pas si esclatante, mais elle est toujours la mesme à son regard; Et comme le Soleil qu'un nuage empesche de voir, elle exerce en secret toute sa force & sa puissance. Enfin les calamitez, les pertes, les iniures n'ont pas

pas plus de puissance sur la vertu qu'un nuage sur le Soleil.

Quelques-uns soutiennent que le Sage qui ne joint pas de la santé, n'est ny miserable ny heureux. Certes ils se trompent comme les autres puis qu'ils égalent les choses fortuites à la vertu, & qu'ils ne considerent pas davantage ce qui est honneste que ce qui ne l'est pas. Mais y a il rien de plus honteux & de plus indigne, que de comparer des choses venerables & Saintes avec celles que l'on mesprise? Car enfin la Foy, la Piété, la Justice, la Force, la Prudence, sont des choses Saintes & venerables. Au contraire ce sont des chosesviles, & qui arriuent souvent aux plus vils, & aux personnes de neant, que d'auoir le iarrer ferme, les bras forts, & de bonnes dents. D'ailleurs si le Sage qui a le corps infirme n'est ny miserable ny heureux, & qu'on le laisse au milieu de ces deux extremités, sa vie ne sera ny à desirer ni à fuir. Mais peut-on riens s'imaginer de plus ridicule, que de dire que la vie du Sage n'est pas desirable ou se peut-on rien figurer de plus esloigné de la croyance, que de dire qu'il y a quelque sorte de vie, qui n'est ny à fuir ny à desirer? D'ailleurs si les incommoditez du corps ne font pas un homme miserable, elles peuvent bien luy permettre d'estre heureux: Car ce qui n'a pas la puissance de rendre nostre condition plus mauuaise, n'a pas aussi la force d'empêcher qu'elle ne soit heureuse. Cependant me peut-on dire; nous scauons qu'il y a des choses froides, qu'il y en a de chaudes, & que les tièdes tiennent un mi-

lieu entre les deux. Ainsi il y a des hommes heureux, il y en a de miserables, & d'autres qui ne sont ny miserables ny heureux. Examinons vn peu cette comparaison que l'on apporte contre nous. Si ie mets dans de l'eau tiède vn peu plus d'eau froide, sans doute elle deuiendra froide, & si i'y en mets plus de chaude, aussi tost elle deuiendra chaude. Mais il n'en est pas de mesme de celuy que vous dites n'estre ny miserable ny heureux, car quelques maux qu'il adiousté à ses miseres, il ne sera pas miserable comme vous dites. Cette comparaison cloche donc de tous costez, & ne fait rien contre nous. Mais supposons vn homme qui ne soit ny miserable ny heureux. S'il deuient auëgle, s'il deuient perclus, & s'il tombe mesme dans de longues & d'excessiues douleurs il ne fera pas pourtât mal-heureux. De sorte que si tant de maux ne peuuent pas precipiter vn homme dans la misere, ils ne peuuent pas aussi l'arracher de l'heureuse vie. Si le Sage, comme vous dites, ne peut tomber d'vn estat heureux en vn estat miserable, il ne se peut faire qu'il soit mal-heureux. Mais comment celuy qui a commencé de cheoir, & qui pour ainsi dire est déjà en l'air pour tomber dans le precipice, pourroit-il demeurer en quelque endroit? La mesme chose qui l'empesche d'aller au fonds, le soutient perpetuellement, & le retient tousiours au haut. Mais ne peut-on pas interrompre le cours de l'heureuse vie? Il ne peut pas seulement estre affoibly ny receuoir la moindre interruption. Et par tant il ne faut que la vertu pour composer l'heureuse

vie. Mais me dira-on, le Sage qui a vescu long-temps, & qui n'a ressentie aucunes douleurs, n'est-il pas plus heureux que celuy qui a souuent combattu contre la mauuaise fortune? Mais respondes-moy ie vous prie, est-il meilleur & plus vertueux? Si cela n'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Car pour viure plus heureusement, il faut qu'il viue plus vertueusement, & s'il ne peut viure plus vertueusement, il ne peut viure plus heureusement. La vertu ne s'augmente point, ny par consequent l'heureuse vie qui est l'ouurage de la vertu. Et à la verité la vertu est vn bien si grand, qu'il n'est point du tout alteré par ces petites choses, la briefueté de la vie, la douleur, & les diuerses incommoditez du corps. Quant à la volupté, elle ne merite pas seulement qu'on se destourne pour la regarder. Qu'est-ce qu'il y a de plus considerable en la vertu? c'est de n'auoir point besoin du futur, de ne compter point ses iours, & d'estre parfaite en quelque espace de tēps que ce soit. Neatmoins toutes ces choses nous paroissent incroyables, & au dessus de la nature humaine? parce que nous mesurons sa dignité par nostre foiblesse, & que nous dōnons à nos vices le nō de vertu. Mais ne deuroit-on pas trouuer aussi estrange & aussi incroyable qu'il se soit rencontré vn homme qui ait dit au milieu des tourmens qu'il estoit souuerainement heureux? Cependant cette parole à esté prononcée dans l'Escole & pour ainsi dire dans la boutique de la volupté. Mesme ce dernier iour de ma vie m'est vn iour tres-heureux, disoit Epicure, dans les plus violentes douleurs d'vne retention d'v-

rine, & d'une dissenterie incurable. Pourquoy donc ces mesmes sentimens sembleroient ils incroyables parmi les adorateurs de la vertu, puis qu'ils se rencontrent dans les esclaves de la volupté? Ces hommes laches, & qui ont l'ame si basse disent que le Sage ne sera ny miserable; ny heureux au milieu des douleurs & des calamités extrêmes; Cela sans doute est incroyable & plus incroyable que le reste. Car ie ne scaurois m'imaginer comment la vertu réuersée de son throsno, ne tombera pas en mesme temps jusques au fonds du precipice. Il faut certes ou que la vertu réde l'homme heureux, ou que si elle n'a pas ce pouuoir elle ne puisse l'empescher d'estre miserable. Tandis qu'elle subsiste & qu'elle demeure vertu, il est impossible de la vaincre; & apres tout il faut necessairement qu'elle soit vaincûe ou victorieuse. Il ny a, dit-on, que les Dieux qui soient capables de la vertu, & de l'heureuse vie; Nous n'auons qu'une ombre, & qu'une image de ses biens; Nous en approchons seulement, mais iamais nous ny arriuons. Pour ce qui concerne la raison, elle est commune aux Dieux, & aux hommes; elle est parfaite & accôplie dans les Dieux, & pourroit deuenir parfaite en nous, mais nos imperfections & nos infirmités nous en ostent l'esperance. Car la partie irraisonnable comme vn depositaire peu capable de conseruer de grâds biens; & dont le iugement est toujours chancelant & incertain, & sans cesse inquieté; elle desire la satisfaction des yeux & des oreilles; Elle souhaitte la santé, elle demande la bonne mine, vne vigueur qui dure tousiours, & vne plus longue vie que

l'ordinaire. Mais par le moyen de l'autre partie qui iouit de la raison, l'on peut faire des choses dont on ne se repentira point comme font les ignorans, & les imparfaits; Car il y a en eux ie ne sçay quelle depra-
 uation qui les fait pancher du costé du vice.* Verita-
 blement les actions de l'autre ne se sentent point de
 cette deprauiation, & neantmoins elles sont esloi-
 gnées du bien. Il n'est pas encore bon, mais il se for-
 me pour le deuenir, Car celuy-là est encore mauvais
 à qui il manque quelque chose pour estre bon.

* L'ori-
 ginal
 semble
 corrom-
 pu en
 cette en-
 droit.

Mais si quelqu'un a dans le cœur

Vne constance inébranlable,

Et qu'il n'emprunte sa vigueur

Que d'une vertu véritable.

III. Sans doute il égale les Dieux, & se souuenant
 de son origine il aspire seulement au Ciel; Et l'on ne
 sçauroit estre blasmé de vouloir remonter au lieux
 d'où l'on estoit descendu. Mais qui vous empesche-
 roit de croire qu'il y a quelque chose de diuin en ce-
 luy qui est vne partie de Dieu mesme? Ce grand tout
 où nous sommes compois est vn, c'est Dieu-mesme,
 dont nous sommes les compagnons & les membres.
 Il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable, il se
 peut porter iusqu'au plus haut degré de la perfection,
 pourueu qu'il ne se laisse point abbatre par la pesân-
 seur des vices. Comme naturellement nos corps sont
 droits, & qu'ils portent la teste esleuée vers le Ciel,
 l'esprit est sans doute de mesme; Il peut s'esleuer & s'e-
 tendre tout autant qu'il luy plaist; la nature l'a for-
 mé avec intention qu'il voudra les mesmes choses que

les Dieux, qu'il se seruira comme eux de ses forces, & qu'il prendra toute l'estenduë qu'il luy est possible. Et certes s'il vouloit s'efforcer de monter en haut par vn secours estrange, il auroit beaucoup de peine à monter iusques dans le Ciel où il retourne comme chez soy. Quand il en a trouué le chemin il marche courageusement, il mesprise toutes choses, il estime l'or & l'argent digne des mesmes tenebres qui les enseuelissoient sous la terre, deuant qu'on les en eust tirez: Il n'a garde de faire cas de cette trompeuse lueur, qui éblouyt les yeux du vulgaire, & les destourne de la contemplation du Ciel? Il sçait que tous ces thresors sont faits de la mesme terre d'où les arrache nostre auarice. Il sçait disie que les veritables richesses sont autre-part que dans le monde, & qu'il est plus auantageux de remplir son ame que son coffre. On luy peut raisonnablement attribuer la domination de toutes choses, & le mettre en la possession de toute la nature, de sorte qu'il n'ait point d'autres bornes que l'Orient, & l'Occident, qu'il possede toutes choses comme les Dieux, & que du haut degré où il fera, il mesprise les richesses & les riches de la terre; Entre lesquels il ny en a point de si content de son propre bié qu'il est enuieux de celuy d'vn autre. Quand l'esprit se fera esleué si haut, il ne considerera plus son corps cōme l'object de ses tendresses, mais cōme vn fardeau necessaire dont il doit auoir quelque soin; & ne s'assujettira pas à cette masse à laquelle il doit commander. Quiconque obeit à son corps ne peut estre estimé libre. Car pour ne point parler des autres Mai-

stres, dont le trop grand soin que nous auons de nostre corps, nous a desia rendus les esclaus; son empire est trop fascheux & trop effeminé. Quelquesfois l'ame s'en retire doucement, & quelquesfois par vn effort de son courage; & ne se met pas en peine de ce que deuiendront ses despoüilles. Comme nous ne nous soucions plus du poil qu'on nous a couppe, ainsi quand l'ame qui est diuine veut enfin sortir de l'homme, qu'on iette son corps au feu, que les bestes le déchirent, où qu'on le mette dans la terre, elle ne croid pas s'en deuoir plus soucier que l'éfant qui vient de naistre, des peaux où il estoit enueloppé dans le ventre de sa mere. En effect soit qu'un corps soit impitoyablement abandonné aux Corbeaux;

Où qu'on le donne en proye aux Monstres de la Mer.
 Tout cela ne regarde point l'esprit. Si mesme quand il estoit parmy les hommes il n'a pas apprehendé leurs menaces, les redouteroit-il apres la mort? Non, non, dit-il, ie ne suis point espouuanté ny par l'appareil des bourreaux, ny par le deschirement du corps abandonné aux opprobres; Toutes ces choses ne paroistront horribles, qu'à ceux qui en seront les tesmoins. Ie ne prie point mes amis de me rendre les derniers deuoirs; ie ne leur recommande point mon corps, la Nature a donné ordre, que personne ne demeurast sans sepulture. Le temps enterre les hommes que l'inhumanité des Tyrans a fait ietter dans les campagnes; Et Mecenas, disoit fort bien.

Il n'importe pas à mon corps

Qu'on luy donne vne sepulture;

La nature enterre les morts

Qu'on a laissez à l'auanture.

Vous croyez que celuy qui a prononcé cette parole estoit vn homme genereux. En effet il auoit l'esprit grand & digne d'un homme, s'il ne l'eust point enrué luy-mesme, & qu'il ne se fut point laissé corrompre par les flatteries de la fortune.

EPISTRE XCIII.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions, & non pas par le temps qu'on a vesçu.*
- II. *Que la vie a esté assez longue quand elle a esté vertueuse.*

QVAND i'ay veu la Lettre par laquelle vous vous plaignez de la mort du Philosophe Metronacte, comme s'il eust pû où qu'il eust dû viure d'auantage, i'y ay trouué à redire, vostre moderation, & vostre constance. Cette belle qualité dont vous auez toujours eu de reste dans toutes sortes d'affaires & de rencontres, en fin vous a manqué dans la même occasion, où elle manque à tout le monde. I'en ay veu beaucoup qui sont iustes, & équitables enuers les hommes, mais ie n'en ay veu pas vn qui le fust enuers les Dieux. Nous disons à tous momens des iniures à la Prouidence; Et comme si elle nous deuoit rendre compte, nous luy demandons en la blasmant pourquoy

pourquoy cét homme est-il mort en la fleur de son âge ? Pourquoy celuy-là ne meurt-il pas ? Et pourquoy traîne-il sa vie iusqu'à vne vieillesse importune & à luy-mesme, & à tous les autres ? Dites-moy ie vous prie lequel vous iugez le plus raisonnable, où que vous obeïssiez à la nature, où que la nature, vous obeïsse ? Mais que vous importe de sortir d'un lieu, d'où vous devez enfin sortir ? Il ne faut pas nous soucier de viure long-temps, mais de viure assez. Car pour viure long-temps, nous auons besoin d'une grace particuliere du destin, mais pour viure assez, nous n'auons besoin que de nostre courage. La vie est longue quand elle est parfaite ; Or elle est parfaite, quand l'ame a bien sceu se seruir de ses biens, & qu'elle s'est donnée la domination & l'empire de soy-mesme. Que sert à celuy-là d'auoir vescu quatre-vingts ans, & de les auoir passéz dás l'oïssueté ? Certainement il n'a pas vescu, il a seulement demeuré dans le monde ; Il n'est pas mort bien tard, mais il a esté long-temps à mourir. Il a vescu quatre-vingts ans ; Mais vous pouuez commencer par tous les iours de sa vie à compter celuy de sa mort. Veritablement celuy-cy est mort ieune, & en la fleur de son âge, mais aussi il a fait tous les deuoirs d'un bon Citoyen, d'un bon amy, & d'un bon fils. Il ne s'est espargné en aucune occasion, il n'a iamais cessé de bien faire. Encor que son âge soit imparfait, toutesfois sa vie est parfaite. L'autre a vescu quatre-vingts ans, ou pour parler plus sainement il a esté quatre-vingts ans sur terre, si ce n'est peut-estre que vous vouliez dire qu'il a ves-

cu, comme on dit que viuent les arbres. Je vous prie, Lucilius, que nous fassions en sorte que comme les choses precieuses, nostre vie soit considerée par son poids, & non pas par son estenduë. Mesurons là par nos actions & non pas par le temps. Voulez-vous sçauoir la differéce qu'il y a entre cét homme vigoureux, qui a méprisé la fortune, qui a eu sa part de tous les accidents de la vie humaine, & qui enfin est arriué au souuerain bien? Voulez-vous dis-je, sçauoir qu'elle difference il y-a entre cét homme, & celui qui a passé beaucoup d'années. L'vn vit encor apres sa mort, & l'autre estoit desia mort auant mesme que de mourir. Donnons donc des loüanges & tout ensemble vne place dans le nombre des bien-heureux à celui qui a bien employé le peu de temps qui luy auoit esté donné pour viure. Il a iouÿ de la veritable lumiere, il n'a pas esté du cõmun, il a vescu, il a triomphé. Il a eu quelquesfois de belles iournées, & quelquesfois comme il arriue dans le monde il a veu tonner sur sa teste. Demandez-vous combien cét homme a vescu? Il a vescu iusques à la posterité, il a passé mesme au delà, & s'est rendu immortel dans la memoire de tous les hommes. Ce n'est pas que ie voulusse refuser de viure long-temps, mais ie n'ay garde de dire qu'il a manqué quelque chose à vne vie heurteuse, si l'on en a retranché le cours. Car ie ne me suis iamais attendu de partir seulement au iour, qu'une esperance insatiable m'auoit promis comme le dernier de la plus longue vie des hommes, mais il ne s'en est point passé que ie n'aye considéré comme le der-

nier de ma vie. Pourquoi me demandez-vous en quel temps ie nasquis, & si ie suis encore ieune? Ne vous en informez point, i'ay mon compte. Comme vn homme peut-estre parfaict encore qu'il soit de petite taille; Ainsi la vie peut-estre parfaite dans vn petit espace de temps.

II. L'âge doit estre mis entre les choses estrange-res, il ne dépend pas de moy de viure long-temps, mais il dépend de moy de bien viure durant le temps que ie viuray. Exigez cela de moy afin que ie ne passe point ma vie dans les tenebres comme vne personne inconnüe, & que ie ne viue pas seulement, mais que ie viue comme ie dois. Demandez-vous quel est l'espace le plus considerable de la vie? C'est de viure iulqu'à ce qu'on ait acquis la sagesse. Celuy qui est paruenü à ce point, a eu sans doute la meilleure & la plus belle part de la vie, s'il n'a pas eu la plus longue. Il peut hardiment se glorifier, il peut rendre aux Dieux des actions de graces; & quand il sera deuant eux il peut s'attribuer la gloire de son estre aussi bien qu'à la nature. Et certes il se l'attribuëra avec raison, car il est veritable qu'il a rendu sa vie beaucoup meilleure qu'il ne l'auoit receüe. Il a laissé le modèle d'vn homme de bien; il a monstré ce qu'il estoit; Et s'il eust peu adiouster quelque chose à sa vie, ce qu'il y eust adiouste eust esté semblable au passé. Mais combien de temps viuons-nous? Cependant durant le peu de temps que nous viuons nous voulons auoir la connoissance de toutes choses. Nous scauons les commencemens d'oü la nature s'esleue si haut, l'or-

dre qu'elle a estably dans le monde, par qu'elles re-
 volutionselle renouuelle les années, cōment elle fait
 finir toutes choses, & de qu'elle façon elle s'est faite
 soy-mesme la fin de soy-mesme. Nous sçauons que
 les astres roulent par vn mouuement qui leur est pro-
 pre, qu'il ny a rien de stable que la terre, & que tou-
 tes les autres choses ont vne course, & vne rapidité
 continuelle. Nous sçauons pourquoy la Lune ache-
 ue plustost son cours que le Soleil, pourquoy estant
 plus lente que luy, elle le laisse apres elle, luy qui est
 bien plus viste qu'elle; Comment elle reçoit sa lumie-
 re, & comment elle la perd, ce qui nous amene la
 nuit, & ce qui nous amene le iour. Mais il faut al-
 leraux lieux d'où vous verrez de plus pres toutes ces
 choses. Et comme dit vn Sage, ce n'est point l'espe-
 rance que j'ay d'aller retrouver mes Dieux qui me fait
 sortir du monde avec tant de resolution & de con-
 stance: j'ay meritè d'estre receu en leur compagnie,
 j'ay desia conuersé avec eux, j'ay fait monter mon
 ame iusqu'à eux, & ils ont fait descendre leur ame ius-
 qu'à moy. Supposons toutefois que ie perisse entie-
 rement, & qu'il ne reste rien de l'hōme apres la mort,
 ie n'enray pas vn moindre courage bien qu'au partir
 de ce lieu ie ne doie aller nulle part. Mais il n'a pas
 vescu tout le temps qu'il pouuoit viure. Il se trouue
 de petits liures qui sont neantmoins vtiles, & qui me-
 ritent qu'on les lise. Vous auez ouy parler des Anna-
 les de Tamusius: Vous sçaez qu'elles ne sont pas
 fort belles, & cōment on les appelle. La vie de
 quelques-uns est longue de la mesme sorte, & ressem-

ble à ces Annales. Estimez-vous plus heureux le gladiateur qui est tué le soir d'une feste publique, que celui qui l'est à midy? Et croyez-vous qu'il y en ait quelqu'un si follement amoureux de la vie qu'il aime mieux avoir la gorge coupée dans l'endroit où l'on porte les blessés que de mourir sur l'arene. Nous ne suivons pas de plus loing ceux qui sont passés devant nous. La mort se iette indifferemment sur tout le monde, celui qui meurt, suit un autre, qui vient de mourir. Celui qui tue suit de près celui qu'il a tué. Enfin ce temps dont nous nous mettons en si grande peine est fort peu de chose; & après tout de quoy nous sert d'éviter pour quelques momens ce qu'il nous est impossible d'éviter.

EPISTRE XCIV.

ARGUMENT.

- I. Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.*
- II. De leur usage.*

QUELQUES VNS n'ont fait estat que de cette partie de la Philosophie qui donne à chaque personne les enseignemens qui luy sont propres, & qui ne s'amuse point à former l'homme en general. Ils n'ont estimé que cette partie de la Philosophie qui enseigne à l'homme comment il doit viure avec sa

femme; au Pere comment il doit esleuer ses enfans; au maistre comment il doit gouverner ses seruiteurs; & ont reietté toutes les autres, s'imaginans qu'elles estoient inutiles & incapables de nous profiter; comme si quelqu'un nous pouuoit donner de bons Conseils, pour vne partie de la vie, s'il n'auoit eu auparauant vne connoissance entiere de toute la vie. Au contraire Ariston Philosophe Stoïcien estime que cette partie de la Philosophie n'est point du tout considerable, & qu'elle ne va pas iusqu'au cœur. Mais il dit que celle qui ne s'occupe point a donner des instructions particulieres apporte de grands aduantages, que les maximes generales de la Philosophie establisent le souuerain bien, & que quiconque en a connoissance se peut prescrire luy-mesme ce qu'il faut faire en chaque chose. Comme celuy qui apprend à tirer tasche du commencement de donner tousiours en vn certain lieu & forme sa main & son bras, pour y enuoyer tout droit son dard ou sa flèche; Mais lors que par le travail & par l'exercice il a enfin acquis cette habitude, il s'en sert par tout où il luy prend enuie de tirer, car il a appris de frapper non pas vne chose où vne autre, mais tout ce qui luy viendra dans l'esprit. Ainsi celuy qui s'est instruit pour toute sa vie, n'a point besoin de preceptes particuliers puis qu'il sçait generalement toutes choses. Il n'importe qu'il ait appris comment il faut viure avec la femme où avec son fils, c'est assez qu'il ait appris à bien viure; Car cela comprend de quelle façon il faut viure avec la femme & ses enfans. Veritablement Cleanthes

estime que cette partie est vtile en quelque chose, mais qu'elle est foible d'elle-mesme si elle ne tient à tout le corps, & qu'elle n'ait la connoissance des maximes generales de la Philosophie, & des principales choses qu'elle contient. On diuise donc ce discours en deux questions. Premièrement on demande si cette partie de la Philosophie est vtile ou inutile; Et enfin si elle suffit toute seule pour faire vn homme de bien, c'est à dire si elle est superfluë ou si elle rend les autres superfluës. Ceux à qui il semble que cette partie est inutile & superfluë, se seruent de ces argumens pour confirmer leur opinion. S'il y a, disent-ils, quelque chose deuant les yeux qui empesche la veuë il faut faire en sorte de l'oster; & si on ne l'oste pas, celuy-là sans doute perd son temps qui vous dit, vous marcherez ainsi, vous porterez-là vostre main. Tout de mesme si quelque chose aueugle l'ame, & l'empesche de connoistre ce qui est de son deuoir, celuy-là ne fait rien du tout qui s'efforce de vous enseigner que vous viurez ainsi avec vostre Pere, & ainsi avec vostre femme. Car les preceptes particuliers ne seruiront iamais de rien tant que les tenebres de l'erreur seront respanduës dans vne ame; Mais quand on les aura dissipées, alors vous connoistrez clairement, ce que vous deuez à chacun. Autrement ce n'est pas guerir vn homme, c'est seulement luy enseigner ce qu'il doit faire quand il sera guery. Vous monstrez à vn pauvre à bien vser des richesses, mais comment voulez-vous qu'il se serue de vos instructions tandis qu'il sera dans la pauureté? Vous monstrez à vn mise-

nable qui meurt de faim ce qu'il doit faire quand il sera rassasié ; Otez luy plustost la faim qui luy deuore les entrailles. Je vous diray la mesme chose des vices ; il les faut oster de l'ame , & non pas enseigner ce qu'il est impossible de faire tandis qu'ils demeureront dans l'ame. Si nous ne nous dépoüillons des fausses opinions qui nous tourmentent , ny l'auare ne comprendra iamais comment il faut se seruir de l'argent , ny le timide comment on peut mépriser les dangers. Il faut faire en sorte de luy imprimer dans l'ame que les richesses ne sont ny des biens ny des maux ; il faut luy faire voir que les plus riches sont les plus misérables , que tout ce que craint le vulgaire , la douleur mesme & la mort ne sont pas tant à craindre que l'on se figure , que mesme en la mort qui est vne loy commune & vne necessité inéuitable , on trouue cette consolation , qu'on ne la souffre iamais deux fois ; & que le remede de la douleur est de s'armer d'vne constance d'esprit qui se rend plus supportable tout ce qu'il a endure courageusement ; Que la douleur à cela de fauorable , que si elle est violéte elle ne peut estre de durée , & que si elle est de durée , elle ne peut estre violéte ; Qu'il faut enfin supporter constamment tout ce que nous impose la necessité des choses du mode. Lors que par ces maximes vous lui aurez mis deuant les yeux l'estat de sa condition ; lors qu'il aura reconnu que ce n'est pas la volupté , mais seulement la nature qui compose l'heureuse vie ; Lors qu'il aura descouuert que la vertu est l'unique bien de l'homme , & que le vice est le seul mal qu'il se doit mettre en peine d'éuiter ; enfin
lors

lors qu'il aura cōpris que toutes les autres choses comme les richesses, les honneurs, la santé, les forces, les commandemens sont des choses indifferentes, & qu'on ne les doit compter ny entre les biens ny entre les maux, il n'aura que faire de personne qui luy enseigne comment il faut qu'il marche, de qu'elle façon il doit manger, ce qui est du deuoir de l'homme, de la femme, de celuy qui est marié & de celuy qui ne l'est point. Car enfin ceux qui donnent des Leçons si exactes de toutes ces choses, ne les peuuent pratiquer eux-mesmes. Le Precepteur les enseigne à son escolier, la bonne femme aux petits enfans; Et vn maistre qui se met tousiours en colere tasche de faire comprendre qu'il ne se faut point mettre en colere. Si vous entrez dans vne Eschole, vous trouuez que l'on enseigne aux enfans tout ce que les Philosophes agitent avec vn visage si serieux? En fin enseignerez-vous des choses manifestes & cōnuës de tout le monde, où seulement des choses douteuses? Pour les choses connuës il n'est pas besoin de les enseigner; Et l'on n'ajouste point de croyance à celuy qui en enseigne de douteuses. Il n'est donc pas necessaire de donner des enseignemens. C'est pourquoy vous deuez obseruer cette methode en instruisant, d'appuier par de bonnes preuues les choses obscures & douteuses que vous enseignez; & les raisons que vous en apporterez seront fortes & cōuinquantes d'elles-mesmes. Vous vous gouuernerez ainsi avec vn Amy (pouuez-vous dire) ainsi avec vn Citoyé, ainsi avec vn cōpagnon, pourquoy? Parce que cela est iuste; La Iu-

stice mesme me fait cette Leçon, ie trouue en cela vne équité desirable d'elle-mesme, à laquelle nous ne sommes point forcez par la crainte ny attirez par la recompense. Enfin ie trouue que celuy-là n'est pas iuste, qui aime autre chose en cette vertu qu'elle mesme. Quand ie me suis persuadé tout cela, & que ie me le suis imprimé dans l'ame, de quoy profitent des preceptes qui instruisent seulement vne personne desia instruite? C'est vne chose inutile de donner des preceptes à vn hōme qui les sçait desia; & ce n'est pas faire assez que d'en donner à vn ignorāt, car il doit apprendre non seulement ce qu'on luy enseigne, mais aussi pourquoy on l'enseigne. Mais à qui les preceptes sont-ils necessaires? à celuy qui a les veritables opiniōs touchant le bien & le mal, où à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas ne recevra de vous aucun secours par ce qu'il aura desia les oreilles pleines d'un bruit contraire à vos enseignemēs: Et celuy qui a vne parfaite connoissance de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer, sçait bien ce qu'il est obligé de faire sans que vous vous mettiez en peine de luy en parler. Ainsi l'on peut mépriser avec raison cette partie de la Philosophie qui s'occupe à donner des enseignemens. Il y a deux choses qui sont cause des fautes que nous commettons: Où nous auons dans l'esprit vne certaine malice qui s'y est contractée par de mauuaises opinions où quand mesme il ne seroit point préoccupé par l'erreur, il y est disposé, il y est enclin, & se laisse bien-tost corrompre par vne apparence qui l'entraîne, où il ne faudroit pas qu'il allast. C'est pourquoy si nostre

ame est malade nous devons nous efforcer de la guer-
rir, & de la purger de ses vices: Ou si elle n'est pas ma-
lade, & qu'elle ait seulement de la disposition au mal, il
faut le prévenir par les remedes. Or les maximes, &
les decrets de la Philosophie sôt l'un & l'autre, Et par-
rant les preceptes particuliers sont inutiles. D'ailleurs
si nous voulons nous obliger de donner des preceptes
à chacun en particulier, nous entreprenons vne beso-
gne qui n'aura iamais de fin. Car nous deuõs donner
d'autres aduis à vn vsurier qu'à vn Laboureur; d'autres
à vn Marchand qu'à vn hõme de Cour, d'autres à ce-
luy qui ayme ses pareils, qu'à celuy qui ayme ses infe-
rieurs. Il faudra pour ce qui concerne le mariage, que
vous enseigniez comment il faudra viure avec vne
femme que l'on aura espousée fille, cõment avec vne
autre qui aura desia esté mariée, comment avec vne
richè & comment avec celle qui ne vous aura rien ap-
porté en mariage. Mais pèsez-vous qu'il n'y ait point
de difference entre vne femme sterile, & celle qui ne
l'est pas; entre vne femme âgée, & vne ieune fille, en-
tre vne mere, & vne marastre? Il est sans doute impos-
sible de s'imaginer toutes ces diuerses especes, & ce-
pendãt chacune en particulier veut des preceptes par-
ticuliers. Mais les loix de la Philosophie sont courtes
& ne laissent pas d'embrasser toutes ces choses. Ad-
joustez à cela que les Preceptes du Sage doiuent estre
limitez & certains: S'il y en a que l'õ ne puisse limiter,
ils n'ont pas la marque de la Sageste, qui connoist les
bornes de toutes choses. Il faut donc que cette partie
de la Philosophie, de qui toute la fonction est de

donner des Preceptes particuliers soit ostée hors du commerce, par ce qu'elle ne peut donner à beaucoup de monde ce qu'elle promet à peu de personnes. Mais au contraire la sagesse respand ses faueurs de tous costez & veut estre vtile à tous les hommes. Il n'y a point de difference entre la folie de tout le monde, & celle dont les Médecins entreprennent la guerison, sinon que l'vne procedé de la corruption des humeurs, & que l'autre prend naissance de la fausseté des opinions. L'vne tire les causes de la fureur de l'indisposition des corps, & l'autre est vne maladie d'esprit. Si quelqu'vn. vouloit apprendre à vn furieux de quelle façon il doit parler & de quelle façon il doit marcher, comment il se doit gouverner en public, & comment en particulier, il seroit sans doute plus insensé que celuy qu'il voudroit instruire. Il faut premierement purger la melancholie & oster les causes du mal. On doit faire la mesme chose en cette autre fureur de l'esprit, il faut l'arracher de son siege, Autrement tous les aduertissemens seront inutiles, & qui se voudra mêler d'instruire perdra son temps & ses paroles. Voila les raisons d'Ariston, mais nous donnerons des responcez particulieres à chacune en particulier. Je respondray premierement à ce qu'il dit que s'il y-a quelque chose deuant les yeux qui empesche la veuë, il faut necessairement l'oster. Je confesse que l'œil n'a point besoin de precepte pour voir, mais des remedes qui nettoÿent la veuë & en ostent l'empeschement. Car c'est par la nature que nous voyons, & celuy qui oste l'obstacle de la veuë ne fait que luy rendre son vsage : mais la

nature ne nous enseigne pas ce qu'il faut faire en chaque chose, & ce qui est du deuoir de chaque homme en particulier. Au reste celuy à qui l'on vient d'oster vne taye, n'a pas pour cela la faculté de rendre aux autres la veuë, mais eeluy qu'on vient de guerir du vice, en peut en mesme temps guerir les autres. Il n'est pas besoin d'exhortations ny de conseils pour faire connoistre à l'œil la difference des couleurs, il distinguera bien le noir d'avec le blanc sans que personne l'en aduertisse. Au contraire l'esprit a besoin de quantité d'enseignemens pour regarder sainemēt ce qu'il faut faire dans la vie : Apres tout le Medecin ne traite pas seulement les yeux malades, mais il donne encore des auis pour leur conseruation. Il ne faut pas, dit-il, qu'ayant les yeux encores foibles vous alliez tout d'vn coup au grand iour ; prenez l'ombre en sortant de l'obscurité de la chambre : apres cela donnez-vous vn peu plus de hardiesse, & accoustumez-vous peu à peu au grand iour. Ne vous mettez point à l'estude aussi tost apres le repas, ne forcez point vos yeux quand ils sont encore bouffis & enflés, gardez que le vent & le froid, ne vous viennent frapper au visage. Il donne quantité de semblables auis qui ne profitent pas moins que les medicamens ; Et enfin la Medecine adjouste les conseils aux remedes. L'erreur dit-on est cause des fautes que nous commettons, mais les preceptes ne l'arrachent pas de nostre ame, & ne renuersent pas les fausses opinions que nous auons des biens ou des maux. Je confesse que les preceptes seuls ne sont pas capable d'eux-mesmes de destour-

ner l'ame d'une mauuaise opinion, mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils ne puissent profiter si on n'y adjouste d'autres choses. Premièrement ils rafraischissent la memoire, & en suite ils produisent cet effect, que les choses qu'on ne void que confusément dans le general, sont considerées plus exactement quand elles sont diuisées. Vous pourriez dire le mesme que toutes les consolations & les exhortations sont inutiles. Cependant elles ne sont pas inutiles, ny par consequent les aduertissemens. C'est vne folie, dit-on, de prescrire à vn malade ce qu'il doit faire quand il sera en santé, puis qu'il faut auparauant luy faire recouurer la santé, sans laquelle tous les preceptes qu'on lui donne seront vains & inutiles. Mais ne se trouue-il pas quelque chose de commun aux malades & aux sains dont on peut leur donner auis, comme de ne manger point trop viste, & d'eiter le trop grand travail? Il y-a des preceptes pour le pauvre & pour le riche qui sont cōmuns à tous les deux. Guerissez l'auarice, dit Ariston, & vous n'aurez plus besoin de Conseiller ny le pauvre ny le riche, quand ils n'auront plus de conuoitise: Mais n'est-ce pas autre chose de ne desirer point de richesses, & autre chose de bien vser des richesses, dont la mesure n'est point conuë par les auares, ny l'vsage par les prodigues. Otez, dit-on, les erreurs, & les preceptes seront inutiles: Cela est faux. Car supposons que l'auarice se soit eslargie, que la prodigalité se soit resserrée, que la temerité ait pris vn frein, & qu'on ayt donné des éperons à la timidité & à la paresse; encore est-il ne-

cessaire d'apprendre ce qu'il faut faire, & comment nous devons agir quâd nous sommes dépouillez des vices. Les aduertissemens, dit-il, ne produiront aucun effect contre les vices inuetez. Veritablement les medecines ne peuuent rien sur les maladies incurables. Et toutesfois on ne laisse pas de s'en seruir en quelques-vnes pour remede, & pour soulagement en d'autres. Mais quâd la Philosophie entiere feroit des efforts inutiles, & qu'elle employeroit en vain toute sa puissance, pour arracher vne maladie qui auroit vieilly dans l'ame, & qui s'y feroit confirmée; il ne faut pas cōclure delà qu'elle ne sçauoit rien guerir par ce qu'elle ne guerit pas tous les maux. Que sert, dit le mesme Philosophe d'enseigner des choses connuës? Cela sans doute profite beaucoup, car quelquesfois nous auons des connoissances, & nous ne pensons pas les auoir. La remonstration n'enseigne pas, mais elle aduertit, mais elle excite le courage, mais elle entretient la memoire, & empesche qu'elle ne s'échappe. Nous ne prenons pas garde à beaucoup de choses qui sont neantmoins deuant nos yeux. La remonstration est vne espece d'exhortation, l'ame dissimule souuent & feint de ne connoistre pas ce qu'elle connoist; C'est pourquoy il luy faut faire vne image & lui donner cōme vne nouvelle connoissance des choses les plus connuës. Il se faut mettre icy en memoire ce que disoit Caluius, cōtre Varinius; Vous sçauiez que l'on a fait vne grande brigade, & chacun sçait que vous le sçauiez. Vous sçaués qu'il faut auoir les amiriez en vne sainte veneration,

& cependant vous n'en faites rien. Vous sçavez que celuy-là est vn meschant qui veut que sa femme soit pudique & qui va corrompre la pudicité des autres. Comme vous sçavez qu'elle ne doit point auoir d'adultere, vous sçavez aussi que vous ne deuriez point auoir de concubine, & neâtmoins vous en auez vne. Il est donc necessaire de rappeler vostre memoire, & qu'elle soit tousiours deuant vos yeux. Nous deüons souuent parler des choses qui peuuent nous estre salutaires, non seulement afin que nous les connoissions, mais afin que nous les trouuions tousiours prestes, & que nous puissions nous en seruir aux occasions. Adjoustez à cela que ce qui est desia connu se fait encore mieux connoistre. Si ce que vous enseignez est douteux, dit le mesme Philosophe, il faut que vous apportiez des preuues; Et par consequent ce seront ces preuues qui profiteront, & non pas les preceptes. Mais n'arriue-il pas souuent que mesme sans toutes ces preuues, l'authorité de celuy qui instruit est vtile & profitable? Les responces des Iuriconsultes sont suiuiues, encore qu'on n'en rende point les raisons. D'auantage les preceptes ont d'eux-mesmes beaucoup de force, si on les comprend en quelques Vers, où qu'on les resserre comme vne sentence en peu de paroles de Prose, & l'exemple de ceux-cy qui sont de Caton. *N'achepte point les choses inutiles, mais seulement les necessaires. Quand on n'achepteroit qu'un liard, les choses dont on n'a point besoin, c'est tousiours les achepter trop cher.* Ainsi ces preceptes qui ont esté rendus par les Oracles où les autres semblables sont

sont compris en peu de paroles, *Mesnage le temps; Connois-toy toy-mesme.* Mais quand quelqu'un vous dira ces Vers, en demanderez-vous la raison.

L'oubly guerit les iniures.

La fortune ayde les grands cœurs.

Le paresseux se nuit soy-mesme.

Certes toutes les choses semblables n'ont point besoin d'Avocat, elles entrent facilement dans nos sentimens; & par elles seules elles se rendent utiles & profitables. Il y-a d'as toutes les ames des semées des choses honnestes, qui se réueillent par les aduertissemens, comme vne estincelle s'estend & produit vne grande flamme par vn petit soufflé de vent. Quand on touche & que l'on choque la vertu, elle ne manque pas de s'esleuer & de paroistre en mesme temps. Enfin nous auons dans l'ame quelques choses, mais nous ne pouons pas si promptement les trouuer: Et aussitost que l'on en parle elles se presentent à nos yeux. Il y en a d'autres qui sont respanduës en diuers lieux, qu'un esprit pesant & qui manque d'exercice ne peut recueillir de luy-mesme. Il faut donc les ramasser, & les assembler ensemble, afin qu'elles ayent plus de vigueur, & qu'elles donnent à cét esprit vn plus grand secours. Que si les preceptes ne seruent de rien, il faut mespriser toutes les façons d'instruire, il faut nous contenter de la seule nature. Ceux qui parlent de la sorte ne prennent pas garde, qu'il y en a qui ont l'esprit prompt, & esleué, que d'autres sont grossiers & pesans, & qu'enfin les vns sont plus subtils, & plus ingenieux

que les autres. La force de l'esprit reçoit sa nourriture & son accroissement des preceptes. Ainsi il adjouste de nouvelles persuasions à celles qui sont nées avec luy, & corrige par ce moyen ses deprauations & ses erreurs. Si quelqu'un, dit nostre Philosophe n'a pas les veritables maximes, à quoy luy serviront les preceptes & les aduertissemens tandis qu'il est enveloppé dans les vices? Ils serviront sans doute à l'en deliurer, car la bonté de la nature n'est pas estainte en luy, elle est seulement offusquée & abbatuë; elle fait mesme des efforts pour se releuer, & resiste de toutes ses forces contre le mal. Mais quand elle a trouué du secours, & qu'elle est appuyée des preceptes, elle reprend vne vigueur toute nouvelle, pourueu que la contagion du vice l'ait seulement infectée; & qu'elle ne luy ait pas osté la vie. Car alors la Philosophie secouruë de toutes ses forces, ne seroit pas capable de la restablir. Mais qu'elle difference trouuez-vous entre les maximes, & les preceptes de la Philosophie, si ce n'est que les maximes sont des preceptes generaux, & que les autres sont particuliers; les vns & les autres donnent des enseignemens, mais les vns en donnent en general, & les autres en particulier. Si quelqu'un, dit-il, à les bonnes & les veritables maximes; c'est vne chose superfluë que de luy donner des aduertissemens. Non, non, il n'en est pas ainsi; Car bien qu'il ait appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y pense pas encore comme il deuroit. Et certes ce ne sont pas seulement nos passions qui nous empêchent de faire les bonnes choses, c'est aussi le peu

de connoissance que nous auons de ce qu'il faut faire en chaque occasion. Veritablement nous pouuons auoir l'esprit bien fait & bien disposé, mais bien souuent il est paresseux; & par ce qu'il manque d'exercice il ne peut trouuer de luy-mesme les veritables voies qu'un petit aduertissement luy decouure. Ostez, dit Ariston, les fausses opinions que l'on a des biens & des maux, substituez les bonnes en leur place, & alors les aduertissemens ne trouueront rien à faire. Sans doute l'ame peut receuoir quelque regle par ce moyen, mais il ne suffit pas tout seul pour la mettre dans le bon chemin. Car encore qu'on ait montré par de bons argumens en quoy consiste les biens & les maux; Toutesfois les preceptes trouuent encore de l'employ; La Prudence & la Iustice ont leurs deuoirs & leurs Offices; & les preceptes les font connoistre. D'auantage le iugement qu'on fait du bien ou du mal, c'est à dire de la vertu ou du vice est confirmé par la pratique des deuoirs où les enseignemens nous conduisent, car les vns & les autres ont de la correspondance & les vns ne peuuent aller deuant, que les autres ne les suivent, gardant inuiolablement cet ordre, que les preceptes generaux vont tousiours les premiers. Mais, dit-on, les preceptes sont infinis, ie respōds que cela est faux. Car les preceptes des choses de consequence & des choses necessaires ne sont pas infinis. Ils ont veritablement quelques legeres differences selon l'occurrence du temps, des lieux & des personnes, mais encore donne on pour tout cela des preceptes generaux. Personne, dit-il, ne peut guerir la

fureur par les preceptes, ny par consequent la malice & la deprauiation de l'ame. Cela sans doute n'a point de rapport, & est entierement dissemblable; Car si vous ostez la fureur, vous rendez en mesme temps la fanté. Mais aussi-tost que nous auons arraché de l'ame les mauuaises opinions, nous ne voyons pas encore ce qu'il faut faire, & quand nous le verrions, l'aduertissement fortifie le sentiment veritable que nous auons du bien & du mal. Mais il est mesme faux de dire que les preceptes ne peuuent rien sur les furieux. Car s'ils n'ont pas tous seuls assez de force, au moins ils aydent à la guerison; Et la menace & la reprehension ont souuent retenu des furieux. Je parle icy de ces furieux qui n'ont pas entierement perdu l'esprit, mais qui l'ont seulement égaré. Les Loix mesmes, dit Ariston, n'ont pas la force de nous faire ce que nous deuons; & que sont les Loix autre chose, que des preceptes mélez de menaces? Premièrement elles ne persuadent point par ce qu'elles menacent; mais les preceptes ne contraignent point, & ce qu'ils obtiennent ils l'obtiennent comme par priere. Outre cela les Loix destournent du crime par la crainte qu'elles donnent, & les preceptes nous exhortent doucement à nostre deuoir. Adjoustez que les Loix seruent de beaucoup aux bonnes meurs, pourueu qu'elles ne fassent pas seulement des commandemens, mais qu'elles donnent encore des instructions. Je ne puis m'accorder en cela avec Possidonius, & ie n'approuue point ces longues Prefaces qui sont au de-

uant des Loix de Platon. Car il faut que la Loy soit conceüe en peu de paroles, afin que comme vne voix enuoyée du Ciel elle s'imprime plus facilement dans l'esprit de tous les hommes. Il faut qu'elle commande en Souueraine, & qu'elle nes'amuse point à disputer : Et apres tout ie ne voy rien de plus froid, ny de plus impertinent qu'une Loy qui ne marche qu'apres vn long preambule. Ordonnez, & dites-moy seulement ce que vous voulez que ie fasse, ie n'ecoute pas pour m'instruire, mais pour obeir. Elles sont donc vtiles & profitables, & en effect vous reconnoistrez que les villes qui ont eu de mauuaises Loix ont esté des Villes débauchées, & remplies de mauuaises meurs. Mais me dira-t'on elles ne profitent pas à tout le monde. La Philosophie mesme toute-puissante qu'elle est, n'a pas neantmoins ce pouuoir. Cependant elle n'est pas inutile, ny incapable de former les ames ; Et qu'est-ce aussi, que la Philosophie que la Loy de la vie humaine ? Mais supposons que les Loix ne profitent pas ; Il ne s'ensuit pas de là que les aduertissemens ne profitent point. Où bien il faudra que vous disiez que les consolations, les persuasions, les exhortations, les reprimandes, les reproches, les loüanges ne peuuent produire aucuns effets. Toutes ces choses sont des especes d'aduertissement, c'est par leur moyen qu'on arriue à l'estat de perfection. Il n'y à rien qui imprime mieux dans l'ame les bonnes choses ; Et rien qui ramene plus promptement dans les bonnes voyes ceux qui en sont égarés, & qui

panchoient du costé des vices que la conuersation des gens de bien. Elle s'insinuë peu à peu dans les cœurs; & les voir & les entendre souuent, nous tient lieu d'instruction, & à la mesme force que les preceptes. Enfin la rencontre seule des Sages est vtiles. & l'on peut apprendre quelque chose d'un homme vertueux encore qu'il ne parle point. Mais ie ne pourrois pas dire si facilement comment cela profite, que ie sens qu'il a profité. Il se trouue quelques petits animaux, dit Phedon, dont on ne sent point les piqueures tant leur aiguillon est subtil & délié. Il n'y a que la tumeur qui découure qu'ils ont picqué, & encore dans la tumeur mesme on ne void les marques d'aucune picqueure. La mesme chose vous arriuera dans la conuersation des Sages, vous ne reconnoistrez pas de qu'elle façon, & en quel temps elle à commencé à vous estre profitable, mais vous reconnoistrez enfin qu'elle vous a profité. Mais à quoy, me direz-vous peut seruir tout ce discours? à vous faire comprendre que si vous faites souuent reflexion sur les bons preceptes, ils vous seront aussi profitables que les bons exemples. Pithagore dit, que ceux qui entrent dans les Temples où qui regardent de plus pres les simulacres des Dieux, ou qui attendent la respõce de l'Oracle, sentent que leur esprit se chäge & deuiet tout autre qu'il n'estoit. Mais qui me pourroit nier que mesmes les plus ignorans, & les plus stupides sont vtuellement touchez par certains preceptes? Comme de ces sentences courtes, & qui ont neantmoins beaucoup de forces. *Rien de trop*

*D aucun profit l'aure ne se saouille,
Attends d'autruy, ce que tu fais aux autres.*

Cela nous donne comme vn grand coup, quand nous l'entendons, & il n'est pas permis d'en douter ny d'en demander la raison. Tant il est indubitable que la verité n'a que faire de raisons, & est assez forte toute seule pour faire impressiõ dans les cœurs. Mais si le respect à la force de retenir les esprits & de reprimier les vices, pourquoy l'aduertissement n'en seroit-il pas capable? Si la reprimende donne de la honte, pourquoy non l'aduertissement, quand mesme il ne se seruiroit que des preceptes tous simples? L'aduertissement le plus fort, & qui penetre plus auant est celuy qui confirme par des raisons ce qu'il enseigne; & qui apprend outre cela pourquoy il faut faire chaque chose, & quel fruit en doit attendre celuy qui obeit aux Preceptes. Si l'on peut profiter aux autres par le moyen du commandement, on le peut aussi par les remonstrances; Or on profite par les commandemens vriles, & par consequent par les remonstrances. On diuise la vertu en deux parties en la contemplation de la verité, & en l'action. L'enseignement nous excite en la contéplation, la remonstrance à l'action; & l'action iuste exerce & montre tout ensemble la Vertu. Or si celuy qui persuade profite à celuy qui va faire quelque chose, pourquoy celuy qui remonstre ne profitera il pas de la mesme sorte? Si donc la bonne action est necessaire pour faire voir la vertu, & que la remonstrance enseigne les bonnes actions; il ne faut point douter que la remonstrance ne soit

necessaire à la vertu. Il y à deux choses qui donnent à l'esprit beaucoup de force, la croyance de la verité, & la confiance. Or la remonstrance fait l'vn & l'autre, car on luy adjouste de la foy, & alors l'ame en deuient plus hardie & se remplit de confiance. Et partant la remonstrance ou l'aduertissement n'est pas inutile. M. Agrippa cét homme courageux, qui de tous ceux que les guerres Ciuiles auoient rendus puiffans & renommez fut seul estimé heureux de tout le monde, auoit accoustumé de dire qu'il deuoit beaucoup à cette sentence, *que les plus petites choses deuiennent grandes par la concorde, & par la paix; & que les plus grandes se ruinent par la discorde & par la guerre.* Enfin il disoit que par cette sentence il estoit deuenu bon frere & parfait amy. Si donc ces sortes de discours qui s'introduisent familièrement dans l'ame, l'a peuuent former, pourquoy cette partie de la Philosophie qui ne consiste qu'en de semblables discours ne fera-elle pas la mesme chose? Vne partie de la vertu cōsiste en instruction, & vne partie en action. Car il faut que vous apreniez & que vous confirmiez par vostre action ce que vous auez appris. *Que si cela est ainsi, non seulement les maximes Generales des Philosophes sont profitables, mais encore les preceptes qui repriment, & qui emprisonnent nos passions, comme si c'estoit par vn Arrest.* La Philosophie dit Ariston, est diuisée en la science, & en l'habitude de l'ame. Car celuy qui l'a apprise & qui à connu par son moyen, ce qu'il doit faire & ce qu'il doit éuiter, n'est pas neantmoins encore Sage. si son esprit ne s'est transformé

transformé en ces choses mesmes qu'il a apprises. Or cette troisieme partie qui consiste en enseignemens dépend des maximes generales & de l'habitude : Et partant elle n'est pas necessaire pour acheuer la vertu, puis que ces deux choses suffisent. Il faut donc conclurre de là que les consolations ne seront pas necessaires, par ce qu'elles procedent tout de mesme de ces deux choses ? Il faut donc conclurre le mesme des Exhortations, de la persuasion, & déraisonnemens, puis que tout cela vient aussi de l'habitude & de l'exercice d'un bon esprit. Mais encore que toutes ces choses viennent de l'habitude de l'ame ; Toutesfois cette bonne habitude de l'ame vient elles mesmes des maximes & des preceptes. D'avantage ce que vous dites est d'un homme desia parfait, & qui est arriué au faiste de la felicité humaine, où l'on n'arriue que bien tard. Cependant il est necessaire de monstrier à celuy qui est encor imparfait & qui cōmence neantmoins à profiter, qu'elle voye il doit tenir dans les choses qu'il faut qu'il fasse. Peut-estre que sans les aduertissemens, la Sageste pourra elle mesme s'ouvrir cette voye, lors qu'elle aura mené un esprit si auant qu'il ne pourra plus agir que pour la vertu. Mais il faut que quelqu'un porte le flambeau deuant les foibles pour leur monstrier le chemin. Il est besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent euitier. Car si l'on veut attendre le temps, qu'on ait appris de soy-mesme ce qu'il faut faire comme le meilleur, on commettra cependant beaucoup de fautes ; on ne pourra iamais arriuer à ce point, qu'on

puisse estre content de soy-mesme. Il faut donc que l'on nous conduise , lors que nous commençons à pouuoir nous mesmes nous conduire. Les enfans apprennent suiuant les regles qu'on leur donne; On leur tient au commencement les doigts; & la main du Maistre les conduit sur le crayon qu'il a fait des Lettres. Apres cela il leur donne vn exemple pour l'imiter , & pour former là dessus leur main. Ainsi nostre esprit reçoit beaucoup de secours quand il est instruit par regles, & qu'on luy donne vn modele qu'il puisse suiure. Voila les choses par lesquelles on peut prouuer que cette partie de la Philosophie n'est pas inutile. Mais on demande apres cela si elle suffit toute seule pour faire vn Sage. Nous parlerons vne autre fois sur ce sujet. Cependant sans nous amuser d'auantage à ces argumens, ne semble-il pas que nous ayons besoin d'vn Maistre, qui nous donne des Preceptes contre les enseignemens du peuple.

II. Il n'y à point de parole qui frappe impunément nos oreilles. Ceux qui font pour nous des souhaits nous nuisent ; & ceux - là nous nuisent encore qui nous dōnent des maledictions. Car les maledictions des vns nous impriment dans l'ame de fausses craintes; & l'amour des autres nous instruit mal , en nous souhaitant du bien, parce qu'il nous renuoye à des biens esloignez incertains & passagers, lors que nous pouuons trouuer nostre felicité dans nostre maison. Ainsi nous ne pouuons nous mettre dans le bon chemin. Nos parens nous en font prendre de mauuais, nos seruiteurs font la mesme chose, personne ne pe-

che pour luy seul, mais il respand ses erreurs sur son prochain, dont il en reçoit de nouvelles. C'est ce qui est cause que les vices de tout vn peuple sont en chaque particulier par ce qu'il les a contractez en viuant avec le peuple, qui en tendant les autres pires, s'est rendu luy-mesme plus meschant. Il a appris le mal, & en suite il l'a enseigné. Et enfin la déprauation est deuenüe prodigieuse, lors qu'on a ramaisé comme en vn corps tout ce que chacun sçauoit de plus meschât. Il est donc necessaire que nous ayons quelqu'un qui nous garde, qui nous tire quelquesfois l'oreille, qui en repousse les bruits du vulgaire, & qui contredise les louanges & les applaudissemens des peuples. Vous vous trompez si vous auez la croyance que les vices naissent avec nous, ils sont arriuez depuis nous; On les fait loger en nous, on les a poussez dans nos ames. Efforçons nous donc par de frequentes remonstrances d'étouffer ces bruiets & ces vaines opinions qui resonnent eternellement à l'entour de nos oreilles. La nature ne nous donne point de commerce avec le vice, elle ne nous à point assujettis à ce monstre, elle nous a fait naistre libres & avec vne puissance souueraine. Elle n'a pas mis à découuert ce qui peut irriter nostre auarice elle a mis sous nos pieds l'or & l'argent, pour nous apprendre à le mépriser. Elle a voulu que nous foulissions aux pieds tout ce qui est cause qu'on nous foule, & qu'on nous opprime. Elle nous a formez la teste haute & esleuée vers le Ciel, & a voulu que nous vissions tout ce qu'elle a fait de magnifique, & d'admirable, le leuer, le coucher, le mouuement

rapide du Ciel, qui nous descouvre durant le iour la beauté de la terre, & durant la nuit les merueilles qui sont en luy; Le cours des Astres qui est lent, si vous le comparez au tout, mais que vous iugerez rapide si vous considerez les grands espaces qu'ils parcourent sans repos, & avec vne si grande vistesse; Les Eclipses du Soleil & de la Lune; & enfin ces autres merueilles du Ciel, soit qu'elles viennent selon l'ordre qui leur a esté prescrit; soit qu'elles naissent subitement, comme ces longues traînées de feu, qu'on void de nuit; Ces esclairs qui sortent sans coup & sans bruit du Ciel entrouuert, ces Colomnes, ces Poutres, & tant d'autres simulachres de flammes. La nature a mis au dessus de nous toutes ces choses, & a caché sous la terre l'or, l'argent, & mesme le fer qui nous oste tousiours la paix, à cause de ces deux autres metaux. Enfin la nature les a cachez comme si elle ne pouuoit nous les confier qu'avec peril. Mais nous auons fait voir le iour à ce qui est l'origine de nos desordres & de nos querelles; & apres auoir remué le grand fardeau de la terre, nous en auons tiré les causes de tant de dangers & les instrumens de nos miseres. Nous auons mis entre les mains de la fortune les maux qu'elle respand dessus nous; & nous ne rougissons pas d'auoir mis si haut ce que la nature auoit mis au lieu le plus bas de la terre. Voulez-vous scauoir combien cette lueur qui touche vos yeux est fausse? Il n'y à rien de plus falle, il n'y à rien de plus obscur, que l'or & l'argent, tandis qu'ils sont encore plongez & ense-

uelis dans leur fange. En effect lors qu'on les tire des tenebres des mines, lors qu'on les façonne, & qu'on les separe de leurs impuretez, il n'y à rien de plus difforme, & de plus desagreceable. Regardez mesme les Ouuriers qui trauaillent à nettoyer cette espece de terre sterile & sans forme, vous verrez de quelle façon ils sont enfamez; à peine les prendriez pour des hommes. Cependant ces choses souillent d'auantage l'esprit que le corps; & il y à encore plus de saleté & d'ordure en celuy qui les possède qu'en celuy qui y trauaille. Il est donc necessaire d'estre instruit & d'auoir en suite vn homme de bon sens, qui parmy le bruit des erreurs & des fausses opinions, vous fasse pour le moins entendre vne seule voix veritable. Mais quelle sera cette voix? Ce sera celle qui apres que vous aurez esté estourdy par tant de bruits qui ne parlent que d'ambition vous soufflera aux oreilles des paroles salutaires. Ce sera celle qui vous dira, que vous n'avez pas sujet de porter enuie à ceux que le peuple appelle grands & heureux, Qu'il ne faut pas que les applaudissements des peuples ayent la force de vous oster ce bon sens, & cet estat tranquille qui se rencontre tousiours dás vne ame bien-faite; Qu'il ne faut pas que cet homme paré de la Pourpre, & deuant qui l'on porte les faisceaux, vous fasse mépriser vostre repos; Que vous ne deuez pas estimer plus heureux celuy à qui l'on fait faire place dans les rues, que ceux que l'Huissier fait retirer de son chemin pour le faire passer plus à l'aise & plus honorablement. Si vous voulez auoir vn Empire qui vous

soit vtile, & qui ne soit fascheux à personne, Chassez
 les vices. On en trouue plusieurs qui mettent le feu
 dans les villes, qui renuerfent des forteresses que des
 fiecles n'auoient pû abbattre, qui font des leuées de
 terre aussi hautes que des tours, & qui font choir par
 la force de leurs machines des murailles esleuées à vne
 hauteur prodigieuse. Il s'en trouue plusieurs qui chaf-
 sent deuant eux de grandes armées, qui battent tou-
 siours leurs ennemis, & qui passent iusqu'aux bouts
 du monde, couuerts & souillez du sang des Peuples.
 Mais ceux-là mesmes sont vaincus par leur conuoiti-
 se, en mesme temps qu'ils sont vainqueurs de leurs
 ennemis. Personne ne leur a resisté quand ils ont
 commencé à paraistre; mais aussi ils n'ont resisté ny
 à l'ambition, ny à la cruauté; & quand ils persecu-
 toient les autres, ils estoient eux-mesmes persecutez.
 Vne furieuse ambition de ruiner des peuples E stran-
 gers tourmentoit le mal-heureux Alexandre, & l'en-
 uoyoit comme son esclau en des pays inconnus.
 Pensez-vous que ce Prince soit en son bon sens qui
 commence ses destructions & ses meurtres par la Gre-
 ce mesme où il auoit esté esleué, qui oste à tout le
 monde ce qu'il a de plus precieux, qui contrainct
 Lacedemone de luy obeyr, & Athenes de se taire?
 Non content de la ruyne de tant de Villes, que Phi-
 lippes auoit vaincues ou achetées, il va en d'autres
 lieux en ruiner de nouuelles. Il porte la guerre par
 tout le monde; sa cruauté ne se peut assouir nulle
 part, & ressemble aux bestes sauvages qui en déchi-
 rent d'auantage que leur faim ne leur en demande,

Il a desia fait vn seul estat de plusieurs Royaumes; Desia les Grecs & les Perles le craignent, Desia les Nations qui estoient libres durant le Regne de Darius en reçoient le jouc; Et neantmoins au delà de l'Océan & du Soleil, il n'est pas encore satisfait, & il se fasche d'arrester le cours de ses victoires sur les traces d'Hercule & de Bacchus, enfin il veut faire violence à la nature. Cét ambitieux ne veut pas aller, mais il n'a pas la puissance de s'arrester; Il est comme les choses pesantes que l'on iette de haut en bas; elles ne sçauroient s'arrester qu'elles ne soient tombées à terre. Ce ne fut mesme ny la vertu ny la raison qui persuada à Pompée où les guerres Civiles où les guerres estrangeres. Mais vn amour desordonné d'une grandeur imaginaire le pouffoit tantost en Espagne contre Sertorius, & le iettoit tantost en Mer pour la purger de Corsaires. Il se faisoit des pretextes de toutes ces choses pour faire durer sa puissance. Qui l'attira en Afrique, & dans le Septentrion? Qui le fit marcher contre Mithridate? Qui le fit aller dans l'Armenie, & dans tous les coins de l'Asie? Vne passion immoderée de s'agrandir, par ce qu'il ne se trouuoit pas assez grand lors que tout le monde l'appelloit grand. Qui poussa Cesar à se perdre & à perdre la Republique? La gloire & l'ambition; & cet insatiable desir de se voir élevé par dessus les autres. Il n'en pût souffrir vn seul deuant luy, bien que la Republique mesme en souffrit deux au dessus d'elle. Quoy pensez-vous que Marius qui ne fut qu'une fois Consul, car il n'obtint qu'un Consulat & emporta les autres de force? Pensez-vous

disie, qu'il ait esté poussé par vn mouuement de vertu parmy de si grands perils, lors qu'il tailloit en pieces les Tuetons & les Cimbres, & qu'il poursuioit Iugurthe par les deserts del' Afrique; Marius conduisoit l'armée, & l'ambition Marius. Cependant que ces ambitieux esbranloient tout le monde, ils estoient eux-mesmes renuersez par la violence de leurs passions. Ils ressembloient à des tourbillons qui font tourner avec eux tout ce qu'ils emportent, mais qui tournent auparauant eux-mesmes, & qui vont d'vne plus grande force parce qu'il n'y a rien en eux qui soit capable de les arrester. C'est pourquoy apres auoir esté pernicieux à beaucoup de monde, en fin ils ressentent eux-mesmes cette cruelle violence qui les a rendus nuisibles à tant de personnes. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que quelqu'vn deuiéne heureux par les infortunes d'autruy. Vous deuez rejeter tous ces exemples que l'on vous met deuant les yeux, & dont on frappe vos oreilles. Vous deuez purger vostre cœur de tous les mauuais discours que l'on y a fait entrer. Il y faut introduire la vertu comme dans vne place qu'on auroit vsurpée sur elle, afin qu'elle en chasse les mensonges agreables; qu'elle nous separe du peuple à qui nous donnons trop de croyance, & qu'elle fasse reuenir dans nostre ame les bons & les veritables sentimens. Et certes c'est vn effect de la sagesse de reuenir à soy-mesme & de se laisser ramener aux mesmes lieux d'où l'erreur publique nous auoit emportez. C'est estre à demy-guery que de s'estre separé des mauuais Conseillers, & de ces dangereuses compagnies

pagnies où chacun nuit à son compagnon. Mais afin que vous connoissiez combien cela est vray. Considerez que chacun vit en public d'une autre façon qu'en particulier. Veritablement la solitude ne scauroit pas d'elle-mesme nous enseigner l'innocence; & les champs ne nous enseignent pas la moderation, & la sobrieté. Mais lors que nous n'auons plus de tesmoins ny de spectateurs, alors on void disparoistre les vices dont le plaisir est de se monstrier & d'estre veuz. Car dites-moy, ie vous prie, qui se voudroit reuestir de la pourpre pour ne la faire voir à personne? Qui a eul la passion de se faire seruir en Vaiselle d'Or afin de manger en secret? Qui est celuy qui estant seul dans les champs couché à l'ombre d'un arbre à voulu desployer ces beaux meubles, & les marques de sa dissolution. Certes, il n'y à point d'homme qui veuille faire le magnifique pour soy seulement, ny mesme pour vn petit nombre de ses amis. Mais selon le nombre & la qualité des personnes qui le regardent, il fait monstrier de ses vanitez, & de l'appareil de ses vice. Il ne faut donc point douter que tous ceux qui nous regardent, & qui nous admirent ne seruent d'amorce à nos vices, & ne soient coupables de nos folies. Vous ferez en sorte que nous n'auons plus de conuoitises, si vous pouués faire en sorte que l'on ne nous voye point. L'ambitiõ, le Luxe & l'Orgueil ont sans doute besoin d'un Theatre, mais enfin vous en guerirez si vous auez la force de les cacher. Si nous sommes dõc obligez de

demeurer au milieu du bruit des Villes, ayons toujours auprès de nous quelque personne qui nous conseille, & qui s'opposant à ceux qui louent excessivement les grands biens, donne des louanges à celui qui se tient riche de peu de chose, & qui ne mesure les richesses que par le besoin qu'il en a. Que contre ceux qui esleuent si haut la faueur & la puissance, il vante le repos qu'on rencõtre dans l'estude, & le plaisir que l'on trouue d'auoir retiré son ame de l'embarras des biens estrangers, & de l'auoir remise dans les siens. Qu'il fasse voir que ces hommes qui sont heureux au iugement du peuple, tremblent & sont toujours en crainte dans ce haut degré d'honneur perpetuellement enuié; & qu'ils ont vne opinion d'eux-mesmes, bien differente de celle des autres. Car ce qui semble esleué aux autres ne leur paroist qu'un precipice. C'est pourquoy ils tremblent, & meurent de crainte toutes les fois qu'ils iertent les yeux sur le precipice de leur grandeur. Ils se representent sans cesse toutes ces diuerses cheutes qui sont d'autant plus dangereuses qu'on est plus haut esleué. Alors ils redoutent ce qu'ils auoient desiré; Et cette mesme felicité qui les rend insupportables aux autres, leur est insupportable à eux-mesmes. Alors ils louent ce doux repos qui ne dépend de personne. Leur splendeur leur est odieuse; ils cherchent vn chemin pour fuir au milieu de leurs prosperitez. Alors vous verrez que la crainte les aura rendus Philosophes, & que dans leur mauuaise fortune ils prendront de bons Conseils. Car comme si la bonne fortune & le bon sens ne

pouuoient s'accorder ensemble, nous sommes ordinairement plus sages dans nos malheurs, que dans nos prosperitez qui nous dépoüillent de la raison, & nous ostent le iugement.

EPISTRE XCV.

ARGUMENT.

I. Il adjouste quelque chose à l'Epistre precedente & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales & les Preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas tous seuls, mais qu'il les faut joindre ensemble.

II. Il monstre l'utilité des Preceptes, & des Images qu'on fait des choses pour les mieux Imprimer dans l'ame.

Vous demandez que ie vous paye aujourd'huy ce que ie vous auois promis de payer vne autre fois. Vous demandez que ie vous escriue si cette partie de la Philosophie qui consiste en Preceptes, & que les Grecs appellent Parenétique, suffit toute seule pour la perfection de la Sagesse. Je sçay bien que si ie vous refusois, vous prendriez mon refus en bonne part. Je vous en fais neantmoins vne promesse toute nouvelle.* Et ien'ay garde de violer vne parole que ie vous ay publiquement donnée, mais vne autrefois ne demandez point vne chose que vous ne voudriez pas

*Où bien,
& ie feray en sorte qu'on ne

verra pas
encore
petir le
Prouer-
be ? Ne
demande
point ce
que tu ne
voudrois
pas obte-
nir.

obtenir. Car nous demandons quelquefois avec em-
pressément ce que nous refuserions si quelqu'un nous
le presentoit. Que cela s'appelle legereté ou com-
plaisance, on ne sçauroit mieux punir l'un ou l'autre
qu'en promettant facilement. Nous desirerons
faire croire que nous voulons beaucoup de choses
que nous ne voulons pas en effect. Quelqu'un aura
apporté vne longue Histoire escrite en lettre fort
menuë; Et apres en auoir leu vne bonne partie, il di-
ra qu'il est prest de cesser si on le desire, & neâtmoins
ceux qui voudroient qu'il fut deuenu muet à l'heure
mesme qu'il à commencé à lire ne laissent pas de
luy crier qu'il continuë. Souuent nous voulons vne
chose & nous en demandons vne autre. Nous dissi-
mulons mesme avec les Dieux; Nous ne leur disons
pas la verité en les priant; Mais aussi où ils ne nous ex-
aucent point où bien ils ont pitié de nous. Pour moy
i'ay resolu de me vanger sans vous faire aucune grace;
& pour vostre punition ie veux vous donner la peine
de lire vne longue Lettre. Si la lecture vous déplaist,
dites que vous vous estes procuré ce mal. Mettez-vous
au nombre de ceux qui sont persecutez par la femme
mesme, qu'ils ont épousée apres l'auoir recherchée
avec de grandes passions; entre ceux qui ne sont pas
en repos parmy les grands richesses qu'ils ont acqui-
ses avec trauail; entre ceux qui sont gesnez par les
honneurs qu'ils ont poursuiuis par tant de brigues,
& enfin entre tous les autres, qui sont eux-mesme
cause de leurs infortunes. Mais sans m'amuser à
vous faire vn exorde, i'entreray d'abord en matie-

Ve. L'heureuse vie dit-on , consiste à faire de bonnes actions ; Or les Preceptes conduisent aux bonnes actions , & partant ils suffisent pour rendre la vie heureuse. Neantmoins les Preceptes ne conduisent pas tous seuls aux bonnes actions. Il faut que l'esprit y contribuë de son costé , & qu'il leur rende obeïssance : Et c'est bien souuent en vain qu'on les propose , lors que de mauuaises opinions se sont emparées de nostre ame. D'ailleurs encore que l'on fasse bien , on ne croit pas quelquesfois bien faire. Car si d'abord vn homme n'est bien instruit , & qu'il n'ait toutes les lumieres qu'on luy pourroit souhaiter , il est impossible qu'il puisse sçauoir , quand il faut faire telle ou telle chose ; qu'elle mesure il y faut apporter , avec qu'elles personnes & comment il faut agir , enfin il est impossible qu'il sçache toute l'estenduë de ses deuoirs. Ainsi toutes ses forces ne luy suffisent pas pour arriuer aux bonnes choses , il ne peut mesme les faire reglément , ny se porter volontiers du costé de la vertu , il ne fera rien qu'à tastons , il sera perpetuellement en doute. Si , me dit-on , les bonnes actions procedent des Preceptes , les Preceptes ne sont que trop suffisans pour rendre la vie heureuse : Or cette derniere proposition est veritable , & l'autre par consequent. Nous respondons à cela que les actions vertueuses procedent non seulement des Preceptes , mais encore des Maximes generales. Mais si , dit-on , les autres sciences se contentent des Preceptes : La Sageſſe qui est la Science de bien viures'en doit aussi cõter. Celui-là

montre à gouverner vn Vaisseau, qui ordonne qu'on manie le Gouvernail de telle ou de telle façon, qui commande de donner aux Voiles plus ou moins de vent, qui montre comment il se faut gouverner durant la tempeste, & durât vn vent fauorable, où quant il est inconstant & qu'on ne sçauroit s'y fier. Enfin les Preceptes confirment les autres artisans dans leur art: Pourquoi donc les Maistres de la vie, ceux qui enseignent à bien viure ne feroient-ils pas la mesme chose? Je responds à cela que toutes ces sciences ne s'appliquent qu'aux choses qui seruent à la vie, & non pas à regler la vie. C'est pourquoy elles sont retenuës & empeschées par vne infinité d'accidets qui viennent du dehors, comme par l'esperance, par la conuoitise, par la vanité. Mais cette Illustre Science qui fait profession d'enseigner à viure, ne rencontre point d'obstacles, qui empeschent son exercice. Elle rompt les empeschemens, & vient facilement à bout des difficultez. Voulez-vous sçauoir qu'elle difference il y a entre cét art & les autres? On est plus excusable dans les autres de faillir volontairement que par ignorance; mais en celuy-cy la plus grande faute qu'on puisse commettre c'est de faillir volontairement & par connoissance. Vn Grammairien par exemple ne rougira point de faire vne faute contre la langue s'il la fait à dessein: mais sans doute il en aura honte s'il la fait par ignorance. Vn Medecin qui ne connoist pas que son malade va mourir, fait vne plus grãde faute au moins en ce qui concerne son Art, que s'il le connoissoit, & qu'il n'en dit rien. Mais dans la science de la vie les

plus honteuses fautes sont les fautes volontaires & que l'on connoist. Adjoustez à cela que la pluspart des Arts & principalement des Arts liberaux, ont aussi si non seulement leurs Preceptes particuliers, mais encore leurs maximes generales. Comme par exemple la Medecine. C'est pourquoy il y a vne Secte qu'on appelle la Secte d'Hipocrate, vne autre celle d'Asclepiades, & vne troisieme, celle de Themison. D'ailleurs il n'y a point de science contemplatiue qui n'ait ses maximes generales que les Grecs appellent Dogmata, & que nous appellons Decrets ou Maximes generalement receuës, comme vous en trouuerez dans la Geometrie & dans l'Astronomie. Or la Philosophie est contemplatiue, & actiue; Elle fait des speculations, & met aussi la main à l'ouurage. Vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne promette que des operationsterrestres, elle a le courage plus haut, elle fait de plus hautes entreprises. Je fais, dit-elle, des recherches par tout l'Vniuers, ie ne suis pas limitée par le commerce que j'ay avec les hommes; ie ne me contente pas de vous persuader ce que vous deuez embrasser, & de vous destourner de ce que vous deuez fuir. Je m'occupe à des choses plus grandes, & qui sont au dessus de vous.

Je t'apprends à parler du mouuement des Cieux,

Je t'apprends pour ton bien à connoistre les Dieux.

Je te descourriray la naissance des choses,

Ce qui fait leur durée, & leurs Metamorphoses,

Et comment la nature impuissante à son tour,

Laisse aller au neant ce qu'elle mit au iour.

C'est ainsi que parle Lucrece. Il faut donc qu'elle ait ses Decrets, puis qu'elle est contemplatiue. Mais en effect n'est il pas certain que personne ne s'acquittera iamais bien de ce qu'il doit faire, si on ne luy a comme inspiré cette raison, par laquelle il pourra en toutes choses s'acquitter parfaitement de son deuoir? Certainement il ne pourra iamais arriuer à ce point de perfection s'il n'a rien appris que les Preceptes. Car ce qu'on enseigne par lambeaux est foible de soy-mesme, & est pour ainsi dire sans racines. Mais les maximes generales nous fortifient, deffendent la raison & la tranquillité de l'ame, & contiennent en eux toute la vie, & toute la nature des choses. Il y à entre les Decrets de la Philosophie, & les Preceptes la mesme difference qu'entre les Elemens & les membres. Les membres dependent des Elemens, & les Elemens sont les causes des membres & de toutes les autres choses. L'ancienne sagesse, dit-on, n'a rien enseigné que ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit euitier. Cependant les hommes estoient alors beaucoup meilleurs qu'aujourd'huy; & depuis qu'on a veu paroistre vn si grand nombre de sçauans, les gens de bien ont disparu. Car cette vertu toute simple, & qui n'aymoit que la franchise s'est changée en vne science obscure & remplie de subtilitez, & d'artifices: Enfin on nous apprend seulement à disputer & non pas à viure. Veritablement comme vous dites, cette Sagesse des anciens, ne fut pas moins rude ny moins grossiere en sa naissance que les autres Arts à qui le temps a donné plus de politesse & de subtilité. Mais aussi n'auoit-on

pas

pas besoin en ce temps-là de remedes si prompts & si recherchez. La deprauation n'estoit pas encore montée si haut, & ne s'estoit pas respandüe si auant. Les remedes simples suffisoient pour de simples maladies. Mais maintenant il est necessaire d'auoir des deffences d'autant plus fortes, que les armes qui nous attaquent sont plus puissantes & plus redoutables. Autrefois la Medecine consistoit en la connoissance de peu d'herbes, par lesquelles on arrestoit le sang & l'on guerissoit les blessures; & depuis elles s'est multipliée iusqu'à cette prodigieuse quantité de diuers remedes que nous auons. Et certes, il ne s'en faut pas estonner; elle auoit moins de besogne en ce temps-là que les corps estoient mieux composez & plus robustes; & qu'ils se seruoient de viandes faciles, plus proportionnées à la nature, & qui n'estoient point corrompues par la volupté, ny par les artifices de la débauche. Aussi tost qu'on a commencé à les chercher plustost pour iriter l'appetit que pour se rassasier, & qu'on a inuenté tous ces ragousts differens qui ne seruent qu'à resuciller la gortmandise, ce qui seruoit d'aliment à ceux qui en auoient besoin, ne sert aujourd'huy que de fardeau à ceux qui en sont remplis. De là vient cette palleur de visage, & ce tremblement de nerfs affoiblis & appesantis par le vin. De là vient cette maigreur, qui est sans doute plus miserable quand elle procede de l'indigestion que de la faim. De là vient ce chancellement perpetuel qui ressemble à celui que cause l'yuresse. De là se forment les enflures & les hydropisies tandis

qu'on s'accoustumé à son malheur de prendre plus que l'on ne peut. De là sont causez ces espanchemés de bile; Le visage deuiant défiguré, le corps se desseiche comme par vn feu secret qui le deuore; Les doigts se tordent & se retirent. De là vient cet engourdissement des nerfs, & ce tressaillement de membres qui n'a ny fin ny intermission. Que diray-je des verriges, & des tournoyemens de teste? Des douleurs des yeux & des oreilles, de ces agitations d'vn cerueau qui boult, & de ces vlcères qui rongent interieurement toutes les parties, par où le corps se décharge? Que dirai-je de cete infinité de diuerses fièvres: d'or les vnes sont violentes en mesme temps qu'elles naissent; les autres plus lentes s'emparent peu à peu du corps; Et quelques-vnes viennent par frissons, & par vn tremblement de tous les membres. Qu'est-il besoin de parler de ces autres maladies sans nombre qui sont les peines & les chastimés de la débauche? On estoit exempt de tous ces maux lors qu'on ne s'estoit pas encore abandonné aux delices; lors que l'on commandoit à ses passions, & qu'on n'auroit point pour soy d'autre seruiteur que soy-mesme. Les corps s'endureissoient alors par le travail; Et quand on s'estoit lassé ou à la course, ou à la chasse, ou à labourer la terre, on venoit prendre vn repas, qui ne pouuoit estre agreable qu'à ceux qui auoient de l'appétit. C'est pourquoy on n'auroit pas besoin de tout cet equipage de la Medecine, de tant de ferremens ny de boëtés. Les maladies estoient legeres, par ce que leurs causes estoient legeres. La quantité des viandes a fait la quantité de ma-

ladies. Voyez ie vous prie, combien la gourmandise qui depeuple la mer & la terre melle de choses differentes pour les faire passer par vne seule bouche. Certes, il est impossible que tant de choses diuerses se puissent accorder ensemble, la digestion ne s'en peut bien faire; elles se font la guerre l'vne à l'autre; chacune veut produire son effect. Il ne se faut pas estonner si de tant de viandes differentes, on voit naistre cette grande diuersité de maladies; & si les choses qui sont contraires de leur nature & qu'on a voulu contraindre de s'vnir, regorgent & se separent l'vne de l'autre. Il arriue donc de là que nous contractons autant de maladies que nous vifons de sortes de viandes. Ce Pere fameux des Medecins, & tout ensemble de la Medecine, a dit que les femmes ne deuenoient iamais chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Cependant aujourd'huy les cheueux leur tombent, & elles sont sujettes à la goutte. Ce n'est pas qu'elles ayent changé de nature, mais elles ont changé de façon de viure. Car comme elles ont voulu se ietter dans la mesme licence que les hommes, elles ont aussi rencontré leurs incommoditez & leurs maladies. Elles ne veillent & ne boient pas moins que les hommes; elles les desient au vin & à l'huile; Elles rejettent comme eux ce qu'elles ont pris de trop & malgré leur estomach. Elles remesurent par le vomissement, tout le vin qu'elles ont beu; elles mangent de la neige comme les hommes pour le soulagement de l'estomach qui est en feu. Pour ce qui est de la lubricité, elles ne le cedent pas aux hommes. Pourquoy

doncs'estoeroit on que le plus grand des Medecins, & qu'une esprit si scauant dans les secrets de la nature se trouue conuaincu d'un mensonge, en ce qu'on voit aujourd'huy tant de femmes chauues & trauaillées de la goutte? Elles ont perdu par leurs vices les auantages, & les priuileges du sexe; Et par ce qu'elles se sont depouillées du personnage de femme, elles ont esté condannées aux infirmités & aux maladies des hommes. Les anciens Medecins n'auoient garde de donner si souuent à manger, ils ne scauoient pas restablir avec le vin vn poux languissant & abbatu. Ils ne scauoient point saigner si souuent, ny guerir vne longue maladie par le bain & par les sueurs. Ils ne scauoient point la façon de lier les cuisses & les bras pour attirer aux extremités la force qui estoit cachée au dedans. Aussi n'estoit-il pas besoin de se fortifier de tant de diuers secours, puis qu'il y auoit si peu de dangers. Mais maintenant iusque où s'estendent les maux, & combien voyons nous de diuerses sortes de maladies? Ainsi nous payons l'vsure des voluptez que nous auons desirées contre toute regle & toute raison. Vous estonnez-vous de voir des maladies innombrables? Comptez le nombre de vos Cuisiniers. On voit cesser l'estude des bonnes Lettres; & les Professeurs des sciences demeurent seuls, & n'ont point d'autres Auditeurs que des bancs & des murailles. Les Ecoles des Rethoriciens & des Philosophes sont conuerties en des solitudes. Mais au contraire combien les Cuisines sont-elles deuenues celebres; & quelle foule de ieunesse voyons-

nous deuant le feu & à la table de tant de prodigues? Je ne parle point de ces mal-heureux garçons, que d'autres outrages attendent apres le festin dans la chambre. Je ne parle point de ce grand nombre de Pasticiers, de Rostisseurs & de ces autres Valets qui apportent la viande aussi-tost qu'on en a donné le signal. Bons Dieux; A combien d'hommes le ventre tout seul donne-il d'exercice & de peine! Hé quoy vous imaginez-vous que les Champignons, ce poison voluptueux, ne trauillent point secrettement à vostre ruine encore qu'ils ne semblent pas vous nuire à l'heure que vous les mangez? Hé quoy pensez que la neige ne vous cause pas des duretez dás le foye. Pensez vous donc que ces huïstres dont la chair est visqueuse & nourrie de fange, ne portent point avec elle dans vostre estomach vne pesanteur terrestre & limoneuse? Vous imaginez-vous que cette fausse qu'on appelle le Garum des alliez, & qui n'est rien autre chose qu'une precieuse corruption du sang de quelques mauuais poissons, ne vous brusle pas les entrailles par le sel qui entre dedans? Pensez vous que cette pourriture qu'on vous porte de dessus le feu dans la bouche se puisse esteindre dans vos entrailles sans vous nuire? Que ces vents qui remontent sont puants & capables d'engendrer la peste. Qu'ils apportent de desgoust, & qu'ils sont insupportables à ceux-là mesmes qui exhalent de leur estomach ces fumées de leur vieille débauche. Sçachez que ce qu'ils mangent se pourrit, & qu'il ne se digere pas. Il me reuient en memoire d'auoir ouy parler de ce fameux

plat où vn débauché qui se precipitoit à sa ruine auoit fait entrer tout ce que les plus magnifiques pourroient manger en vn iour. Les Vrenes, les huïstres & tous ces poissons qu'on tire de l'escaïlle, y estoient distinguées par des Herissons de mer; & l'on couuroit tout cela de la chair de Barbeaux dont on auoit osté les arrestes. On se fasche de n'auoir qu'une viande dans chaque plat, On mesle ensemble dans vn seul plat quantité de gousts differens. On fait à table, ce qui se doit faire dans le ventre; l'attends maintenant que l'on y serue des viandes toutes machée. En effect il ne s'en faut guere; Car n'est-ce pas presque la mesme chose d'apprester des hachis si mélangez, où que le Cuisinier fasse la fonction des deux? Il y auroit trop de peine d'aller chercher son appetit dans chaque plat, il faut que l'on mette ensemble toutes choses, & qu'on en fasse vne mesme fausse. Pourquoi me donneray-je la peine d'estendre la main pour ne prendre qu'un morceau; Il faut tout d'un coup en faire venir plusieurs ensemble. Il faut que toutes les viandes qui feroient l'honneur d'un festin, & qui pourroient faire plusieurs plats n'en fassent qu'un seul, pour satisfaire le ventre. Que ceux qui disent qu'on vouloit se faire connoistre, & acquerir de la reputatiõ par le moien de toutes ces choses, sçachét que l'on n'en faisoit point de monstre, puis qu'on prenoit plaisir à se cacher en commettant tous ces excez. Au reste que tout ce qu'on sert sur vne table soit arrousé d'une mesme fausse? Qu'on n'y remarque aucune difference, que toutes sortes de poissons soient cuits & meslez ensemble,

certes la viande de ceux qui vomissent n'est pas plus confusément mêlée. Or comme tout cela est mélangé, il en naist aussi diuerses maladies, contre lesquelles la Medecine à commencé à s'armer par plusieurs sortes de remedes & par diuerses obseruations. Je dis la mesme chose de la Philosophie; Elle estoit autrefois plus simple lors que les vices n'estoient pas si grands & qu'on pouuoit plus aisément les guerir. Mais aujourd'huy il faut mettre tout en vsage contre vne si generale corruption des mœurs. Et pleust à Dieu qu'on pût vaincre le mal par ce moyen. Nous ne sommes pas seulement furieux en particulier, mais encore aux yeux de tout le monde. Veritablement nous punissons les homicides & les meurtres particuliers. Mais que dirons-nous des guerres & des massacres des nations entieres? Ne sont-ce pas des crimes que nous estimons glorieux? L'auarice & la cruauté n'ont point de regle ny de mesure, mais au moins tandis qu'elles s'exercent en secret & seulement par quelques personnes, elles sont moins nuisibles & moins monstrueuses. Maintenant on commet les crimes par les deliberations du Senat, & par l'Ordonnance du peuple; Et l'on commande au public ce qu'on deffend aux particuliers. Ce que l'on puniroit de mort si vne homme priué l'auoit commis, reçoit de hautes loüanges quand il est commis en public & les armes sur le dos. Les hommes qui sont nez pour la douceur n'ont-ils point de honte de se plaire dans le sang des hommes? de se faire la guerre les vns aux autres? & de là laisser à leurs enfans comme vne dette

de leur succession, veu mesme que les bestes sauvages vivent en paix l'une avec l'autre? Il a donc esté besoin que la Philosophie ait plus puissamment travaillé contre vne fureur si puissante, & qui s'est respandue si auant. Il a donc fallu qu'elle ait trouué autant de forces qu'il en estoit arriué aux ennemis qu'elle se proposoit de combattre. Il estoit facile de reprendre ceux qui n'estoient sujets qu'au Vin, & qui n'auoient point d'autres vices que la delicatesse des viandes. Il ne falloit pas beaucoup de force pour ramener l'esprit à la sobriété, qu'il auoit peu à peu abandonnée,

Mais il faut maintenant & l'adresse & la force.

On cherche de la volupté en toutes choses, il n'y a point de vice qui demeure dâs ses limites. Le luxe & la dissolution se precipitét dans l'auarice; on a mis l'honneur en oubly, on ne trouue plus de honte où il y a du gain à faire. L'homme qui est vne chose sacrée & tué par l'homme mesme par diuertissement & par jeu. C'estoit autrefois vn crime de l'instruire à porter où à receuoir des coups, il y est maintenant exposé tout nud & sans armes, & l'on se fait vn diuertissement de sa mort. Il est donc besoin dans vne si grande corruption de mœurs de quelque plus grande force que l'ordinaire pour chasser ses maux inueteréz. Il faut employer les decrets & les maximes generales pour oster les impressions que les fausses opinions ont fait dans nostre ame. Si nous y adjouſtons les Preceptes, les consolations, & les remonstrances, elles pourront sans doute profiter, mais elles n'ont point de forces d'elles-mesmes. Si nous voulons arracher des liens du vice

vice ceux qui s'y sont laissez engager, Taschons de leur apprendre en quoy consiste le mal, & en quoy consiste le bien; Taschons de leur faire comprendre que toutes choses changent de cōdition si l'on en excepte la vertu; & que tantost elles sont bonnes & tantost elles sont mauuaises. Comme le premier lien qui attache vn homme à la guerre est le serment, l'amour qu'il a pour ses enseignes & la hôte de les abandonner; & qu'en suite il est aisé de commander & de faire executer toutes choses à ceux qui ont presté le serment, Ainsi quand vous voulez conduire quelqu'vn à l'heureuse vie; il faut premierement en ietter les fondemens dans son ame, & luy inspirer la vertu. Il faut faire en sorte de le rendre Religieux: pour elle iusqu'à la superstition; Il faut qu'il l'ayme, qu'il veuille viure avec elle, & qu'il ne veuille pas viure sans elle. Quoy donc, ne s'est-il pas trouué des hommes qui sont deuenus gens de biens sans vne institution si subtile, & qui ont fait de grands progrès par la conduite des seuls Preceptes? Je le confesse, mais ils auoient l'esprit excellent, & ont pris comme en passant ce qui leur estoit salutaire. Et certes comme les Dieux n'ōt point appris la vertu par ce qu'ils sont nez avec elle, & que la bonté fait vne partie de leur essence; De mesme il se rencontre des hommes d'vne nature si excellente qu'ils comprennent sans beaucoup d'estude ce qu'on a de coustume d'enseigner, & embrassent les choses vertueuses aussi-tost qu'on les met deuant leurs yeux. Enfin il y a des esprits assez fertiles d'eux-mesmes & qui sont pour

ainsi dire les rauisseurs de la vertu. Mais il y a des hommes grossiers & pesans, & qui se sont laissez vaincre par vne mauuaise habitude, sur qui il faut faire de longs efforts pour oster cette rouille qui défigure leurs esprits. Au reste comme celuy qui enseigne les maximes generales de la Philosophie menera bien-tost à la perfection ceux qui ont de l'inclination au bien, il aydera sans doute les foibles, & leur fera perdre leurs mauuaises opinions. Voyez donc combien les maximes generales sont necessaires.

II. Il y a certaines opinions qui nous rendent lâches & paresseux pour quelques choses, & qui nous rendent temeraires pour d'autres. Or on ne scauroit reprimer cette temerité ny réueillir cette paresse, si l'on n'en oste les causes, comme la fausse admiration & la fausse crainte. Tandis que ces choses seront maistresses de nos ames, on aura beau crier vous deuez cela à vostre Patrie, cela à vos enfans, cela à vos amis, cela à vos hostes; L'avarice s'opposera toujours à nostre deuoir. Vous scaurez bien qu'il faut combattre pour la Patrie, mais la peur vous en dissuadera. Vous scaurez bien qu'il faut travailler pour vos amis, iusqu'à la derniere extremité, mais vous en serez empêché par la consideration de vos plaisirs. Vous scaurez bien que la plus grande iniure que vous puissiez faire à vostre femme, c'est d'auoir vne concubine, mais la Lubricité ne manquera point de charmes qui vous y poussent. Il ne peut donc seruir de rien de donner des Preceptes si vous n'ostez auparauant ce qui peut s'opposer aux Preceptes; comme il seroit inutile de mettre vos armes en veüe, & d'en approcher seulement, si

vous ne déliez vos mains pour vous en seruir. Il faut donc retirer l'esprit de ses liens si nous voulons qu'il embrasse les Preceptes que nous luy donnons. Supposons que quelqu'un fasse ce qu'il faut faire, il ne le fera pas également par ce qu'il ne sçait pas pourquoy il le fait. Veritablement il fera quelques bonnes choses par accident où par habitude, mais il n'aura pas la regle en main sur laquelle il puisse mesurer ses actiōs, & qui luy fasse reconnoistre que ce qu'il a fait est bien fait. Celuy qui n'est bon que par accident ne peut se promettre de l'estre tousiours. Peut-estre que les Preceptes vous apprendront à faire ce qu'il faut faire, mais ils ne vous apprendront pas à le faire, comme il faut: Et s'ils ne peuuent vous apprendre cela, ils ne peuuent aussi vous conduire à la vertu. On fera ce qu'il faut faire pourueu qu'on y soit exhorté, i'en demeure d'accord; mais ce n'est pas assez de cela, par ce que la louange n'est pas en l'actiō, mais en la façon d'agir. Se peut-on rien imaginer de plus blasmable, & de plus pernicious que ces sōptueux festins qui épuisent en vn iour tout le bien d'un hōme riche? Y a il rien de plus digne de la condénation des cēseurs que de donner cette despēce, cōme disent les débauchez, à son humeur & à son plaisir? Cependāt il y a eu des hōmes fort moderez qui à l'entrée de leurs Magistratures ont fait des festins de soixāte & quinze mille escus. Si l'on fait vne chose pour satisfaire à son ventre, elle est honteuse; Et si on la fait pour l'honneur on ne la sçauroit blasmer. Aussi n'est-ce pas l'excez qui est honorable, mais la façon de dépēser. On auoit enuoyé à Ti-

beré vn poisson exquis d'vne grandeur excessiue; Ad-
 jousteray-je sa pesanteur, pour en donner enuie aux
 gourmands; il pesoit plus de cinquante liures. Tibere
 commanda qu'on le portast vendre au marché, & dit,
 qu'il seroit bien trompé si Apicius ou Octavius ne
 l'achetoient. Il ne fut pas tropé dans son opinion &
 l'effect alla encore plus loin qu'il ne pesoit. On mit le
 poisson en vente, Octavius l'emporta & acquit vne
 grande gloire d'auoir acheté deux cés escus ce poisson
 que Tibere auoit fait védre, & qu'Apicius n'auoit osé
 acheter. Ce fut sans doute vne chose hôteuse à Octa-
 uius d'auoir donné tant d'argent pour ce poisson, &
 non pas à celui qui l'auoit acheté pour en faire present
 à Tibere. Je pourrois neâtmoins le blasmer aussi, mais
 enfin il admira ce poisson, & le iugea digne d'estre
 présenté à vn Empereur. Si quelqu'vn se tient près du
 lit de son amy malade, veritablemēt il en est louüable,
 mais s'il y demeure pour auoir sa succession, c'est vn
 Vautour qui attend la charongne. Ainsi les mesmes
 choses peuent estre quelquefois hôteuses, & quelque-
 fois honorables. Il importe donc de sçauoir pour-
 quoy on les fait & cōment on les doit faire. Or toutes
 choses se feront avec hōneur, si nous nous attachons à
 la vertu, & que nous puissions nous persuader qu'il n'y a
 point d'autre bien parmy les hommes que la vertu &
 ce qui en procede. En effet les autres biens ne sont que
 des biens par occasion. Nous deuōs donc nous imprim-
 er dans l'ame vne opinion qui regarde toute la vie,
 & c'estte que j'appelle Decret ou Maxime générale.
 Telle que sera cette opiniō, telles seront nos actions,
 & nos pensées; Et telles enfin qu'elles seront, telle auf-

si fera nostre vie. Ce n'est pas assez à celuy qui doit ordonner de tout, de ne cōmander que les choses particulieres. M. Brutus donne dans le liure qu'il a intitulé des deuoirs vn grand nōbre de Preceptes pour les Peres, pour les enfans & pour les freres, mais persōne ne lēs executera cōme il doit, s'il n'a vne fin à laquelle il les raporte. Il faut que nous nous proposiōs tousiours le souuerain bien, que nous fassions nos efforts pour y arriuer, que toutes nos actions, & toutes nos paroles s'y raportent : Et comme si nous allions sur Mer, nous deuons auoir vne estoille qui regle, & qui conduise nostre course. La vie qui n'a point de but est inconstante & remplie d'erreurs. Or si nous voulons nous proposer quelque fin, les Decrets & les Maximes generales commencent d'estre necessaires. Je m' imagine que vous demeurerez d'accord qu'il n'y à rien de plus honteux à l'homme que d'estre tousiours en doute, tousiours dans la crainte, & tousiours dans vne incertitude qui fait tantost auancer le pied, & qui tantost le fait retirer. Cependant cela nous arriuera en toutes sortes d'occasions si nous n'arrachons de nos ames tout ce qui les retient, & qui les empesche de se seruir de leurs forces. On a de coustume d'enseigner cōment il faut adorer les Dieux. Defendons qu'ō n'allume des lāpes les iours de feste parce que les Dieux ne māquent pas de lumiere & que les hōmes mesme ne prennent pas plaisir à se repaistre de fumée. Deffendōs ces reuerēces & salutatiōs du matin, & de s'asscoir à la porte des Temples. C'est par ces sortes de deuoirs que l'on charme, & que l'on abuse

l'ambition & la vanité des hommes. Celuy-là adore Dieu qui le connoist. Remonstrons qu'il n'est pas besoin de presenter à Iupiter des linges & des frottoirs, ny de tenir vn mirouer deuant Iunon; Dieu n'a que faire de valets ny de Ministres. C'est luy-mesme qui sert les hommes, & qui leur donne toutes choses; Il est present par tout, & à tout le monde. Que l'on apprenne tant que l'on voudra cōment on se doit gouverner dans les Sacrifices, & comment il faut s'éloigner de ces importunes superstitions; On n'auancera iamais beaucoup si on ne conçoit Dieu comme on le doit conceuoir, ayant toute chose en sa puissance, donnant toute chose, & faisant gratuitement des biens-faits. Qu'elle est la cause qui oblige les Dieux de faire du bien? Leur nature. On se trompe si on croit que les Dieux ayant la volonté de nuire. Cela n'est pas en leur puissance, ils ne peuvent faire d'injures comme ils n'en peuvent receuoir, car il y a de la relation entre offencer & estre offensé. Les Dieux qu'une nature parfaite & accomplie a rendus exempts de dangers, ne sçauroient estre dangereux. Le premier culte qu'on rend aux Dieux, c'est de croire qu'il y en a, & en suite de recōnoistre leur Majesté, & leur bonté sans laquelle n'y à point de Majesté. Il faut sçauoir que ce sont eux qui président à l'Vniuers, qui gouvernent toutes choses par leurs propres forces, & qui ont pris la protection de tout le genre humain, faisant quelquefois esclatter leur Prouidence en des personnes particulieres. Ils ne font point de mal, comme ils n'en reçoient point, mais ils en punissent quelques-

vns, & les punissent bien souuent comme s'ils vou-
loient leur faire du mal. Voulez-vous auoir les Dieux
fauorables, soyez homme de bien. Quiconque les
imite, les adore en les imitant. Mais voicy vne autre
question, on veut scauoir comment il se faut gouuer-
ner avec les hommes. Que ferons-nous? Quels ensei-
gnemens leur donnerons nous? Leur dirons-nous
qu'ils ne répandent point le sang des hommes. Mais
c'est bien peu de chose que de ne nuire point à celuy
qu'on est obligé de secourir: Et enfin ce n'est pas à
l'homme vne grande loüange d'auoir de la douceur
& de la benignité pour l'homme. Leur dirons-nous
qu'ils donnent du secours à celuy qui fait naufrage,
qu'ils montrent le chemin à ceux qui s'égarrent, &
qu'ils partagent leur pain & leur nourriture avec ce-
luy qui meurt de faim? Pourquoi m'amuserois-je à
dire tout ce qu'il faut faire; & tout ce qu'il faut éviter,
veu que ie puis en peu de paroles vous donner la for-
me & la regle de tous les devoirs de l'homme. Tout
ce que vous voyez qui enferme les choses Diuines &
les choses humaines n'est qu'un grand corps dont
nous sommes les membres. La nature nous à tous fait
naître parens puis qu'elle nous à tous formés des mes-
mes principes, & nous destine tous à mesme fin. C'est
elle qui a mis dans nos ames vne amour mutuelle &
qui nous à rendus sociables. C'est elle qui a fait la Ju-
stice & l'équité; Et suivant les cōstitutions & les Loix,
il est plus desauantageux à l'homme de faire injure
que de la recevoir. Enfin si quelqu'un se monstre prest
de donner du secours à vn autre, c'est par les ordres &

par le commandement de la nature. Que ce vers soit toujours dans vostre cœur & dans vostre bouche.

Je suis homme, & doy tout à l'homme.

Souvenons nous que nous sommes nez pour viure les vns avec les autres. La société humaine est semblable à vne voûte qui tomberoit bié-toist si les pierres dont elle est bastie ne se soustenoient l'vne l'autre. Apres auoir rendu nos deuoirs aux Dieux & aux hommes considérons de qu'elle façon nous deuons nous seruir des choses du monde. En vain nous donnerons des Preceptes si nous ne sçauons auparauant quel sentiment nous deuons auoir de chaque chose, comme de la pauvreté, des richesses, de la gloire, de l'ignominie, de la Patrie, du bannissement. Considerons toutes ces choses sans nous arrester à l'opinion que l'on en a. Regardons ce qu'elles sont en effect, & non pas comment on les nomme. Mais enfin passons aux vertus. Quelqu'un me dira qu'il faut que nous estimions la Prudence, que nous embrassions la constance, que nous aymons la Tempérance; Et que si cela est possible nous nous attachions plus estroitement à la Justice qu'à pas vne de toutes les autres. Mais nous ne ferons aucuns progrès si nous ignorons ce que c'est que la vertu, si il n'y en a qu'vne ou plusieurs, si elles sont separées ou si elles sont jointes, si celuy qui en a vne a toutes les autres, & si il y a quelque différence entr'elles. Il n'est pas besoin à vn Artisan de s'informer de l'origine & de l'usage de son Mestier, non plus qu'à vn bastelieur de rechercher l'origine de l'Art de faulter. Toutes ces sortes d'Arts se connoissent, & l'on n'y

n'y trouue rien à redire, par ce qu'ils ne regardent pas toute la vie. Mais la vertu est vne science & de toutes les autres choses & de soy-mesme. Il faut se faire instruire par elle afin que la volonté s'instruise au bien. L'action ne peut estre iuste, si la volonté n'est iuste; car c'est d'elle dont l'action prend sa naissance & ses qualitez. D'auantage la volonté ne sera pas iuste si l'habitude de l'ame n'est iuste, car c'est de cette habitude que la volonté est ce qu'elle est. Aureste l'ame ne sera pas en vn estat parfait, si elle n'a la connoissance de tout ce qui concerne la vie, si elle ne sçait le iugement qu'on doit faire de toutes choses, & qu'elle ne les ayt reduites dans les termes de la verité. La tranquillité ne se donne qu'a ceux qui connoissent parfaitement les choses & qui en font vn iugement certain, qu'on ne peut iamais reuoyer. Les autres tombent où se releuent selon les foibles lumieres qu'ils ont. Ils flottent perpetuellement entre les choses qu'ils ont quittées & celles qu'ils desirent. Ces irresolutions procedent de ce qu'on ne peut s'asseurer en vne conduite incertaine, comme est l'opinion du peuple qu'ils prennent pour regle & pour guide. Si vous voulez tousiours vouloir les mesmes choses, il faut que vous vouliez les choses veritables; Mais on n'arriue point à la verité sans les decrets où les Maximes generales, qui s'estendent sur toute la vie. Ce qui bon est, ce qui est mauuais, ce qui est honneste, ce qui est infame, les choses iustes & les iniustes, la pieté & l'impieté, les vertus & leur vsage, la possession des choses cōmodes, la

reputation, les dignitez, la fanté, les forces, la viuacité des sens, enfin toutes ces choses demâdent quelqu'un qui les mette à prix, & qui monstre combien on doit attribuer à chacune. Car vous vous trompez dans l'estime que vous en faites, & vous croyez que quelques-vnes sont plus precieuses qu'elles ne sont. Vous vous trompez de telle sorte, que ce qui est parmi vous en plus grande consideration comme les richesses, le credit & la puissance, ne meritent point du tout qu'on les considere. Mais vous ne sçaurez iamais cela si vous ne regardez les raisons dont ces choses reçoivent leur prix. Comme les feuilles ne peuvent conseruer leur verdeur d'elles-mesmes, & qu'il leur faut vne branche à laquelle elles soient attachées, & d'où elles tirent leur nourriture. Ainsiles Preceptes seuls languissent; & pour auoir de la force il faut qu'ils soient attachez aux Maximes generales. Dauantage ceux qui ostent les Maximes generales, ne connoissent pas qu'ils les confirment en pésant les oster. Car enfin que disent-ils. Que les Preceptes expliquent assez ce qu'il faut faire dans la vie, & que les regles & les Maximes generales sont inutiles. Or cela mesme est vne maxime generale aussi bien que si ie disois qu'il faut rejeter les Preceptes comme estans vains & inutiles & s'appliquer seulement aux Maximes generales, car en disant qu'il ne se faut point soucier des Preceptes ie donne-rois en mesme temps vn Precepte. Ily a quelques choses où l'on a besoin des aduertissemens de la Philosophie & plusieurs qui veulent des preuues par ce qu'elles sont obscures & cachées, & qu'on ne les sçauoit

comprendre qu'avec beaucoup de peine, & de lumieres. Si donc les preuues sont necessaires, les decrets où les Maximes generales qui monstrent la verité par des argumens infailibles, ne le sont pas moins. Il y a des choses claires & connues, il y en a qui sont obscures; les connues sont celles que l'on comprend par les sens, & les obscures sont celles qui sont hors de la connoissance des sens. Mais la raison ne se contente point des choses connues & manifestes; sa meilleure & sa plus belle partie consiste à decouvrir celles qui sont obscures & cachées. Or les choses cachées ont besoin de preuues, mais on ne peut faire de preuues sans les maximes generales; les maximes generales sont donc necessaires. La mesme chose qui forme le sens commun, sert aussi à le rendre parfait, ie veux dire la persuasion de la verité, sans laquelle il n'y a rien dans l'ame qui ne flotte & qui ne soit dans vn bransle perpetuel. Donc les maximes generales sont necessaires par ce qu'elles rendent l'ame capable de faire des iugemens certains & qui ne sont point sujets au changement. Enfin quand nous aduertissons quelqu'un de considerer son amy autant que soy-mesme, de songer que son ennemy peut deuenir son amy, d'augmenter son amitié pour l'un, & de moderer sa hayne pour l'autre, nous ne manquerons pas d'adjouster que cela est iuste & honneste. Or ce qui est iuste & honneste est compris dans la raison des maximes generales; Et partant cette raison sans laquelle le iuste & l'honneste ne sont rien, est necessaire. Mais il faut ioindre l'un & l'autre. Aussi bien

les branches ne peuvent viure sans racines? & les racines mesmes sont aydées par des choses qu'elles ont produites. Personne ne peut ignorer cōbien on tire d'utilité des mains, par ce qu'elles nous aydent visiblement: Mais le cœur dont elles reçoivent la vie, la force & le mouvement est caché, & ne se voit pas; Je puis dire la mesme chose des Preceptes, ils sont connus & manifestes, mais les decrets & les maximes generales de la Sagesse sont cachées. Cōme les Docteurs seulement sçauent ce qu'il y a de plus saint dans les mysteres; Ainsi il y a des secrets dans la Philosophie qui ne se décourent qu'aux sçauans & à ceux qui ont esté receus dans le sanctuaire de la sagesse. Mais les preceptes, & les choses semblables sont connus mesme des Profanes. Posidonius estime que non seulement les enseignemens sont necessaires, mais encore la persuasion, la consolation, & les exhortations. Il adjouste à cela la recherche des causes que nous ose-rons bien appeller *Ætiologie* puis que les Grammairiens qui sont les Protecteurs de la Langue luy ont attribué ce nom par la puissance qu'ils ont sur les mots. Il dit donc que la description de chaque vertu seroit profitable; Il l'appelle *Ætiologie*, & quelques vns caractere, c'est à dire des signes, & des marques de chaque vice & de chaque vertu, par lesquelles on reconnoist la difference qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela a la mesme force que le Precepte, car celuy qui le dōne vous dit que vous fassiez telle chose si vous voulez estre temperant; & celuy qui en fait vne descriptiō vous dit que celuy-là est

temperant qui fait telle chose & qui s'abstient de telle chose. Me demandez-vous qu'elle difference il y a entre l'un & l'autre? L'un donne des Preceptes de vertu & l'autre en donne vn exemple. Mais enfin ie demeure d'accord que ces descriptions, où ces images sont vtils & profitables, proposons des choses louïables, on ne manquera pas de trouuer des imitateurs. Vous auez besoin de sçauoir les marques par lesquelles on connoist vn bon Cheual, de peur que vous ne soyez trompé quand vous en voudrez acheter, & que vous ne perdiez vostre argent en vne meschante beste. Mais combien nous est il plus auantageux de connoistre les marques d'vne ame vertueuse & bien-faite, puis que nous pouuons nous les appliquer?

Vois vn ieune Cheual sorty d'un bon haras,

Sa force & sa vigueur paroist au premier pas.

Il court dans la campagne, & d'un mesme courage

Aux trauers des Torrens il se fait vn passage.

A des flots inconnus il s'ose abandonner,

Et la foudre & le bruit ne peuent l'estonner.

Il a la crouppe grasse, & la teste menuë,

Ventre court, le col haut, la poitrine charnuë:

Si la Trompette sonne, on ne peut l'arrester,

Et contre bride & frein il semble disputer,

Il bat du pied la terre, il ne souffle que flâme.

Lors que Virgile semble faire autre chose, il fait la description d'un homme vertueux. En effect ie ne voudrois pas faire autrement l'image d'un homme de cœut, quand i'aurois entrepris de faire le Tableau de Caton qui ne s'estõna iamais parmy les tem-

pestes & les foudres des guerres Ciuiles. Non certes lors qu'il attaquâ le premier les armées qui estoient desia proches des Alpes, & qu'il s'opposa le premier aux fureurs de la guerre ciuile, ie ne voudrois pas luy donner vn autre visage, ny vne autre contenance. Et à la verité personne n'a iamais pû monter plus haut que celuy qui s'éleua tout ensemble contre Cesar & contre Pompée, & qui en mesme temps que les vns suiuoient la fortune de Cesar, & les autres celle de Pompée, déia genereusement l'vn & l'autre, & monstra que la Republique auoit encore quelque bonnes parties. Ce seroit peu de dire en faueur de Caton.

Les faux bruits ne l'estonnent point.

Et pourquoy s'en estonneroit-il, puis qu'il n'a point de peur de ceux qui sont vrayz & qui se font autour de luy? Puis que malgré dix Legions, malgré les secours des Gaules, & les forces des Barbares meslées avec celles de nos Citoyens, il a encore la hardiesse de parler librement, & d'exhorter la Republique de ne pas perdre courage quand il faut deffendre la liberté, mais d'endurer plustost toutes choses, luy estant bien plus honorable de tóber dans la seruitude que de s'y porter d'elle-mesme. Que cét esprit à devigueur & de courage, & qu'il móstre de cōfiance dans vne crainte vniuerselle? Il sçait qu'il est seul dont la condition n'est point douteuse, & qu'on ne demande pas si Caton est libre, mais s'il est avec des personnes libres. C'est de là que procedoit ce mépris qu'il faisoit des dangers & des violences. Certes quand ie considere la constance inuincible de ce grand homme qui n'est pas seu-

lement ébranlé au milieu des ruynes publiques, ie prends plaisir à dire.

C'est un cœur genereux une ame grande & forte.

Il sera tousiours profitable non seulement de mon-
strer ce que sont ordinairement les gens de bien, &
d'en faire des portraiçts, mais de représenter encore
ce qu'ils ont esté, & d'exposer aux yeux des hommes
cette dernière & puissante playe de Caton par laquel-
le la liberté rendit l'ame. Il sera auantageux de faire
voir la sagesse de Lelius, & cette vnion parfaite qui
estoit entre Scipion & luy, les grâdes actions de l'au-
tre Caton tant durant la paix que durant la guerre;
les Tables que Tuberó fit dresser en public; les peaux
de Cheureau dont il les couurit au lieu de riches Ta-
pis; & la Vaisselle de Terre qu'il fit seruir à son Festin
deuant le Temple de Iuppiter. N'est-ce pas là rele-
uer la pauureté, & la consacrer dans le Capitole?
Quand il n'auroit rien fait d'assez grand pour m'obli-
ger à le mettre au rang des Catons? croirions-nous
que cela seul ne suffiroit pas. C'estoit faire au Peuple
de Rome vne correction & non pas vn Festin? ô que
les hommes qui sont amoureux de la gloire connois-
sent peu en quoy elle consiste, & qu'ils sont ignorans
de la façon de l'acquérir! Le peuple vit ce jour-là les
meubles precieux de plusieurs Citoyens, & n'admira
que ceux de Tuberon. L'or & l'argent de tous les au-
tres s'est dissipé, mais la Vaisselle de terre de Tuberon
durera perpetuellement.

EPISTRE XCVI.

A R G V M E N T.

- I. *Que toutes les choses qui nous arrivent viennent de Dieu.*
- II. *Qu'il faut que nous nous y soumettions, où plustost que nous y donnions nostre consentement.*

I. **V**OUS ne pouvez donc vous empescher de vous fascher où de vous plaindre de certaines choses. Et vous ne connoissez pas que tout le mal qu'il y a en cela, c'est de vous fascher & de vous plaindre. Si vous me demandez mon advis, ie croy qu'il n'y à rien de fascheux & de miserable pour l'homme que de penser qu'il y a quelque chose de fascheux & de miserable. Ie me rendray insupportable à moy-mesme aussi tost que ie n'auray pû supporter quelque accident. Ie me porte ce mal; c'est vne partie de l'Ordonnance du Ciel. Mes esclaves font-ils morts, mes creanciers me pressent-ils? ma maison tombe-elle? me voy-je accablé de pertes, de blesseures, de trauail & de crainte? Cela arriue ordinairement aux hommes. C'est trop peu pour s'en mettre en peine. Toutes ces choses se doiuent faire; elles ont esté arrestées dans le Ciel, elles n'arriuent point par hazard.

II. Si vous me voulez croire lors que ie vous découvre avec tant de franchise mes plus secrets sentimens,

Ie vous

Je vous diray que c'est ainsi que ie me gouverne dans toutes les choses qui semblent fascheuses à supporter; Je n'obeys pas à Dieu, mais ie luy donne mon consentement. Je le suy librement & non pas par necessité ny par force, il ne m'arriuera iamais rien que ie reçoive avec tristesse, & avec vn mauuais visage, & ie ne paieray iamais malgré moy aucun tribut. Or toutes les choses qui nous arrachent des gemissemens, & qui nous donnent de la crainte sont des tributs de la vie. Il ne faut donc pas, Lucilius, que vous en esperiez ny que vous en demandiez vne décharge. Vous avez esté persecuté de la pierre, vous avez perdu l'appetit, vous avez ressentý des maux continuels, ie passeray plus auant, vous avez esté en danger de la vie? Hé quoy ne scauiez vous pas que vous souhattiez toutes ces choses quand vous souhattiez la vieillesse? Tout cela se rencontre dans vne longue vie, comme la poudre, la fange & la pluye dans vn long voiage. Mais me direz vous i'eusse bien voulu viure, & n'estre pas sujet à toutes ces incommoditez. Certes cette parole effeminée n'est pas digne d'un homme. Prenez ce souhait que ie vay faire pour vous, de quelque façon qu'il vous plaira, mais ie le fais tout ensemble avec generosité & affection. Je prie donc les Dieux de permettre que iamais la fortune ne vous flatte par des prosperitez & des delices. Demandez vous à vous mesme, lequel vous aymeriez le mieux, si quelque Dieu vous en donnoit le choix, où de viure dans vn marché où de viure dans vne armée. Vous devez croire, Lucilius, que viure n'est rien autre chose que faire la guerre.

Ceux qui sont toujours en action , qui montent & descendent toujours par des rochers & des precipices , qui n'entreprennent que des expéditions hazardeuses, sont ceux que l'on estime courageux , & les premiers des armées. Mais ceux qui au milieu d'une paix publique s'amuse à faire bonne chere , & se tiennent dans l'oysiveté tandis que les autres travaillent, sont des bestes qui s'engraissent. Ils ne sont assurez que par le mespris qu'on en fait , & par la honte qui les accompagne.

EPISTRE XCVII.

ARGUMENT.

- I. *Les mesmes vices qui semblent avoir pris naissance dans nostre siecle estoient desja connus aux siecles passez.*
- II. *Les hommes imitent plus facilement les mauvaises actions que les bonnes.*
- III. *Les meschans ne sont jamais assurez.*

I. **V** O U S vous trompez, Lucilius, si vous vous imaginez que le vice soit vn enfant de nostre siecle , & que le luxe , le mespris des bonnes mœurs , & tous les autres deffauts que chacun reproche à ce siecle , ayent pris naissance de nostre temps. Toutes ces choses procedent des hommes & non pas du temps; il n'y a point de siecles innocens , & qui ayent esté exempt de vices. Si tu veux faire reflexion

sur le libertinage de chaque siècle, j'ay honte de le dire, la deprauation n'a iamais esté si grande qu'aux yeux mesme de Caton. Pourroit-on croire qu'on eust fait agir l'argent dans le iugement de ce procez, où Clodius estoit accusé d'auoir commis vn adultere avec la femme de Cesar dans le Temple de la bonne Deesse, au mespris de ce sacrifice qui se fait dit-on, pour le peuple Romain, & d'où l'on esloigne les hommes de telle sorte, que l'on couure mesme les peintures des animaux males. Cependant on donna de l'argent aux Iuges, & ce qui est encore plus honteux, on stipula aussi pour recompense, & comme par dessus le marché, qu'on les feroit coucher avec quelques femmes de condition, & avec quelques ieunes hommes des meilleures maisons de la ville. Certes le crime ne fut pas si detestable que l'abolition. Vn coupable d'adultere fit vn partage d'adulteres, & ne crût pas son salut assuré qu'il n'eust rendu ses Iuges criminels. Voila ce qui fut fait en ce procez, où, ce qui deuoit sans doute suffire, Caton mesme auoit esté ouy en témoignage. Seruons nous icy des paroles de Ciceron, puis que la chose surpasse l'imagination & la croyance. *Il les fit venir chez luy, il leur fit de belles promesses, il s'obligea pour eux, il leur donna ce qu'il leur auoit promis. Mais ó Dieux immortels voicy vne chose espouventable, on fit coucher quelques Iuges avec certaines femmes; On leur mena quelques ieunes hommes de condition, comme par dessus la recompense qui leur auoit esté promise. Il ne faut point parler du prix dont on conuint avec eux, le par dessus est beaucoup plus considerable. Voulez-*

vous la femme de cét homme chagrin & feure ? Je vous la donneray. Voulez-vous celle de ce riche, ie la rendray dans vostre lit. Condamnez les adulteres apres que vous en aurez commis. Cette belle que vous desirez ne manquera pas de venir. Je vous promets vne nuit avec cét autre, & ie ne differe point l'execution de ma promesse, vous en verrez l'effect auant qu'il soit vingt-quatre heures. Certes il est bien plus criminel de faire ce partage d'adultere que de les commettre. Car l'vn fait sçauoir aux femmes qu'on a pour elles de la passion, & l'autre monstre qu'on se moque d'elles. Ces Iuges de Clodius demanderent au Senat des gardes qui ne leur estoient necessaires qu'au cas qu'ils le voulussent condamner, & obtindrent ce qu'ils demandoient. Aussi Carulus leur dit plaisamment apres que le coupable eust esté absous, *Pourquoy demandiez-vous des gardes ? estoit-ce pour empescher qu'on ne vous ostast vostre argent.* Cependant cette raillerie n'empescha pas que ce méchant qui auoit esté adultere deuant le iugement, & maqueraupendant le procez ne demeurast impuny, & qu'il n'euitast sa condèmnation, par vn crime plus grand que celuy qui luy auoit fait meriter d'estre condamné. Vous pouuez vous imaginer quelque chose de plus corrompu que les mœurs de ce temps-là, où le respect des Sacrifices, ny la force des iugemens ne pût donner de bornes à la pailardise, ou durant mesme l'information qui se faisoit extraordinairement par vn Arrest du Senat, on commettoit de plus grands crimes que ceux pour

lesquels on informoit ? On demandoit si après un
 adultere on pouuoit viure en seureté, mais au con-
 traire on reconnut qu'on ne pouuoit viure en seu-
 reté sans commettre des adulteres. Cela a esté com-
 mis en la presence de Pompée & de Cesar, de Cice-
 ron & de Caton. De Caton, dis-je, qui fut si seuer
 que durant qu'il estoit en charge, on dit que le peu-
 ple n'osa demander les jeux floraux, où l'on void
 les femmes desbauchées, danser toutes nues par la
 ville. Ne croyez pas pourtant que les hommes de ce
 temps là ayent eu l'œil plus seuer que le iugement.
 Les mesmes choses se feront tousiours, & se sont fai-
 tes de tout temps. Et la licence des Villes pourra
 bien quelquefois estre reprimée, par la discipline &
 par la crainte; mais on ne la reprimera iamais vo-
 lontairement. Il ne faut donc pas que vous pensiez
 que le vice soit auourd'huy plus puissant qu'autre-
 fois, & que les Loix ayent moins de credit & d'au-
 thorité. Car la ieunesse d'auourd'huy est beaucoup
 plus moderée que celle de ce temps-là, ou le coup-
 able nioit l'adultere deuant les Iuges, & ou les Iuges
 le confessoient deuant le coupable; ou l'on pro-
 mettoit des adulteres pour le gain d'une cause; ou
 Clodius ayant trouué grace par les mesmes crimes qui
 l'auoient rendu coupable, pratriquoit des amourettes
 tandis qu'on trauailloit à son procez. Qui le pourra
 croire ? Celuy qui estoit accusé d'adultere a esté ab-
 sous par le moyen de plusieurs adulteres. Tous les sie-
 cles produiront des Clodius, mais ils ne produiront
 pas tous des Catons.

II. Nous nous laissons aisément aller dans le mal, parce que nous ne manquons ny de compagnons ny de guides; Et d'ailleurs le mal passe de luy-mesme assez auant, sans auoir de guide, ny de compagnon. Le chemin du vice n'est pas seulement fait en pente, mais il est fait en precipice. Et ce qui empesche tant de monde de se corriger, c'est que les fautes des autres arts sont honteuses & preiudiciables aux Artisans, & qu'au contraire on prend plaisir aux fautes des mœurs & de la vie. Vn Pilote ne se resiouit point de voir son vaisseau couler à fonds. Le Medecin ne se resiouit point de voir son malade mort. L'Auocat ne se resiouit point si ses parties perdent leur procez par sa faute. Au contraire dans ce qui concerne les mœurs, il n'y a personne qui ne fasse son plaisir de sa faute. Celuy-cy se plaist dans vn adultere, ou la difficulté mesme luy a seruy d'alléchement. Celuy-là se plaist dans les fourbes & dans les larcins; Et sa faute n'a iamais commencé à luy desplaire, que quand l'euement ne luy en a pas esté agreable. Cela procede sans doute d'vne mauuaise habitude. Et pour vous faire connoistre qu'il y a dans les ames les plus abandonnées au mal quelque sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent pas ce qui est infame, & honteux, mais qu'elles ne veulent pas l'éuiter. Tous les hommes veulent dissimuler leurs vices. Et bien qu'ils leur réussissent heureusement, & qu'ils en retirent le fruit, neantmoins ils sont bien aysez de les cacher, & de n'estre pas reputez ou volcurs ou aduiteres. Mais vne bonne conscience cherche le grand iour & veut estre

veuë ; Et la meschanceté craint tousiours, non seulement la lumiere, mais encore les tenebres.

III. C'est pourquoy il me semble qu'Epicure a fort bien dit, Qu'un meschant se pouuoit cacher, mais qu'il n'en se pouuoit croire caché. Où plustost pour mieux expliquer le sentiment d'Epicure, il est inutile à ceux qui font mal de se cacher, parce qu'encores qu'ils en ayent les moyens, ils ne s'estiment nulle part en seureté. Veritablement il se peut faire que le crime ne sera iamais poursuiuy, mais il ne se peut faire qu'il soit iamais en assurance. Pourueu que nous expliquions ces choses de la sorte, ie ne pense pas qu'elles repugnent à nostre secte des Stoïciens. En effet la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent c'est d'auoir peché. De quelques honneurs que la fortune couure le crime, quelque protection qu'elle luy donne, quelque vengeance qu'elle luy promete, il ne demeure iamais impuny, parce que le supplice du crime est le crime mesme. Neantmoins cette peine est tousiours suiuite d'une seconde, comme de craindre sans cesse, de s'espouuanter d'une ombre, de se défier de son assurance. Pourquoi voudrois-je aussi deliurer le crime de ce chastiment? Pourquoi ne le laisseray-je pas dans vne inquietude perpetuelle? Ne soyons pas de l'opinion d'Epicure, lors qu'il dit que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut éviter le crime parce qu'on ne peut éviter la crainte & les remords qui en procedent. Mais soyons de son auis, quand il dit, que la conscience est le bourreau des meschantes actions, qu'elle trouue d'assez grands supplices en ce

qu'elle est sans cesse geynée par l'inquietude qui l'a ronge, en ce qu'elle ne peut adiouster de foy à ceux qui luy promettent de la seureté. Car c'est là l'argument d'Epicure, que nous auons naturellement de l'auerfion du crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne rencontre de la crainte au milieu mesme de ses seuretez. La fortune en deliure plusieurs de la peine, mais pas vn de la crainte; d'autant que nous auons naturellement horreur des choses que la nature a condamnées. C'est pourquoy vn criminel qui se cache ne croit iamais estre bien caché; parce que sa conscience l'accuse sans cesse, & le descouure toujours à luy-mesme; Et apres tout, c'est le propre des coupables de trembler eternellement. Certes puis que plusieurs crimes se desrobent à la loy, au Iuge & aux chastimens, ce seroit pour nous vn grand malheur, si aussi tost qu'on les a commis on ne se sentoit persecuté par ces chastimens naturels & rigoureux; & que la crainte ne prit pas dans l'ame la place du repentir pour luy seruir de punition.

EPISTRE XCVIII.

ARGUMENT.

- I. Il ne se faut fier qu'aux biens internes. Les autres sont aussi legers que la fortune qui les dōne.*
- II. On doit regarder toutes choses comme perissables, & se preparer de bonne-heure à les perdre.*

III. Exemple

III. Exemple de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable.

I. **V**ous ne devez point estimer heureux celuy dont la felicité est tousiours douteuse, qui n'est iamais appuyée que sur des choses fragiles, & qui ne fonde ses plaisirs que sur des biens estrangers. La ioye qui entre dans l'ame, ne manque iamais d'en sortir; Mais celle qui prend naissance de l'ame mesme est constante & assurée, elle trouue tousiours de nouvelles forces, & ne finit qu'avec l'homme. Toutes les autres choses, que le peuple admire ne sont que des biens d'un iour. Quoy donc ne peuvent-ils pas nous seruir, & ne pouuons nous en tirer de la satisfaction? Oüy certes & personne ne le deffend, mais il en faut vsr de telle sorte qu'ils dependent de nous, & que nous ne dependions pas d'eux. Tous les biens qui dependent de la fortune appotteront sans doute de l'vtilité & du plaisir, pourueu que celuy qui les possède, se possède en mesme temps, & qu'il ne soit pas en la puissance de ses biens. Car mon cher Lucilius ceux-là se trompent grandement qui s'imaginent que la fortune soit capable de nous apporter du bien ou du mal. Elle nous donne seulement la matiere des biens ou des maux, & le commencement des choses qui reüssisôt chez nous à nostre bien ou à nostre mal. Certes l'esprit est plus fort que toutes les forces de la fortune. Il est le maistre des affaires, il les fait tourner ou il luy plaist, & enfin il a le pouuoir de faire les maux ou ses biens.

Le méchant conuertit toutes choses en mal, & mesmes celles qui estoient venuës sous vn apparence de bien. Au contraire vn esprit droit & vertueux corrige mesme les deffauts de la fortune; adoucit par la patience tout ce qu'elle a de rude & de fascheux, reçoit les prosperitez avec vne belle modestie, & les aduersitez avec de la constance & du courage.

II. Mais encore qu'il ait toute la prudence que l'on se puisse imaginer; qu'il fasse toutes choses avec iugement, qu'il n'entreprenne rien qui ne soit proportionné à ses forces; il ne trouueta iamais ce bien parfait qui est au dessus des menaces de la fortune; si n'est ferme & resolu, contre les caprices & les incertitudes de la fortune. Soit que vous vouliez obseruer les autres, car nous iugeons plus volontiers des affaires d'autrui que des nostres, soit que vous vouliez iuger de vous mesme sans faueur, & sans flatterie, vous sentirez ce que ie dis, vous confesserez, qu'en toutes ces choses qui semblent si cheres; & si desirables, il n'y a rien d'utile & d'auantageux si vous ne vous estes préparé contre la legereté de la fortune, & les accidens qui la suiuent; si à mesure qu'il vous arriue quelque perte vous ne dites sans cesse & sans vous plaindre, *Dieu en a ordonné autrement que ie ne pensois.* Mais afin de vous apprendre encore vne parole, qui puisse d'autant plus fortifier vostre esprit, dites toutes les fois qu'il vous arriuera quelque chose contraire à vos esperances.

Le Ciel ne peut donner de meilleures fortunes.

Ainsi il ne peut rien arriuer qui ébranle vn esprit pre-

paré à toute sorte d'éuenemens. Or il s'y preparera, s'il fait reflexion sur l'inconstance des choses humaines deuant qu'il en ressent les effects. S'il considere sa femme, ses enfans, & ses richesses comme s'il ne les deuoit pas tousiours auoir, & comme s'il n'en deuoit pas estre plus mal-heureux quand il aura cessé de les auoir. L'esprit qui s'inquiete de l'auenir est miserable; Et celuy qui se met en peine s'il aura toute sa vie la jouissance des choses qui luy plaisent, est mal-heureux auant que de l'estre. En effect il ne sera iamais en repos, & par l'apprehésion du futur il perdra les biens presens dont il pouuoit iouir avec auantage. Et certes ie ne mets point de difference entre la douleur que donne la crainte de perdre, & la perte mesme. Ce n'est pas que ie voulusse vous conseiller de ne vous soucier de rien. Destournez-vous au contraire de tout ce qui est à redouter; preuoyez par la prudence tout ce qu'on peut preuoir par ses lumieres; Considerez ce qui peut vous estre prejudiciable long-temps auant qu'il arriue, & taschez de l'éuiter. Vne ferme resolution de supporter constamment toutes choses vous seruira beaucoup en ce dessein. Celuy qui peut supporter la fortune peut aussi se deffendre, & triompher de la fortune; elle ne porte iamais le trouble d'as la tranquillité de la vertu. Mais il n'y à rien de plus miserable ny de plus lasche que d'estre tousiours en crainte; & n'est-ce pas vne folie que d'aller au deuant du mal? Au reste pour vous dire mon sentiment en peu de paroles, de ces esprits inquietez & qui se sont eux-mesmes à charge, ils sont aussi impatiens dans

leurs infortunes que deuant qu'elles arriuent. Celuy-là se plaint plus qu'il n'est besoin, qui se plaint auant qu'il en soit besoin. Et la mesme foiblesse qui luy fait iuger que la douleur est insupportable l'empesche aussi de s'y résoudre & de l'attendre constamment. Elle luy fait imaginer que sa felicité doit estre eternelle. Elle luy fait croire que tout ce qui luy arriue de fauorable doit non seulement durer tousiours, mais croistre perpetuellement; & mettant en oubly les caprices de la fortune qui remuë sans cesse les choses humaines, il se promet imprudemment qu'elle aura pour luy de la fermeté & de la constance. C'est pourquoy il me semble que Methrodore dit fort bien dans vne Lettre où il console sa sœur, de la perte de son fils, *Que les biens des mortels sont mortels*. Il parle de ces biens apres lesquels on voit courir tant de monde. Car le veritable bien ne sçauroit finir, il est stable, il est eternel, c'est la sagesse, c'est la vertu, qui est le seul bien immortel que les hōmes puissent posseder. Au reste ils sont si auégles & si deprauez; Ils ont si peu de connoissance du chemin qu'ils prennent & de celuy que chāque iour leur fera prendre, qu'ils s'estonnent de perdre quelque chose bien qu'vn iour ils doiuent tout perdre. Toutes les choses dont on vous appelle le Maistre sont veritablement chez-vous, mais elles ne sont pas à vous. Il n'y à rien de ferme pour vn infirme, & rien d'eternel pour celuy qui doit petir. Petir & perdre est vne mesme necessité, & si nous pouuions bien comprendre cela, ce nous seroit vne grande consolation de perdre con-

flamment ce qui doit infailliblement perir. Quel soulagement pourrons-nous donc trouver contre les pertes ? Que nous ne perdions pas la memoire des choses perduës, & que nous ne perdions pas avec elles le fruiët que nous en auons retiré. On peut nous empescher d'auoir, mais non pas nous empescher d'auoir eu. Celuy-là est sans doute bien ingrat, qui apres auoir perdu vn bien ne s' imagine pas estre redevable de l'auoir receu. La fortune peut bien nous oster vne chose, mais elle nous en laisse le profit ; & nous le perdons seulement par nostre impatience, & par l'injustice de nos regrets.

III. Dites-vous à vous-mesme que de toutes ces choses qui semblent si terribles il n'y en a pas vne d'indomptable. Nous en auons desia veu plusieurs qui les ont surmontées : Sceuole a vaincu le feu, Regulus les geynes, Socrates le Poison, Rutilius le bannissement, Caton la mort qu'il enfonça luy-mesme dans son sein avec vn poignard. Taschons aussi de vaincre quelque chose. D'ailleurs tous ces biens qui charment le vulgaire par de si belles apparences de grandeur & de felicité, n'ont-ils pas esté souuent méprisés, & mesme par quantité de personnes ? Fabricius dédaigna les richesses estant general d'armée, & les condamna lors qu'il estoit censeur. Tuberon estima que la pauureté estoit digne de luy & du Capitole, lors que se seruant de vaisselle de terre en vn festin public, il donna à connoistre que les hommes se deuoient contenter des mesmes choses, qu'on employoit au seruice des Dieux. Sextius le Pere fit vn

genereux refus des hōneurs; car encor qu'il fut né pour l'administration de la Republique, il ne voulut point recevoir la dignité de Senateur, que Iulc Cesar luy offroit, parce qu'il sçauoit bié que ce qui pouuoit estre donné pouuoit estre osté tout de mesme. Entreprenōs donc aussi de faire quelque chose avec courage. & donnons-nous vne place entre les fameux exéples. Pourquoy nous laissons nous abbatre? Pourquoi desespérons-nous? Tout ce qui a pû se faire autresfois, peut bié se faire encore aujourd'huy. Nous n'auōs qu'à purger nostre ame, & à suiure la Nature, de qui l'on ne peut s'esloigner sans se jetter dans les conuoitises, sans se precipiter dans les craintes, sans estre esclau de la fortune. On peut encore reuenir dans le bon chemin, on peut estre restably dans ses droīts, & reprendre son courage. Efforçons-nous donc de le reprendre, afin que nous puissions endurer toutes sortes de douleurs, de quelque costé qu'elles puissent attaquer le corps; & dire enfin à la Fortune, *C'est un homme que tu attaques, cherche ailleurs qui tu puisses vaincre.* Ainsi l'on peut adoucir la douleur de cette blessure dont ie souhaitterois, ou le soulagement, ou la guerison, ou la force de la supporter, & de vieillir avec elle. * Mais ie suis assure de la vertu de ce grand homme; il ne s'agit icy que de nostre interest, puis que nous deuous estre priuez de l'agreable societé de cet illustre vieillard. Certes il a desia vescu vne longue vie, & s'il desire qu'elle soit plus longue ce n'est pas pour luy qu'il le souhaite, mais pour ceux-là seulement à qui elle pourroit estre vtile. On peut dire que s'il vit encore,

* Ceren-
droit sé-
ble cor-
rompu.

c'est vne liberalité qu'il nous fait: vn autre eust desia finy des douleurs si excessiues, mais il croid qu'il est aussi honteux de recourir à la mort que de fuir laschement la mort. Quoy donc ne fortira-il pas de la vie, si on luy en donne le conseil? Mais pourquoy n'en fortiroit-il pas? s'il ne peut plus estre vtile à personne; s'il ne peut plus demeurer au monde que pour souffrir & pour estre le but de la douleur. C'est ainsi, mon cher Lucilius, qu'on met en pratique la Philosophie, & qu'on s'exerce à la vertu. C'est ainsi que l'on connoist ce qu'un homme sage a de force contre la mort, & la douleur lors que l'une approche, & que l'autre presse. Il faut apprendre à traualler de celuy-là mesme qui traualle. Nous n'auons rien fait iusques icy que de chercher par des raisons si l'on peut resister à la douleur, & si les approches de la mort peuuent épouuâter les grandes ames. Qu'est-il besoin de tant de paroles? Rendons tous les spectateurs de la chose mesme. Ny la mort ne rend pas l'homme plus fort contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ne s'arme que de soy-mesme contre l'un & l'autre; il ne souffre point constamment par l'esperance de la mort; & ce n'est point par le dégoust d'une douloureuse vie qu'on le void mourir si librement. Il supporte la douleur, & attend la mort.

EPISTRE XCIX.

ARGUMENT.

Cette Epistre est vne consolation à Marullus, sur la mort de son fils.

IE vous ay enuoyé la lettre que i'escruius à Marullus touchant la mort de son fils encore petit, & sur le bruit qui couroit qu'il suportoit cette perte avec trop d'impatience & de foiblesse. Je n'y ay pas gardé ma coustume; & i'ay crû qu'il ne falloit pas le flatter ny le traiter doucement, par ce qu'il estoit plus digne de reprimende que de consolation. Veritablement il faut accorder quelque chose à vn esprit affligé, & qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'assouisse de pleurs, ou au moins luy laisser pousser les premiers transports de l'affliction. Mais quand quelqu'un a pour ainsi dire entrepris de faire son occupation de ses larmes, il faut aussitost le corriger, & luy faire comprendre qu'il y a dans les soupirs de la lascheté, & de la folie. Vous attendez des consolations, mais receuez des iniures. Quoy vous monstrez tant de foiblesse, à la mort de vostre fils? Que feriez-vous si vous auiez perdu vn amy? Hé bien, vous avez perdu vn petit enfant dont vous ne pouuez rien esperer de certain, ce sont peu de iours qui se sont perdus. Nous ne cherchons que des sujets de tristesse; nous voulons nous plaindre iniustement de la fortune, comme si elle

elle ne pouuoit pas nous donner de iustes sujets de nous plaindre. Mais ie m'estois imaginé que vous auiez assez de courage & de force contre les maux veritables, & que par consequent vous n'en manqueriez pas contre des maux en apparence dont on ne pleure que par coustume. Si vous auiez fait la plus grande perte que l'on puisse faire, ie veux dire si vous auiez perdu vn amy vous vous deurieuz plustost resioüir de l'auoir possedé que de vous plaindre de l'auoir perdu : Mais la pluspart des hommes ne comptent point ce qu'ils ont receu ny combien de temps ils en ont ioüy. La tristesse a particulierement ce mal que non seulement elle est inutile, mais qu'elle est ingrante. Faut-il donc que vous ayez perdu vostre temps pour auoir eu vn si bon amy ? Et n'auriez-vous rien profité durât tant d'années, de la société que vous aués eüe avec luy, & des estudes que vous avez faites ensemble ? Auez-vous donc mis vostre amitié en mesme tombeau que vostre amy ? Pourquoi vous plaignez-vous de l'auoir perdu, si vous n'avez tiré aucun profit de l'auoir possedé ? Croyez qu'une grande partie de ceux que nous auons aimez, & que la mort nous a rauis demeure encore avec nous. Car tout le temps qui est passé est à nous ; & il n'y a rien de plus certain que ce qui a esté. L'esperance des biens futurs nous rend ingrats & méconnoissans de ceux que nous auons desia receus ; comme si ce qui nous doit arriuer ne deuoit pas aussi-tost estre mis entre les choses passées. Certes on limite bien estroitement la satisfaction qui vient d'une chose si l'on ne se resioüit que

du fruit & present qu'on en reçoit. Le futur & le passé sont capables de donner de la ioye, l'un par l'esperance de le posséder, & l'autre par la memoire de l'auoir possédé, mais l'aduenir est douteux, il peut ne pas arriuer, & il ne se peut faire que l'autre ne soit arriué. N'est-ce donc pas folie que d'abandonner le plus certain? Contentons-nous des choses que nous auons desia receuës, si toutesfois elles ne sont pas sorties de nostre esprit en mesme temps qu'elles y sont entrées. Nous auons vne infinité d'exemples de ceux qui ont fait les obseques de leurs enfans sans pleurer, qui en reuenant de leurs funerailles sont retournez au Senat, où à l'exercice de quelqu'autre charge publique, & qui à l'instant de leur affliction ont fait autre chose que de s'amuser à se plaindre. Es certes, il ne sert de rien de vous plaindre puis que vostre plainte ne vous apporte aucun profit. D'ailleurs il y a de l'injustice à vous plaindre d'une chose, qui est arriuée à vn homme, & qui doit arriuer à tous. Enfin toutes vos plaintes, & vos regrets tiennent quelque chose de la folie, puis qu'il y a si peu de chemin entre la mort & celuy qui le regrette. Nous deuons endurer sa perte avec d'autant plus de patience que nous suurons de fort pres ceux que nous auons perdus. Considerez la vitesse & la legereté du temps; voyez combien cette carriere que nous courrons si viste est d'une petite estendue. Faite reflexion sur cette longue suite des hommes qui tiennent tous vn mesme chemin: ils ne se suiuient iamais d'une distance fort éloignée quand mesme il paroist entr'eux beaucoup d'interualle. Ce-

luy que vous pensez auoir perdu est seulement allé deuant. Y a-il donc rien qui tienne plus de la folie que de pleurer celuy qui est party deuant vous, lors que vous auez à faire vn mesme voyage. On pleure vne chose qu'on sçauoit bien qu'elle deuoit arriuer; ou l'on s'est moqué de soy-mesme si l'on n'a pas songé que cét homme deuoit mourir. On pleure enfin vne chose de qui l'on à dit mille fois qu'il estoit impossible qu'elle n'arriuaft pas. Quiconque se plaint que quelqu'un est mort, se plaint aussi qu'il ait esté homme. Tous les hommes sont obligez à la mesme loy, & quiconque est né, doit s'attendre de mourir. Nous sommes distinguez les vns des autres par quelques interualles de temps, mais nous sommes tous semblables par nostre fin. Tout cet espace qui est entre le premier & le dernier iour de la vie est variable & incertain. Si vous le mesurez par les miseres il est sans doute bien long quand on n'auroit vescu que l'aage d'un enfant; & si vous le mesurez par sa viftesse il est sans doute bien court, quand mesme on auroit vescu iusqu'à vne extrême vieillesse. Il n'y a rien en tout cet espace qui ne soit glissant & qui ne nous trompe; il passe plus vifte que les saisons; il n'y a point de vent qui ait plus de legereté ny d'inconstance. Toutes choses y sont dans vn mouuement perpetuel, & selon que la fortune l'ordonne, elles prennent tantost vne face, & tantost vne autre. Enfin parmy vne si grande agitation des choses humaines, il n'y a rien d'asseuré que la mort. Neantmoins tout le monde s'en plaint, & cependant c'est

vn chose en quoy personne ne se peut tromper. Mais il est mort qu'il n'estoit qu'enfant : ie ne veux pas dire encore que celuy qui meurt bien-tost est traité le plus fauorablement ; Passons à celuy qui a vieilly. De combien a-il surpassé cet enfant. Imaginez-vous le profond abyfme du temps , considerez l'eternité, apres cela comparez-y ce qu'on appelle l'âge de l'homme. Alors vous reconnoistrez combien est petit ce que nous souhaitons, & ce que nous prenons tant de peine a prolonger. En effet combien les déplaisirs & les inquietudes, combien la mort que nous souhaitons tant de fois auant qu'elle vienne ; combien les maladies & la crainte ; combien l'enfance incapable de toutes choses nous dérobent-elles de ce temps ? Le ne dis point que nous en dormons la meilleure partie. Adjoustez à cela les trauaux, les afflictions, & tant d'occasions dangereuses ; & alors vous confesserez que ce qu'on appelle viure est vn espace bien court mesme dans la plus longue vie. Mais qui ne demeurera pas d'accord que celuy-là est le plus heureux qui est bien tost de retour d'un voyage, & qui en a fait tout le chemin auant qu'il se soit laissé ? La vie n'est ny vn bien ny vn mal ; mais c'est le lieu où se trouue le mal & le bien. C'est vn ieu de hazard où il se faut deffier de tout. Ainsi celuy qui est mort n'a rien perdu que le dé qui tourne plus souvent à perte qu'à gain. Mais il pouuoit acquerir de la sagesse & de la prudence ; il pouuoit par vostre soin se rendre plus honneste homme ; mais plustost ce qu'il falloit craindre, il pouuoit se redre semblable

à beaucoup d'autres. Regardez ces ieunes hōmes des meilleures maisons de la ville que le luxe & la débauche ont reduits à la misere, & precipitez dans l'arène * pour donner du plaisir au peuple. Voyez ces autres qui ne s'exercent qu'à contenter leur impudicité, & qui ne laissent point passer de iours sans se noyer dans le vin, & sans se dés-honorer par quelque méchanceté signalée. Vous direz infalliblement qu'il y auoit plus à craindre qu'à esperer. Vous ne deuez donc pas chercher des occasions de douleur, ny faire croistre vne affliction legere à force de vous plaindre, & de vous desesperer. Au reste ie ne vous exhorte pas de faire sur vous des efforts, ie n'ay pas si mauuaise opiniō de vous, que de croire que vous ayez besoin d'appeller contre vostre perte tout le secours de la vertu. Ce n'est pas vne playe que vous auez receuë, c'est seulement vne piqueure, & cependant vous voulez en faire vne playe. Sans doute vous auez tiré vn grand profit de la Philosophie si vous supportez constamment la perte d'vn fils qui n'estoit pas encore si bien connu de son pere que de sa nourrisse. Quoy donc, veux-je vous persuader la dureté? veux-je que mesme à l'enterrement de vostre fils vous alliez la teste haute? & ne puis-je seulement souffrir que vous en ayez le moindre ressentiment? Non certes, ie n'exige pas cela de vous; ce seroit monstrier de l'inhumanité & non pas de la vertu que de paraistre insensible dans la separation de ses amis, & de regarder la mort de nos parens des

* A se
faire gla-
diateurs.

mesmes yeux que nous les verrions eux mesmes? Mais supposez que ie vous deffende la plainte; il y a quelques choses qui ne sont pas en nostre puissance; les larmes tombent quelquesfois quand on voudroit les retenir, & seruent de soulagement à l'esprit. Nous pouons donc iustement permettre que les larmes tombent, mais nous ne deuons pas le commander. Qu'il en tombe autât que la douleur en pourra pousser, & non pas autant que l'exemple & l'imitation en demanderont. Ne contribuons point à nostre tristesse, & ne l'augmentons point par l'exemple d'autrui. L'apparence de la tristesse est plus insatiable, & exige dauantage que la tristesse mesme; Et en effect y a-il quelqu'un qui voulut paroistre si triste, s'il n'auoit que luy à contenter? On fait de plus grands gemissemens lors qu'on pense estre entendu, & l'on demeure dans le silence lors que l'on est en secret & sans témoins. Mais si on void venir quelqu'un on renouuelle aussi-tost ses plaintes, on s'arrache les cheveux, on veut faire toutes les choses qu'on eust faites plus facilement quand on n'estoit empesché de personne. On souhaite la mort, on se jette du lit en terre; Mais la douleur cesse aussi-tost qu'elle n'a plus de spectateurs. Nous auons ce deffaut aussi bien en cette occasion, qu'en toutes les autres choses, que nous nous conformons sur l'exemple des autres, & que nous considerons moins ce qu'il faut faire par deuoir que ce qu'on fait par coustume. Nous nous esloignons de la nature; nous nous abandonnons aux caprices du peuple qui ne fut iamais cause d'aucun bien, & qui est

aussi leger en cela qu'en toutes les autres actions. S'il void quelqu'un qui souffre patiemment son infortune il l'appellera dur & insensible. S'il void quelqu'un qui se laisse abattre par l'aduersité, il l'appellera foible & effeminé. Mais il faut mesurer toutes choses par la raison, & non pas par le iugement du peuple. Il n'y a rien qui tienne plus de la folie que de chercher de la reputation par la tristesse, & par les larmes, dont neantmoins ie fay ce iugement que quelques-vnes sont permises au sage, & que les autres doiuent tomber d'elles-mesme. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y-a entre l'un & l'autre. Lors qu'on nous apporte la nouvelle de quelque mort, & que nous embrassons vn corps que nous ne deuons quitter que pour le laisser aller en terre, la nature nous arrache des larmes, & comme l'esprit est pressé par la douleur, il presse aussi tout le corps, & par consequent les yeux & en fait sortir l'humeur qui est à l'entour; & ces larmes sortent malgré nous par vne espeece d'expression. Il y en a d'une autre sorte, auxquelles nous ouurons nous mesme le passage, lors que nous entendons parler de ceux que nous auons perdus, & que nous auons aimez. On trouue ie ne sçay quelle douceur dans cette tristesse en se souuenant de leurs discours, de leur agreable conuersation, des bons offices qu'ils ont rendus, & alors on verse des larmes comme dans la ioye. Enfin nous sommes indulgés aux vnes, & nous ne pouons retenir les autres. Il ne faut donc pas que vous pleuriez, ou que vous reteniez vos larmes à cause de ceux qui vous regardent. Il est plus honteux de les feindra

que de les effuyer, ou de les respandre. Quelles courent d'elles-mesme, & sans artifice; les plus tranquilles & les plus moderez en peuuent verser. Le Sage mesme en a quelquesfois respandu sans offenser sa dignité, mais avec vn si iuste temperament qu'elle ne manquoient ny d'humanité ny de bien-seance. En fin on peut obeir à la nature, & conseruer sa dignité. I'ay veu des hōmes venerables aux funerailles de leurs parens, qui monstroient bien par leur visage l'amitié qu'ils auoient pour eux, sans affecter toutes ces larmes qu'on ne donne souuent qu'à l'apparence; & l'on ne voyoit rien en eux que ce qu'une veritable affection a accoustumé de produire. Il ya aussi dans la plainte & dans la tristesse vne certaine bien-seance, que le Sage doit garder; Et comme dans toutes les autres choses, il doit y auoir de la mediocrité dans les larmes. Il n'y a que les foibles dont les tristesses aussi bien que les ioyes soient immoderées. Receuez avec patience ce qui doit necessairement arriuer. Qu'arriue-il d'incroyable? qu'arriue-il de nouveau? Combien fait-on tous les iours d'enterremens? combien y en aura-il qui porteront le deuil apres vous? Toutes les fois que vous penserez qu'il estoit encore enfant, pensez aussi qu'il estoit homme; Pensez que l'homme ne peut rien attendre d'asseuré, que la bonne fortune ne l'accompagne pas iusqu'à la vieillesse, & qu'elle le laisse où il luy plaist. Je ne vous empesche pas de parler souuent de luy, ny de donner à sa memoire tout autant de loüange que vous pourrez. Il vous reuiendra plus souuent dans la pensée, quand ce ne sera pas la tristesse qui

qui le remettra dans vostre esprit; Car il n'y a personne qui prenne plaisir en la conuersation d'un homme triste, ny par consequent à la tristesse. Si vous en auez ouy avec plaisir quelques discours & quelques naïuetez d'enfant, quelles soient souvent dans vostre bouche, & persuadez vous fortement qu'il auoit respondu aux esperances que l'amour paternelle vous en faisoit conceuoir. Il y a de l'inhumanité de mettre les siens en oubly, d'enseuelir leur memoire en mesme tombeau que leur corps, de les pleurer beaucoup & de s'en souuenir peu de temps. Ainsi les oiseaux, ainsi les bestes sauvages aiment leurs petits. Leur amour est violente, & pour ainsi dire furieuse, mais ils le perdent avec leurs petits. Cela certes ne seroit pas bien seant à vn sage; il faut qu'il se souuienne tousiours des siens, & qu'il cesse bien tost de les pleurer. Je ne scaurois approuuer ce que dit Metrodore, qu'il y a quelque plaisir attachez à la tristesse qu'il faut prendre lors que l'on est triste. Je raporte ses paroles mesmes, & ie ne doute point du sentiment que vous en auez. Y a-il rien aussi de plus honteux que de prendre du plaisir dans le deuil ou par le deuil, & de chercher parmi les larmes quelque chose qui vous consente. Ce sont neantmoins ces Philosophes qui nous reprochent vne trop grande rigueur, & qui accusent nos Preceptes d'inhumanité par ce que nous disons, où qu'il ne faut point endurer que la tristesse entre dans l'ame, où qu'il faut bien tost l'en chasser. Mais enfin lequel des deux est le plus impossible, ou le plus inhumain, de n'auoir point de ressentiment de la perte

d'un amy, où de chercher du plaisir dans la douleur mesme de la perte. Ce que nous voulons enseigner est honneste & sans doute bien-tenant. Que quand l'affection aura poullé quelques larmes, on ne s'abandonne point à la douleur & à la tristesse. Vous dites au contraire qu'il faut mesler quelque volupté à la douleur? Ainsi l'on appaise les enfans en leur donnant quelques friandises; Ainsi on les empesche de crier en leur présentant la memelle. Vous ne ferez donc pas cesser vos plaisirs à l'instant qu'on fait les obseques de vostre fils; ou que vostre amy se meurt, mais au contraire vous chatouillerez vostre douleur, & vous y chercherez du plaisir. Lequel est le plus honneste ou de chasser de l'ame la douleur, ou d'y rendre la volupté comme compagne de la douleur? Que dis-je, comme compagne? On la trouue dans la douleur mesme. Il y-a, dit-il, vne espee de volupté qui est attachée à la douleur. Certes il appartiendroit aux Stoïciens de publier cette doctrine & non pas aux Sectateurs d'Epicure qui ne connoissent point d'autre bien que la volupté, ny d'autre mal que la douleur; Car qu'elle alliance peut-il y auoir entre le bien & le mal? Mais supposons qu'il y en ait. C'est maintenant qu'il est besoin de la descouurir, & de considerer si la douleur à quelque chose en soy d'agreable, & de voluptueux. Il y-a certains remedes qui sont salutaires à quelques parties du corps, mais par ce qu'ils sont sales, on ne vouloit pas les appliquer aux autres parties; & ce qui seruiroit sans honte en vn endroit, ne seroit pas honneste en vn autre lieu. Ne rougissez vous donc point

de vouloir guerir la tristesse par la volupté? Certes il faut pour cetté playe vn remede plus violent. Donnez plustost cét aduis que le sentiment du mal ne va pas iusqu'à celuy qui est mort. Car sil va iusques à luy, il n'est pas mort: Il n'y a rien qui puisse blesser celuy qui n'est plus; s'il peut estre blessé d'est viuat. Croyés-vous qu'il est mal-heureux, à cause qu'il n'est plus, où par ce qu'il est encore quelque chose. S'il n'est plus, il ne peut ressentir de mal, car quel sentiment celuy qui n'est plus pourroit-il encore auoir? s'il est encore quelque chose, il ne scauroit estre mal-heureux, car il est deliuré du plus grand mal qu'apporte la mort qui est de n'estre plus. Disons aussi à celuy qui pleure & qui regrette son enfant, que tous les hommes, ieunes & vieux, en comparaison de l'éternisé sont égaux pour ce qui concerne la briefuete de la vie: Car ce que nous auons de cette immense eternité est encore moindre que ce qu'on peut s'imaginer de plus petit. Ce qu'il y-a de plus petit en vne chose, ne laisse pas d'en faire vne partie, mais le temps que nous viuons n'est presque rien; Et cependant nous sommes si insensez que nous y faisons des desseins cōme sur vn plan de grande estendue. Au reste ie vous ay escrit cette lettre non pas comme si apres auoir long temps attendu vous auiez besoin d'vn remede qui vient si tard: Car ie me souuiens de vous auoir desia entretenu de toutes les choses que vous y lirez. Je vous escris seulement pour condamner ce petit espace de temps où vous estes éloigné de vous mesme; Et enfin pour vous exhorter de monstrier du courage contre la fortune, & de

regarder tous les maux non comme des choses qui peuvent arriver, mais comme des choses qui arrivent infailliblement.

EPISTRE C.

ARGUMENT.

De quelle façon doit estre le langage d'un Philosophe.

VOUS m'avez escrit que vous aviez leu exactement les Livres que Fabianus Papius, a composé des choses civiles, mais que vous n'avez pas trouvé qu'ils respondissent à l'opinion que vous en aviez. Apres cela oubliant qu'il s'agissoit de juger d'un Philosophe, vous avez blasmé sa façon d'écrire. Je suppose que ce que vous en dites soit véritable & qui debite quantité de choses sans donner à son discours aucune forme. Premièrement cette façon d'écrire à ses beautés, & le discours qui coule doucement à quelque grace qui luy est propre & particulière. Car ie croy qu'il y a bien de la difference entre un discours qui coule, & un discours qui se precipite. Et mesme ce que ie vay dire est bien different de ce que vous pensez. Il me semble que Fabianus ne precipite pas ses parolés, mais qu'il les fait couler agreablement. Il est vray que son discours est estendu, mais il est sans-con-

fusion, & ne manque pas de force ny de vehemence. Au moins il confesse, & veut bien que l'on sçache qu'il n'est pas estudié, & qu'il n'a pas esté à la torture dans son esprit deuant que de sortir de sa bouche. Enfin il est tel qu'on reconnoist aisément qu'il vient de Fabianus. Mais ie veux qu'il soit comme vous me le figurez; Il ne veut pas enseigner à bien parler, il veut seulement enseigner les bonnes mœurs, & à escrit pour l'ame & non pas pour les oreilles. Outre cela si vous l'auiez entédu parler vous n'auriez pas eu le temps de considerer les particularitez de son discours, car la piece entiere vous eust rauy; & bien souuent ce qui plaist quand on le prononce avec action n'a pas tousiours le mesme effer quand il est réduit par écrit. Mais enfin c'est auoir beaucoup fait que d'auoir touché d'abord, encore qu'apres vne plus longue cōtemplation on trouue de quoy reprendre en ce qui auoit pleu aux premiers regards. Si vous m'en demandez mon aduis, Celuy qui surprend l'estime des hommes, est sans doute plus glorieux que celuy qui la meritée. Je sçay bié que le dernier est le plus asscuré, & qu'il se promet plus hardimét de la reputation au téps à venir. Au reste vn lagage trop estudié ne sied pas bié à vn Philosophe. mais si l'o a peur des paroles ou mōstrera-on sa force & la constance, ou fera-on épreuue de soi? Fabianus ne faisoit point voir de negligence dās ses discours, mais il y faisoit voir de la cōfiance & vne belle hardiesse. Aussi ni trouuerez vous rien de bas ny de lâche; ses paroles sont choisies mais elles ne sont point affectées, il ne renuerse point ses

façons de parler & n'en à point de bigearres ny d'ex-
trauagantes, à la mode de nostre siecle. Ses paroles
sont claires & intelligibles; & bien qu'elles soient po-
pulaires; elles n'exprimēt que de beaux & de magnifi-
ques sentimēs, qui ne sont pas resserrez en peu de mots
cōme vne sentence, mais qui s'estendent plus auant &
qui menent plus loin les esprits. Nous ny verrons rien
qui soit retraché mal à propos, qui n'ait vne belle stru-
cture, & qui ne tiēne de la politesse d'aujourd'huy. En-
fin quand vous l'aurez regardé de tous costez vous ny
verrez rien de vuide, vous ny verrez riē d'inutile. Veri-
tablement vous ne trouuerez dās ce bastiment ny des
marbres de diuerses couleurs, * ny cētte diuersité de
canaux qui charment la veuē, ny ce qu'on appelle la
chambre du pauure, ny enfin tout ce que le luxe qui
ne se contente iamais d'vn simple ornement, est ca-
pable de mettre en vsage; mais comme on dit ordi-
nairement, vous verrez vne maison bien bastie. Au
reste nous ne sommes pas d'accord qu'elle façon d'é-
crire est la meilleure. Quelques vns veulent vn stile
qui tiēne vn peu de la negligence; d'autres le veulent
rude & pour ainsi dire rabotteux; Et si quelques pe-
riodes semblent finir doucement, il les diuisent & les
entrecouperout expres, afin qu'on entende autre
chose que ce qu'on auoit attendu. Lisez Ciceron, sa
façon d'écrire est tousiours semblable, & marche tou-
sious d'vn mesme pas; Elle est trauaillée, elle est dou-
ce, elle est delicate sans qu'il y ait rien de lasche & d'é-
feminé. Au contraire celle de Pollion est inégale, el-
le ne va que par bonds, & vous quitte lors que vous y

* Les per-
sonnes de
cōdition
auoit
chacun
vne chā-
bre qu'il
appel-
loient
ainsi, où
ils al-
loient fai-
re quel-
ques fois
des repas
de pau-
res.

penſez le moins. Enfin dans Cicéron tout ſe termine agréablement; mais il ny à rien dans Pallion qui ne tombe ſi vous en exceptez peu de choſes. D'avantage vous dites que toutes choſes vous ſemblent baſſes dans Fabianus, mais eſtime que ce n'eſt pas là ſon vice. Elles ne ſont point baſſes, mais elles ſont modeſtes comme procedant d'un eſprit bien ordonné; Elles ne ſont pas entaſſées, mais elles ſont par tout eſgales. elles n'ont pas cette vehemence d'orateur, ny ces pointes que vous cherchez, ny ces ſentimens qui vous ſurprennent: Mais conſiderez tout le corps; encore qu'il ne ſoit pas ſi ſoigneuſement paré, il eſt honneſtément couvert. Son diſcours n'a point de grace me direz-vous, mais monſtrez-moy quelqu'un que vous puiſſiez preferer à Fabianus. Si vous alleguez Cicéron dont les Liures de Philoſophie ſont en auſſi grand nombre que ceux de Fabianus, ie confeſſe qu'il l'emporte par deſſus luy, mais il ne faut pas dire qu'une choſe ſoit fort petite pour eſtre un peu moindre qu'une grande. Si vous m'alleguez Aſinius Polion, ie ne vous contrediray point encore: mais auſſi ie vous reſpondray que c'eſt exceller en une choſe de cette importance que d'audir la premiere place apres ces deux grands perſonnages. Nommez moy encore Liuius, car outre les Liures qu'il a particulièrement compoſez de la Philoſophie, il a fait des dialogues que vous pouvez mettre auſſi raiſonnablement entre les Liures de Philoſophie qu'entre les hiſtoires. Ie le laifferay encore paſſer deuant Fabianus, mais conſiderez ie vous prie combien on en voit

apres ce Philosophe qui ne voit deuant luy que trois hommes, & les plus eloquents que l'on se puisse imaginer. Mais il n'a pas toutes les choses qu'on pourroit souhaitter en luy. Son discours n'est pas fort, encore qu'il soit éleué, il n'est ny violent ny impetueux, encore qu'il soit beaucoup estendu; & bien qu'il soit assez pur, il n'est pas tousiours bien clair. Vous souhaitteriez direz-vous qu'on parlast seuerement contre les vices, avec courage contre les dangers, avec orgueil contre la fortune, & avec injures contre l'ambition. Je veux que la dissolution soit blasmée, ie veux que l'on condamne l'impudicité, & que l'on reprime la colere; Que le discours d'un Orateur soit fort & vehement; que celuy d'un Poëte tragique soit graue, & que celuy d'un Comique soit bas & populaire. Mais voulez-vous que le Philosophe s'amuse à ce qu'il y a de moins cōsiderable, c'est à dire aux paroles? Il ne s'attache qu'aux choses sans s'arrester à l'eloquēce qui ne laisse pas de le suiure cōme l'ombre suit le corps. Sans doute tout ce qu'il fera ne sera pas entierement acheué, ny ne fera pas en soy vn corps si parfait & ie confesse que chaque mot ne touchera pas. Il dira beaucoup de choses qui ne porteront point de coup, & quelquesfois son discours finira sans auoir produit aucun effet. Mais vous trouuerez par tout quantité de belles lumieres, & iamais rien qui vous ennuie. Enfin il vous fera reconnoistre qu'il auoit les sentimens qu'il a escrits, & qu'il entendoit fort bien toutes les choses qu'il a dites. Vous apprendrez que son dessein a esté de vous faire voir ce qui luy plaisoit, & non pas de

EPISTRE CI.

ARGUMENT.

I. De la mort subite & inopinée. Qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'assurer en rien.

II. Il blasme ceux qui ne se soucient pas de vivre dans l'infamie & dans la douleur, pourueu qu'ils vivent long-temps.

IL n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne nous montre nostre neant, qui ne nous remette en mémoire quelque mouueau témoignage de nostre fragilité que nous auôs oubliée, & qui ne nous contraigne de regarder la mort, quand mesme nous ne semblons faire des desseins que pour l'éternité. Vous serez peut-estre en peine par le commencement de cette Lettre, du sujet de cette Lettre. Vous auez connu Cornelius Senecion Cheualier Romain, ce personnage si splendide & si officieux. Il ne deuoit sa fortune qu'à luy-mesme; & d'un petit commencement, il festoit esleué si haut, qu'il s'estoit rendu le chemin facile pour monter encore plus haut. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent; & le premier argent qu'un pauvre gagne auant que de deuenir riche; est celuy qui luy couste plus de sueur & plus de trauail. Senecion aspiroit aussi aux grands biens; & deux choses contribuoyent à l'y conduire, la science d'en aquerir, & celle de les conser-

uer, dont l'une des deux seulement estoit capable de le rendre riche. Cét homme si temperant, & qui n'auoit pas moins de soin de son corps que de son bien, m'auoit visité le matin selon la coustume ; il auoit demeuré tout le long du iour près du lit d'un de ses amis malade & abandonné du Medecin ; & enfin apres auoir soupé en bonne santé & avec plaisir, il fut surpris d'une esquinancie qui l'estouffa en fort peu de temps. Ainsi il mourut apres auoir rendu à ses amis tous les devoirs qu'un homme sain est capable de leur rendre. Ce personnage qui cherchoit de l'argent par mer & par terre, qui mettoit tout en vſage pour en amasser, est mort inopinément, lors que ses affaires se portoient le mieux, & que l'argent luy venoit en foule de tous costez.

Plantez apres cela des poiriers & des vignes.

Qu'il y a donc d'extrauagance de vouloir disposer de tous ses iours, puis que mesme le lendemain n'est pas en nostre puissance? Que les longues esperances de ceux qui font de grands desseins, sont de veritables folies. I'achepteray, ie bastiray, ie presteraſ de l'argent, ie poursuiuray des honneurs, i'en auray la jouissance, & enfin quand ie seray las, ie passeray ma vieillesse avec plaisir, & en repos. Croyez qu'il n'y a rien d'assuré, mesme pour les plus heureux. Vous ne vous deuez rien promettre de l'auenir ; ce qu'on pense tenir dans ses mains, s'en échappe & s'éuanoüit ; & un petit accident fera tomber les appuis où nous pensions nous soustenir. Les choses du monde coulent sans cesse par vne loy certaine & inuiolable, bien que

les voyes en soient obscures. Mais que m'importe que ce qui est certain & conu à la Nature, me soit incertain & inconnu. Nous nous proposons de longs voyages sur mer, & de ne retourner que bien tard en nostre pays, apres auoir parcouru tous les riuages estrangers; Nous faisons dessein d'aller à la guerre; nous nous promettons des recompenses qui n'arriueront que bien tard; nous esperons de grands emplois, & d'aller de degré en degré iusqu'aux plus hautes charges de la milice, & cependant nous ne prenons pas garde que la mort est à nos costez. Comme nous n'y songeons iamais qu'en voyant mourir les autres, il faut quelquesfois apporter des exemples de nostre fragilité; mais ils ne demeurent pas plus long-temps dans nostre ame que l'estonnement que nous en auons. Y a-il rien qui tienne dauantage de la folie que de s'estonner de voir arriuer quelquesfois ce qui peut arriuer tous les iours? Nous ne manquerons pas de finir où la prouidence de Dieu a planté les bornes de nostre vie; mais personne ne sçait de combien il en est prés. Disposons donc nostre esprit comme si nous estions arriuez à nostre terme; ne prenons point de delays, & soyons prests à toute heure de rendre compte de nostre vie. Le plus grand deffaut qu'elle ait, c'est qu'elle est tousiours imparfaite, & qu'il nous reste tousiours quelque chose à acheuer. Mettons-y donc tous les iours la dernière main, & nous n'auons pas besoin du temps; C'est de ce besoin qu'on void naistre la crainte, & vne pas-

sion de sçauoir l'auenir, qui ronge & qui deuore le cœur; Et apres tout il n'y a rien de plus fascheux & qui gesne dauantage que de se mettre en peine du succez des choses qui ne sont pas arriüées. Certes vn esprit qui est en cette inquietude, est persecuté d'vne crainte dont il ne peut iamais sortir. Comment donc pourrons nous chasser de nostre ame cette importune refuerie? en ne prolongeant point nostre vie par de vaines imaginations, mais en la ramassant de telle sorte que l'on en voye tousiours la fin. Car celui à qui le present est inutile, & qui ne sçauroit s'en contenter, ne peut regarder l'auenir sans trouble & sans apprehension. Mais quand ie me suis rendu compte de ce que ie me deuois, quand mon esprit affermy a compris qu'il n'y a point de difference entre vn iour & vn siecle, il void venir apres cela comme d'un lieu esleué, & le temps & la fortune, & ne considere qu'en riant cette longue suite de siecles. En effect pourquoy seroit-il troublé par l'inconstance & par la diuersité des choses du monde, sil est resolu & préparé contre toutes ses vicissitudes?

II. Haltez-vous donc de viure Lucilius, & imaginez-vous que chaque iour est vne vie. Celuy qui se gouuérnera de la sorte, & qui a considéré chaque iour comme tout le temps de sa vie, est tousiours en sureté. Mais ceux qui ne viuent que d'esperances, ne iouissent pas mesme du temps present, il leur eschappe sans cesse, ils ont vne auidité insatiable de l'auenir; & ce qui est encore plus

miserable, & qui rend toutes choses miserables, ils sont tousiours persecutez par l'apprehension de la mort. C'est ce qui a fait faire à Mecenas ce souhait honteux, qu'il vouloit bien estre infirme, estre difforme, & souffrir les plus rigoureux tourmens, pourueu que parmy tant de maux, il se pût conseruer la vie.

*Que de tous maux ie sois le centre ,
 Que ie sois bossu dos & ventre ,
 Que ie n'aye aucuns membres sains ,
 Que ie sois goutteux pieds & mains ,
 Que la tristesse me poursuiue ,
 Tout va bien , pourueu que ie viue .*

Ainsi l'on souhaite ce qui eust esté vn mal extreme s'il fust arriué; & l'on demande comme la vie, la longueur & la continuation des suplices. Certes i'estimerois vn homme bien lasche s'il vouloit viure iusqu'à ce qu'il fust au gibet; & toutesfois en voicy vn qui vous dit, Ostez-moy les forces, rompez-moy les membres, pourueu que l'ame demeure dans ce corps déchiré & inutile à toutes choses. Défigurez-moy ie le veux bien; il ne m'importe pas d'estre monstrueux & contrefait, pourueu que ma vie soit prolongée de quelques momens. Enfin, mets-moy à la torture, attache-moy si tu veux en croix, tout cela n'est rien, pourueu que ie viue. La vie est-elle donc si considerable, qu'on doie dissimuler ses maux, & demeurer à vn gibet miserablement déchiré, pourueu qu'on puisse retarder ce qu'il y a de meilleur dans le suplice, ie veux dire la fin du suplice? Est-il donc si auanta-

geux de viure, qu'on veuille conseruer la vie afin de la perdre à tout moment? Quel plus grand mal pourriez-vous souhaiter à ce lasche, sinon que les Dieux l'écoutent, & qu'ils exaucent ses souhaits? Que nous veulent dire des vers si honteux & si effeminez? Que croirons-nous de cette ridicule crainte qui demande à viure à des cōditions si infames? Et pourquoy mandier avec tant de lascheté le prolongement de la vie? Pensez-vous que Virgile ait iamais recité deuant Meccenas,

Est-ce vn si grand mal-heur que de cesser de viure?

Il souhaite les maux extremes, & desire que l'on prolonge ce qui est le plus difficile à supporter. Quelle recompense en espere-il? vne plus longue vie. Mais en quoy cōsistè la vie de ce miserable? à mourir long-temps. S'est-il donc pû trouuer vn homme qui aime mieux languir dans les suplices, perir membre à membre, & rendre mille fois l'ame par ses playes, que de la perdre tout d'vn coup? S'est-il donc pû trouuer vn homme, qui se voyant attaché sur vn miserable liët, desia languissant & sans force, contrefait de tous costez, & qui outre tous ces maux, auoit desia vû à l'entour de luy tant de sujets de mourir, veuille traïner encore vne vie accompagnée de tant de tourmens? Dites apres cela que la necessité de mourir n'est pas vn grand benefice, & vne grande grace de la Nature. Il y en a neantmoins qui sont prests de demander la vie à des conditions plus honteuses. Ils trahiront leurs amis, afin de viure plus long-temps, & prostituèront eux mesmes leurs enfans pour continuer vne vie si

criminelle. Il faut, il faut se dépouïller de cette amour de la vie, & en fin il faut apprendre à ne se pas mettre en peine en quel temps on souffrira vne chose, qu'il faut nécessairement souffrir quelque iour; qu'il n'importe qu'on viue long-temps, pourueu que l'on viue bien, & que quelquesfois on a bien vescu, parce qu'on n'a pas long-temps vescu.

EPISTRE CII.

ARGUMENT.

- I. De la gloire & de la loüange des hommes.*
- II. Si la loüange & la reputation contribüë à nostre felicité apres nostre mort.*

I. **C**OMME celuy que réveille quelqu'un d'un beau songe, luy est fascheux & importun, parce qu'il le priue d'un plaisir, qui pour estre faux, ne laissoit pas de produire le mesme effet que s'il eust esté veritable: Ainsi vostre lettre m'a fait vne injure, parce qu'elle m'a retiré d'une pensée qui me plaisoit, & m'a empesché d'aller plus auant. Je prenois plaisir à discourir en moy-mesme de l'immortalité de l'ame; & mesme i'estois bien aise de la croire. En effet, ie me laissois facilement persuader par les opinions de ces sçauans hommes, qui nous donoient plustost des promesses que des preuues d'une chose si agreable. Je m'abandonnois entierement à vne si haute esperance; ie

ce ; ie me dégoustois desia de moy-mesme, ie mé-
prisois les restes de ma vie, considerant l'Eternité,
dont ie deuois entrer en possession. Mais comme
i'estois sur vne meditation si douce, vostre lettre
m'a réueillé, & m'a fait perdre vn si beau songe. Je
le reprendray neantmoins aussi tost que ie vous au-
ray quitté, & que i'auray fait avec vous. Vous di-
tes que dans ma premiere lettre ie n'ay pas entiere-
ment acheué cette dispute, où ie taschois de prou-
uer ce que croyent les Stoïciens, que la gloire qui
nous suit apres la mort, est vn bien ; & que ie n'ay
pas respondu à cette objection qu'on apportoit au
contraire, Que des choses distantes & éloignées
il ne procede aucun bien, & que l'immortalité
des ames est vne chose éloignée. Ce que vous me
demandez, Lucilius, depend sans doute de la mes-
me question, mais nous en traiterons en vn autre
lieu. C'est pourquoy i'auois differé de parler non
seulement de cela, mais de beaucoup d'autres cho-
ses qui en dependent : car vous sçavez bien qu'il y-
a des questions de Morale qui sont meslées avec
celles de la Logique. Je n'ay donc parlé que de
cette partie qui concerne directement les mœurs.
I'ay demandé si ce n'estoit point vne folie &
vne chose superflüe de se mettre en peine de ce
qui doit arriuer apres nostre mort ; si nos biens
perissent avec nous ; si l'en reste rien à celuy qui
n'est plus, & si deuant que d'auoir esté purifiéz
& rendus capables d'en gouster le fruit, nous ne
sentirons rien de ce qu'on en peut ressentir. Or

toutes ces choses regardent les mœurs, aussi en auons-nous traité en leur lieu : Mais il a falu separément discourir de ce que les Dialecticiens opposent à cette opinion, & nous en auons aussi discouru separément. Maintenant parce que vous demandez toutes les choses qu'ils disent, ie vous les exposeray toutes, & en suite ie respondray à chacune en particulier : mais si ie ne faisois auparauant comme vne espece de preface, on ne pourroit pas facilement entendre ce que nous refuterons. Ie diray donc qu'il y a des corps continus comme l'homme ; qu'il y en a de composez comme vne maison, ou vn nauire, & toutes les autres choses qui sont faites de parties differétes, mais attachées ensemble par quelque sorte de liaison ; Et enfin qu'il y en a quelques-vns qui sont cōposez de parties éloignées & distantes, & dont les membres sont separez, comme le peuple, comme vne armée, comme vn Senat : Car ceux qui composent ces especes de corps, sont veritablement vnis ensemble par la loy ou par leur deuoir, mais ils sont distinguez de leur nature, & chacun fait vn corps à part. I'adjousteray à cela que nous ne pensons pas qu'il y ait aucun bien qui soit composé de choses distantes & éloignées, parce qu'un bien ne doit auoir, pour ainsi dire, qu'un esprit, & qu'une chose principale. Cela se prouue de soy-mesme, si vous en demandez la preuue, & cependant il a esté necessaire de le suposer pour mieux appuyer nostre discours. Vous croyez, dit-on, aux Stoïciens, qu'il n'y a point de bien qui soit composé de choses distantes & éloignées ; & neantmoins la gloire est vne

opinion fauorable des gens de bien : car comme la bonne renommée n'est pas le discours d'un seul homme, & que l'infamie n'est pas aussi la mauuaife estime d'un seul ; Ainsi la gloire ne consiste pas à plaire à un seul homme de bien. Il faut que quantité de grands hommes, illustres & considerables s'accordent dans un mesme sentiment pour faire naistre cette reputation. Or elle se forme des iugemens de plusieurs qui sont distans & éloignez, & partât ce n'est pas un bien. La gloire, dit-on, est vne louange, qui est donner à un homme de bien par des gens de bien ; La louange est un discours, le discours est vne voix qui signifie quelque chose, mais encore qu'une voix parte des gens de bien, elle n'est pas toutesfois un bien : Car enfin tout ce que fait un homme de bien n'est pas un bien, il frappe des mains, il siffle, & cependant encore qu'on admirast tout ce qui est d'un homme de bien, il n'y a personne qui voulust appeller bien, & son frappemēt de mains, & son sifflemēt, non plus que son esternuēment ou sa toux : Et partant la gloire n'est pas un bien. Mais enfin dites-moy si c'est le biē de celuy qui louē, ou de celuy qui est louē. Si vous dites que c'est le bien de celuy qui louē, vous direz vne chose aussi ridicule que si vous disiez que ie me porte bien, parce qu'un autre se porte bien. Mais c'est vne action iuste & honneste que de louer les personnes qui en sont dignes : Et par consequent c'est le bien de celuy qui louē, puis que c'est son action, & non pas celle de la personne qui est louée. Voila de quoy il est question, & ie vay répondre en peu de paroles à chaque chose. Premie-

rement on demande si quelque bien se peut former de choses distantes ; & l'une & l'autre opinion a des raisons & des sectateurs. D'ailleurs la gloire n'a pas besoin du suffrage de plusieurs , & peut-estre satisfaite du iugement & de la recommandation d'un seul homme de bien : Car un seul homme de bien iuge de tous les gens de bien , & son iugement est celuy de tous. Quoy donc , la Renommée procedera-elle de l'estime d'un seul homme , & tout de mesme l'infamie des mauuais discours d'un seul ? Mais pour une plus grande reputation n'est-il pas besoin du consentement de plusieurs ? Certes si un homme de bien m'estime , ie suis en mesme rang , & ce m'est un aussi grand auantage que si tous les gens de bien m'estimoient ; car s'ils me connoissoient tous , ils auroient tous les mesmes sentimens de moy. Ils ont tous le iugement semblable , & partant comme ils s'arrestent tous à la verité ils ne peuuent estre d'une opinion differente. C'est donc une mesme chose d'estre estimé d'un seul homme de bien que de plusieurs , parce qu'il ne se peut faire qu'ils n'ayent pas les mesmes sentimens. Mais , me dit-on , pour la gloire & la renommée , l'opinion d'un seul ne suffit pas ? Certes le sentiment d'un seul a en cela autant de pouuoir que celuy de tous , parce qu'ils vous diroient tous la mesme chose si vous leur demandiez leur opinion. On objecte à cela que comme les affaires du monde sont diuerses , le iugement en est diuers & les affections differentes ; Que toutes choses sont

douteuses, inconstantes & suspectes, & qu'il ne faut pas s'imaginer que l'opinion d'un seul soit celle de tous les autres, veu qu'un seul homme n'est pas toujours d'accord avec soy-mesme. Mais au moins la verité plaist toujours aux gens de bien; & la verité ne change iamais ny de force ny de visage: Au contraire, les choses dont les meschans demeurent d'accord, sont autant de faussetez, & il n'y a point de fermeté dans les faussetez, elles varient sans cesse, il y-a toujours entr'elles de la repugnance. Mais, dit-on, la louange n'est rien autre chose qu'une voix, & la voix n'est pas un bien. Quand ils disent que la reputation est une louange des gens de bien, qui est donnée par les gens de bien, ils ne rapportent pas cela à la voix, mais à l'opinion: Car encore qu'un homme de bien ne parle point, celui qu'il estime digne de louange ne laisse pas d'estre loué. D'ailleurs quand nous disons qu'un homme est digne de louange, nous ne luy promettons pas les paroles fauorables des hommes, mais leur estime. Ainsi la louange peut venir de celui-là mesme qui ne parlera point, pourueu qu'il estime quelqu'un & qu'il le loue en soy-mesme comme homme de bien. Enfin, cōme i'ay desia dit, la louange procede de l'intention, & non pas des paroles qui expriment la louange, & qui en donnent la cognoissance à beaucoup de mode. Celui-là nous loue qui nous iuges dignes de louanges. Quand un de nos Tragiques a dit, Qu'il y-a de la gloire d'estre loué par une personne qu'on loue, il a entendu, par une personne

digne de louange; & lors qu'un autre Ancien a dit que la louange nourrit les Arts, il n'a pas entendu parler de cette louange, ou plustost de cette flaterie qui corrompt les Arts. En effect, il n'y a rien qui ait plus ruiné l'éloquence & toutes les autres sciences qui dépendent des oreilles que le desir de plaire au peuple. Veritablement la renommée a besoin de la parole & de la voix, mais l'estime n'en a point besoin: car comme elle se contente de la seule approbation & du iugement, elle demeure tousiours entiere non seulement parmy ceux qui n'en disent mot, mais encore parmy ceux qui la contredisent. Je vous diray la difference qu'il y a entre l'estime & la gloire. La gloire dépend du iugement de plusieurs, & l'estime du iugement des gens de bien. Mais, me dit-on, qui jouira de l'avantage qu'apporte l'estime, c'est à dire la louange que les gens de bien donnent à un homme de bien? sera-ce celuy qui loue, ou celuy qui est loué? l'un & l'autre en iouira. J'en receuray de l'avantage moy qui suis loué, parce que la nature m'a composé de telle façon que j'aime tous les hommes. Je me resioüis d'auoir bien fait, & j'ay de la satisfaction d'auoir trouué des esprits qui estiment les bones actions que j'ay faites. C'est sans doute un bien & un avantage en ceux qui recognoissent la vertu, que de la reconnoistre, mais c'est aussi le mien en particulier; car j'ay l'ame faite de telle sorte que ie croy que le bien des autres est le mien, & principalement de ceux à qui j'ay causé ce bien. La louange est aussi le bien de ceux qui louent: car elle procede d'un mouuement de vertu, & toute

action de vertu est vn bien. Mais cela n'auroit pû leur arriuer, si ie n'eusse esté louïable; & partât c'est le bien de l'vn & de l'autre d'estre louïé avec raison, comme auoir iugé iustement est le bien du Iuge, & de celuy en faueur duquel il a iugé. Ne croyez-vous pas que la iustice est le bien de celuy qui l'a en foy, & de celuy à qui elle donne ce qu'elle doit? Or il y-a de la iustice à louïer celuy qui le merite, c'est donc le bien de celuy qui louë & de celuy qui est louïé.

II. Mais enfin nous auons fait à nos tailleurs des réponses assez amples; & nous n'auons pas dû nous proposer d'enseigner des subtilitez, & d'arracher la Philosophie du thrône de sa Majesté, pour la reduire à l'estroit. N'est-il pas plus auantageux d'aller par les grands chemins, que de prendre des destours qu'on ne peut apres retrouver qu'avec peine? Certes toutes ces disputes ne sont rien autre chose que des diuertissemens de personnes qui se veulent tromper doctement. Voyez plutost combien il est naturel à l'homme d'estendre son esprit sur tout l'Vniuers. L'esprit de l'homme est grand & genereux, il ne veut point souffrir de bornes, si elles ne luy sont communes avec Dieu. Premièrement il n'a pas vne petite Patrie. Il ne voudroit pas auoïer pour son pais, ou Ephese ou Alexandrie, ou quelque autre ville plus fameuse, & plus remplie de maisons & d'habitans. Tout ce que l'Vniuers embrasse est sa Patrie. C'est cette grande & prodigieuse voûte sous qui la mer & la terre s'estendent; sous qui l'air qui separe les choses humaines d'avec les diuines, ne laisse pas de les vnir ensemble, sous

qui tant d'intelligences disposées par ordre, font la charge & les fonctions qui leur ont esté ordonnées. D'ailleurs il ne scauroit permettre qu'on prescriue de bornes à sa durée. Tous les temps, dit-il, sont à moy. Il n'y a point de Siecles qui soient fermez aux grands esprits; il n'y a point de temps où ne puisse aller la pensée. Quand le iour sera venu qui separera l'humain d'auec le diuin, ie laisseray ce corps où ie l'ay trouué, ie me rendray auec les Dieux. Ce n'est pas que ie sois maintenant sans eux; ie suis seulement retenu par vne masse pesante & terrestre. Le séjour qu'on fait dans cette vie mortelle, n'est qu'une preparatiō à vne meilleure & plus longue vie. Comme le ventre de nostre mere nous retient neuf mois, & qu'il nous prepare, non pas pour luy, mais pour le lieu, où il semble que nous entrons desia capables de respirer, & de nous endurcir à l'air: ainsi cet espace qui s'estéd depuis l'enfance iusqu'à la vieillesse, nous dispose à vne autre naissance. Nous deuous naitre vne autre fois, nous deuous nous trouuer en vn estat plus parfait, bié que nous ne puissions encore souffrir que de loin la splendeur & la lumiere du Ciel. Regarde donc venir sans peur la dernière heure de ta vie, elle n'est pas la dernière pour ton ame, mais seulement pour ton corps. Regarde tout ce qui est à l'entour de toy comme des hardes & des meubles d'une hostellerie, car enfin il faut passer outre. La nature fouille tous ceux qui sortent du monde comme tous ceux qui y entrent. Elle ne vous permettra pas d'en emporter dauantage que vous y auez apporté; au contraire il faudra que vous
laissez

laissez au monde vne grande partie de ce que vous auiez en y entrant. On vous osterá la peau qui estoit à l'entour du corps, & qui sembloit estre vostre dernière couuerture. On vous osterá la chair & le sang qui est respandu, & qui court par tout le corps. On vous osterá les os & les nerfs qui soustenoient les parties les plus foibles. Ce iour, que vous craignez comme le dernier iour de la vie, vous est vn iour natal dans l'Eternité. Déchargez-vous de vostre fardeau, pourquoy tardez-vous si long-temps? N'estes-vous pas vne autre fois sorty dehors en laissant le corps, dans lequel vous estiez caché? Vous ne voulez pas auancer, vous faites de la résistance, & alors aussi il faut que vostre mere fit de grands efforts pour vous mettre au monde. Vous souspirez, vous pleurez. On souspire & l'on pleure en naissant. Mais vous estiez alors excusable, vous vinstes au monde ignorant de toutes choses; & du ventre de vostre mere, où vous estiez à vostre aise, vous rencontrastes tout d'vn coup vn plus grand air. Apres cela l'attouchement d'vne rude main vous bleissoit, & enfin estant encore foible, & sans aucune connoissance, vous vous estonnastes parmy des choses qui vous estoient inconnuës. Maintenant vous ne trouuez pas estrange d'estre separé de ce corps dont vous faisiez auparavant vne partie. Laissez de mesme sans regret des membres qui vous sont desia superflus, & quittez librement ce corps où il y a desia long-temps que l'ame ne peut plus habiter. Il sera deschiré, il sera couuert de terre, il perira entierement.

De quoy vous affligez vous? Est-ce vne chose nouvelle? Les peaux qui couurent les enfans qui naissent, se perdent & se pourrissent tousiours. Pourquoy aimez-vous les biens du monde comme s'ils estoient à vous? vous en estes seulement couuert. Il viendra vn iour qui vous en dépouillera, & qui vous degagera d'un ventre si puant & si infect. Taschez vous-mesme autant que vous le pourrez, de vous en retirer par auance; & monstrez de bonne heure vne genereuse auersio de toutes les choses qu'il faut necessairement quitter. Commencez sur la terre des meditations plus hautes & plus releuées. Tous les secrets de la nature vous seront vn iour descouverts. Ces tenebres qui vous environnent, seront dissipées, & vne lumiere toute pure reluira de tous costez à l'entour de vous. Imaginez-vous la splendeur de tant d'estoilles qui messent ensemble leurs clartez. Il n'y aura point d'ombre qui trouble la serenité de l'air. Le ciel sera de tous costez égalemét lumineux; la nuit & le iour sont des vicissitudes & des changemens de l'air inferieur & le plus proche de la terre. Vous direz que vous n'avez vescu que dans les tenebres, lors que rien ne vous empeschera de regarder toute l'immensité de cette lumiere dont vous ne voyez maintenant, & encore avec confusion qu'une petite partie, par les fenestres estroites de vos yeux. Mais si vous ne laissez pas de l'admirer, bien que vous la voyez de si loin, combien la clarté diuine vous semblera-elle merueilleuse quand vous la regarderez dans son thrône? Cette pensée ne scauroit souffrir dans l'ame rien de sordi-

de, rien de bas, rien de cruel. Elle vous dit que les Dieux sont tesmoins de toutes choses, elle vous exhorte de leur estre agreable, de vous preparer pour eux, & de vous proposer l'Eternité. Celuy qui l'a bien comprise, n'a point d'apprehension des armées, ne s'épouuante point des trompettes, & mesprise toutes les menaces qui peuuent donner de la crainte. En effet, que pourroit craindre celuy qui espere de mourir? Et pourquoy ne voudroit-il pas seruir d'un bel exemple, si cet autre qui estime que l'ame ne vit pas plus long-temps que le corps, & qu'elle se dissipe aussi-tost qu'elle est sortie, se gouuerne de telle sorte qu'il puisse estre encore vtile apres sa mort? Et certes, bien que nous ayons perdu sa presence, & qu'il ait esté enleué à nos yeux, toutesfois

La vertu de cet homme, & l'honneur de sa race

Passé souuent dans l'ame, & souuent y repasse.

Imaginez - vous combien les bons exemples profitent, vous reconnoistrez que le souuenir des grands hommes n'est pas moins vtile que leur presence.

EPISTRE CIII.

ARGUMENT.

- I. *L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.*
- II. *Comment on se doit gouuerner dans ce desordre.*

I. **P**OURQUOY faites-vous tant de reflexion, sur les choses qui peuuent vous arriuer, & qui

peuvent aussi ne vous arriuer jamais? Je parle des embrasemens, des ruïnes, & des autres accidens qui nous suruiennent, sans qu'on leur ait donné de part afin de tomber sur nous. Songez plustost à fuyr les choses qui sont à l'entour de nous, qui nous assiegent, & qui taschent de nous surprendre. Ce sont sans doute de grands malheurs que de faire naufrage, & de tomber d'un coche dans un precipice, mais au moins ces malheurs sont rares: au contraire, le danger où l'homme enuelope l'homme, est ordinaire, & arriue tous les iours. Preparez-vous contre cela; regardez cela attentiuement, car il n'y a point de mal qui soit plus commun, ny plus difficile à vaincre, il n'y en a point qui ait plus d'amorces. La tempeste menace deuant qu'elle se leue; les bastimens se creuent auant que de tomber, & la fumée annonce tousiours l'embrasement: mais le mal qui vient de l'homme est prompt & soudain, & plus il s'approche de vous plus on apporte de soin à le cacher. Vous vous trompez si vous croyez tous les visages qui se presentent deuant vous. Ils ont l'exterieur d'un homme, mais ils ont l'interieur des bestes sauvages. Veritablement leur fureur est plus dangereuse aux premiers qu'elles rencontrent, & qui ne se peuvent sauuer par la fuite: mais au moins il n'y a que la necessité qui les oblige à faire mal. Elles ne viennent au combat que quand la crainte ou la faim les y pouffent: au contraire, l'homme fait son plaisir & son diuertissement de destruire l'homme.

II. Toutesfois ne pensez pas si fort aux malheurs

qui vous peuuent arriuer par l'homme, que vous ne pensiez aussi quel est le deuoir de l'homme. Regardez celuy-la de peur qu'il ne vous offense, & regardez celuy-cy de peur que vous ne l'offensiez. Réjouÿssiez-vous du bien de tous les hommes, & soyez affligé de leurs maux. Souuenez-vous en fin de ce que vous deuez faire, & de ce que vous deuez vous donner de garde. Vous gagnerez en viuant ainsi, non pas certes qu'on ne vous nuira iamais, mais au moins qu'on ne pourra facilement vous tromper. Au reste, retirez-vous autant que vous le pourrez dans le sein de la Philosophie; elle vous protegera par ses diuins embrassemens; vous serez en seureté dans son Sanctuaire; ou pour le moins vous y serez beaucoup plus assuré qu'ailleurs. Il est impossible que deux hommes se heurtent & s'entrechoquent, s'ils ne marchent en mesme endroit. Mais vous ne deuez point vous vanter de la posseder; elle a souuent esté dangereuse à ceux qui s'en sont insolamment glorifiés; il faut qu'elle vous arrache vos vices, & qu'elle n'en reproche point aux autres. Elle ne doit point dedaigner les coustumes publiques, ny se gouverner de telle sorte qu'elle semble condamner tout ce qu'elle ne fait pas: On peut estre sage sans ostentation & sans enuie.

EPISTRE CIV.

ARGUMENT.

I. Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.

II. De l'excellence de l'esprit de l'homme.

III. Exemples sur ce sujet.

I'A y pris la fuite dans ma maison de Nomentum, non pas tant pour quitter la ville, que pour m'eschaper de la fièvre qui commençoit à me prendre. Comme ie sentis qu'elle auoit desia ietté la main sur moy, ie commanday qu'on mit les cheuaux au carrosse, bien que ma femme fist tous ses efforts pour me retenir. Le Medecin mesme m'ayant tasté le pouls, & l'ayant trouué inégal, me disoit que c'estoit vn commencement de fièvre, & neantmoins ie ne laissay pas de partir. Il me vint alors dans la bouche vne parole de Gallion * Monseigneur, qui estant en Achaye, & voyant qu'il commençoit à auoir la fièvre, se mit aussi tost sur mer, disant que cette maladie ne procedoit pas de son corps, mais du lieu où il estoit. Ie disois la mesme chose à ma femme qui me recommandoit ma santé. Et certes comme ie sçay qu'elle vit en moy & que sa vie depend de la mienne, ie commence à auoir soin de moy pour auoir soin d'elle en mesme temps. Ainsi encor que la vieillesse m'ait fortifié contre beaucoup de choses, ie perds in-

*Les anciens appelloient ainsi par honneur, leurs peres, leurs freres, & ceux qui estoient plus vieux qu'eux.

sensiblement ce bien de mon âge. Je m'imagine qu'il y a dans ce vieillard vn ieune homme qu'on veut conseruer. De sorte que ne pouuant obtenir d'elle qu'elle m'aime avec plus de courage & de patience, elle obtient de moy que ie m'aime avec plus de précaution & de soin. Mais il faut accorder quelque chose aux affections honnestes. Et bien que quelquefois les affaires pressent, il faut toutefois en faueur de ses amis rappeler son ame qui fuit, & la retenir sur ses levres, quand cela ne se pourroit faire qu'avec vne peine prodigieuse; parce qu'vn homme de bien doit viure, non pas autant qu'il y prendra plaisir, mais autant de temps qu'il est necessaire. Celuy qui fait si peu d'estat, ou de sa femme ou de son amy qu'il ne voudra pas prolonger sa vie pour eux, & qui s'obstinera de vouloir mourir, est sans doute vn delicat qui manque de force & de courage. Il faut que l'ame se commande de demeurer dans le corps, si l'vtilité des siens le demande: Et non seulement si elle veut mourir, mais si elle a commencé à mourir, il faut qu'elle retarde quelque temps, & qu'elle s'accommode à la necessité des amis. Il n'appartient qu'aux grandes ames de reuenir à la vie par la consideration d'autruy, ce que quantité de personnes illustres ont bien souuent executé. L'estime aussi que comme le plus beau fruit de la vieillesse est de viure avec plus de courage, & plus de moderation que deuant, il y a beaucoup d'humanité de se conseruer soigneusement dans cet âge, si vous connoissez que cela soit doux, vtile & honorable à quelqu'vn des vostres. Dauantage vous

en receuez vne grande ioye & vne grande recompense. Car enfin y a-il rien de plus agreable que d'estre si cher à la femme qu'on en deuienne plus cher à soy mesme? Ainsi la crainte que ma chere Pauline a pour moy, est cause aussi que ie crains pour moy. Mais voulez-vous sçauoir ce qui succeda de mon voyage? Aussi tost que ie fus esloigné du mauuais air de la ville, & de l'odeur de ces cuisines, qu'on ne sçauroit nettoyer qu'elles n'exhalent cette vapeur empestée qui y croupissoit; ie sentis en moy vn changement fauorable. Mais combien pensez-vous que ie me sentis fortifié quand ie me vis dans mes vignes? Le commençay à reuiure selon ma coustume, ie me trouuay tout entier en cet endroit; ie ne demeuray pas long temps avec cette languueur qui sembloit me menacer d'un plus grand mal; enfin ie commençay à estudier de toutes mes forces. Veritablement le lieu ne contribué pas beaucoup à cela, si l'esprit ne s'ayde luy-mesme; car il trouuera, s'il veut, au milieu des occupations, vne retraite & vne solitude profitable. Au contraire celuy qui fera choix des lieux, & qui affectera quelques endroits, pensant y viure plus en repos, trouuera par tout quelque chose qui le destournera de son dessein. On dit que Socrate fit cette responce à quelqu'un qui se plaignoit que ses voyages ne luy anoient de rien seruy. *Cela, dit-il, ne vous est pas arriué sans raison, c'est que vous auez toujours voyagé avec vous mesme.* O! que quelques-vns s'en trouueroient bien s'ils pouuoient s'égarer d'eux-mesmes; parce qu'ils sont les premiers à se forger des inquietudes, à se corrompre,

* Ouiar.
din.

rompre, à se faire peur. Que sert de traverser les mers & d'aller de ville en ville? Si vous voulez vous deliurer, des passions qui vous tourmentent, il n'est pas besoin: que vous soyez autre part, mais seulement que vous soyez autre que vous n'estiez. Imaginez-vous que vous estes à Athenes, ou à Rhodes, choisissez vne autre ville à vostre fantaisie, Que vous serais-ont les meurs de cette ville, si vous y auez porté les vostres? Vous estimerez toujours que les richesses sont vn bien, la pauvereté vous tourmentera, & ce qui est plus deplorable, vne fausse pauvereté. Car encore que vous possediez de grands biens, toutesfois parce que vostre voisin en a dauantage, il vous semble qu'il vous en manque autant que l'autre en a plus que vous. Si vous pensez que les honneurs & les grandes charges soient des biens, vous serez fâché que celuy-là soit créé Consul, & que celuy-cy le soit pour la seconde fois; vous vous mettrez en colere autant de fois que vous trouuerez dans les fastes le nôd'vn mesme homme. Vostre ambition fera si grande que vous ne croirez pas que personne marche apres vous si vous voyez quelqu'vn deuant vous. Vous croirez que la mort est le plus grand de tous les maux, bien qu'il n'y ait point d'autre mal en la mort que la crainte qui la precede. Vous serez épouuanté non seulement par les dangers, mais encore par les soupçons. Enfin vous serez toujours agité par de vaines inquietudes. Que vous sera donc alors, si vous n'estes sauué parmy tant d'ennemis à qui il faut
 La paix mesme vous fournira des matieres de crainte

re. Vous ne trouuerez point d'assurance dans les choses les plus assurées, si l'épouuante se saisit vne fois de vostre ame. Et certes lors qu'une ame a pris l'habitude de s'épouuanter soudainement de toutes choses, elle se rend incapable de se defendre & de travailler pour son salut. Car alors elle n'éuit plus le mal, elle prend seulement la fuite, & nous sommes plus en danger quand nous fuyons que quand nous taschons à nous defendre. Vous vous imaginerez que c'est vn grand mal que de perdre quelque vn que vous aimez. Et cependant il y a aussi peu de raison de pleurer pour ce sujet que de répandre des larmes, parce que les feuilles tombent des arbres, qui donnoient à vostre maison vn ombrage delicieux, & qui en estoient l'ornement. Toutes les choses qui vous donnent du plaisir sont également considerables, la fortune vous en oste vne demain, & apres demain vne autre. Mais comme la perte des feuilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent tous les ans; ainsi il est aisé de supporter la mort de ceux que vous aimez, & que vous estimiez les delices de vostre vie, parce qu'ils se renouellent, encore qu'ils ne renaissent pas. Mais ils ne seront pas les memes; mais vous-mesme vous ne serez pas le mesme. Il n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne vous change, & ne vous dérobe quelque chose: mais ce larcin paroist plus facilement en la personne des autres. Nous ne nous aperceurons pas de celuy qui se fait en nous, parce qu'il se fait peu à peu. Quelques-vns nous font d'un coup ravis par la mort, mais elle nous dérobe insensiblement.

ment à nous-mêmes? Ne penserez-vous iamais à cela? N'appliquerez-vous iamais l'appareil à vos blessures? Au contraire, vous vous donnerez par tout des occasions d'inquietude, en esperant certaines choses, & en desesperant des autres. Si vous estes sage vous ferez vn mélange de l'vn & de l'autre, vous n'espererez point sans desespoir, & vous ne desespererez point sans esperance. Quelle vtilité a t'on iamais tirée des grands voyages? Ils n'ont iamais réglé les voluptez; ils n'ont iamais donné de frein aux cōuoitises; ils n'ont iamais reprimé la colere; ils n'ont iamais surmonté l'indomptable violence de l'amour; ils n'ont iamais eu la force d'arracher aucuns vices de l'ame; ils n'ont iamais rendu le iugement; ils n'ont iamais dissipé l'erreur; mais ils ont quelque temps arresté l'esprit par la nouveauté des choses comme vn enfant qui admire tout ce qui luy est inconnu. Au reste l'agitation irrite l'inconstance de l'ame, & la rend plus volage & plus leger. A peine est-on arriué en vn lieu, où l'on auoit grande passion d'aller, qu'on n'a encore plus de passion de le quitter. On s'enuole, pour ainsi dire, comme des oyseaux passagers, & l'on s'en retourne plus viste que l'on n'estoit arriué. Les voyages vous feront connoistre des peuples; ils vous feront voir de nouvelles formes de montaignes, de grandes campagnes que vous n'auiez iamais veuës, des vallons arrousez d'eau, qui ne sechent iamais, & la nature de quelque fleue, dont on aura fait quelques obseruations; vous verrez comment le Nil se débordé en esté, comment le Tigre s'éuanouyt, & qu'apres auoir fait vn

long chemin sous la terre, il se remonstre & se découvre avec la mesme estendue qu'il auoit. Vous verrez comment le Meandre, qui est le ieu & l'exercice de tous les Poëtes, fait vne infinité de tours & de destours; comment il approche en beaucoup d'endroits de son propre lit, & comment ils s'en destourne quand il semble qu'il se va ietter dans soy-mesme. Mais au reste tous ces voyages ne vous rendent ny meilleur ny plus aisé. Il faut se ietter dans l'estude, & parmy les Maistres de la Sagesse, pour apprendre ce que les autres ont cherché, & pour chercher ce qui n'est pas encore trouué; il faut enfin retirer l'ame d'une miserable seruitude, & la remettre en liberté. Tandis que vous ignorerez ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut desirer, ce qui est nécessaire, ce qui est superflu, ce qui est iusto, ce qui est honneste, vous vous égarerez plustost que vous ne voyagerez. Toutes vos courses ne vous apporteront point de secours, parce que vous voyagez avec vos passions, & que vos vices vous suivent par tout. Plût à Dieu qu'ils vous suivissent seulement, au moins ils seroient éloignez de vous; mais vous ne les menez pas, vous les portez avec vous. C'est pourquoy ils vous pressent par tout, & vous font par tout la mesme peine. Il faut donc chercher vn remede au malade, & non pas vn autre pays. Quelqu'un s'est-il rompu la cuisse, ou s'est-il donné quelque entorse, il ne se met ny dans vn carrosse, ny dans vn vaisseau; il fait venir le Medecin pour rejoindre les os rompus, ou pour luy remettre la jambe. Comment donc vous pourriez-vous imaginer que vostre esprit, qui est,

pour ainsi dire, demis de sa place, par tant de lieux qu'il a veus, puisse guerir par le changement des lieux? Certes ce mal est trop grand pour recevoir la guérison, en se faisant porter tantost en vn lieu, tantost en vn autre. Les grands voyages ne rendront pas vn homme Medecin, ny Orateur: Enfin on n'acquiert pas la science en se promenant. Hé quoy! seroit-il possible que la sagesse, à qui toutes choses sont inferieures, s'aprist en passant chemin? Certainement il n'y a point de voyage, il n'y a point de lieu qui vous puisse retirer de vos conuoitises, reprimer vostre colere, & arrester vostre ambition, ou s'il y en auoit quelqu'vn, on y courroit en foule de tous costez. Tant que vous porterez avec vous les causes de ces maux, vous en serez persecuté, vous serez en leurs puissances en quelque lieu que vous alliez sur la mer ou sur la terre. Vous estonnez vous que vostre voyage ou vostre fuite ne vous ait point rendu plus honneste homme? C'est que toutes les choses que vous fuyez, sont avec vous. Corrigez-vous donc vous-mesme, déchargez-vous de vostre fardeau, & donnez au moins quelque mesure à vos desirs. Ostez de vostre esprit toute sorte de deprauation & de vice. Voulez-vous faire des voyages agreables, guerissez celuy qui vous accompagne. L'auarice demeurera avec vous aussi long-temps que vous aurez commerce avec vn auaricieux. L'orgueil ne vous quittera point tandis que vous frequenterez vn orgueilleux. Vous ne perdrez iamais la cruauté dans la frequentation d'vn bourreau; & la compagnie des adulteres allumera vostre impudicité.

II. Si vous auez enuie de vous dépoüiller de vos vices, éloignez-vous tant que vous pourrez de l'exemple des vices. L'auare, le corrupteur, l'inhumain, le trompeur, qui vous seroient pernicieux; s'ils estoient seulement proches de vous, sont en vous-mesme. Passez-donc dans la compagnie des gens de bien: Viuez avec les Catons, avec Lelius, avec Tuberon, & si vous voulez aussi frequenter les Grecs, hantez Socrates & Zenon. L'un vous apprendra à mourir, quand vostre heure sera venuë; & l'autre vous apprendra la mesme chose auant que le temps en soit venu. Viuez avec Chrysispe & Posidonius, ils vous donneront la connoissance des choses diuines & humaines. Ils vous enseigneront à éuiter l'oisiueté, & non seulement, à bien parler, & à contenter l'oreille de ceux qui vous écoutent, mais encore à fortifier vostre cœur contre toutes sortes de menaces. Car le port le plus assésuré de cette vie orageuse, & perpetuellement agitée, c'est de mespriser tout ce qui peut arriuer, c'est de demeurer tousiours ferme, de receuoir courageusement les coups de la fortune sans se cacher en homme lasche, & sans luy tourner le dos. La nature nous a engendrez magnanimes; & comme elle a donné la cruauté à quelques animaux, à d'autres la finesse, & à quelques-vns la crainte, ainsi elle nous a donné vn esprit grand & courageux, qui cherche où il viura avec plus d'honneur, & non pas avec plus de sureté, qui ressemble aux Dieux, qu'il imite & qu'il suit autant que le pas d'un homme le peut permettre. Il se expose à la veüë du monde, il est bien aise d'estre louë, il est bien aise

d'estre veu. Il est le maistre de toutes choses; il est au dessus de toutes choses; c'est pourquoy il ne se rend esclave d'aucune chose, il ne trouue rien de rude, il ne trouue rien de pesant qui le fasse courber sous son poids.

La mort & le travail sont horribles à voir?

Non certes, si on les peut regarder d'un œil ferme, & dissiper les tenebres qui nous les representent si épouventables. Beaucoup de choses ont fait peur durant la nuit, de qui on ne fait que rire quand il est iour.

La mort & le travail sont horribles à voir?

Virgile a fort bien parlé de cela. Il n'a pas dit que ces choses fussent horribles en effet, mais seulement à la veüe; c'est à dire qu'elles semblent horribles, mais qu'elles ne le sont pas en effet. Que trouue-t'on aussi de formidable en ces choses que ce que l'opinion commune en a fait croire? Dites-moy ie vous prie, Lucilius, pourquoy vn homme apprehenderoit-il le travail, & pourquoy redouteroit-il la mort? Il y en a qui estiment que tout ce qu'ils ne peuuent faire, est impossible, & qui disent que nous proposons des choses qui sont au dessus des forces communes. Mais j'ay beaucoup meilleure opinion d'eux, qu'eux-mesmes. Ils peuuent faire toutes les choses qu'ils s'imaginent impossibles, mais ils ne veulent pas les faire. En effet, qui n'en est pas venu à bout quand il a voulu esprouuer ses forces? Qui ne les a pas trouuées faciles quand il a mis la main à l'œuvre? Si nous n'auons pas la hardiesse de les entreprendre, ce n'est pas qu'elles soient difficiles; mais elles semblent difficiles, parce que

nous n'auons pas la hardiesse de les entreprendre.

III. Que si vous desirez des exemples, representez vous Socrates ce patient vieillard. Il a esté persecuté par toutes sortes de maux, & neantmoins il n'a iamais esté vaincu, ny par la pauvreté, que les ennuis domestiques luy deuoient rendre plus importune, ny par les trauaux qu'il a supportez dans la guerre, ny par ceux qu'il ont exercé dans sa maison, soit que vous consideriez sa femme, qui estoit fascheuse & insupportable, soit que vous regardiez ses enfans, qui ressembloient plus à leur mere qu'à leur pere. Ainsi il a presque tousiours esté, ou dás la guerre, ou dans la tyrannie, ou dans vne liberté plus cruelle que la guerre & les Tyrans. On combatit vingt-sept ans, & apres qu'on eut quitté les armes, la ville fut abandonnée à l'inhumanité de trente Tyrans, dont la pluspart estoient ses ennemis: Enfin il fut condamné comme eculpable des plus grands crimes. On l'accusoit de vouloir changer la Religion, de corrompre les ieunes gens, de les exciter contre les Dieux, contre leurs peres, & contre la Republique; & apres tout cela il fut mis en prison & empoisonné. Mais toutes ces choses toucherent si peu l'esprit de Socrates, que son visage n'en parut pas seulement alteré. Il conserva iusqu'au dernier moment de sa vie cette merueilleuse loüange qui luy a esté particuliere, qu'on n'a iamais veu Socrates, ny plus triste, ny plus ioyeux, & qu'il fut tousiours égal dans vne si grande inégalité de la fortune. Voulez-vous vn autre exemple? mettez-vous deuant les yeux le dernier Caton, que la fortune

a trahy

a trahy plus inhumainement, & avec vne cruauté plus opiniastre. Elle luy resista en tous lieux, & luy resista encore en sa mort. Il donna toutesfois témoignage, qu'un homme de cœur peut viure malgré la fortune, & mourir malgré la fortune. Toute sa vie s'est passée, ou dans les guerres ciuiles ou durant vn temps où l'on iettoit les semences de la guerre ciuile. Vous pourriez dire raisonnablement, qu'il n'a pas moins vescu dás la seruitude que Socrate, si ce n'est que vous croyez que Pompée, Cesar, & Crassus festoient vnis ensemble pour la defense de la liberté. On n'a iamais vû changer Caton parmy tant de changemens de la Republique. Il a tousiours esté égal parmy tant de diuerses occasions dans la Preture, dans les refus qu'on luy a faits des grandes charges, dans les accusations, dans les gouuernemens, dans les assemblées du peuple, dans les armées, dans sa mort & dans cette épouuante generale de la Republique. Enfin, lors que d'un costé on voyoit Cesar avec les dix plus fortes legions, & que de l'autre on voyoit Pópée avec toutes les forces des nations estrágeres, il fut tout seul assez fort contre des tempestes si épouuantables. Lors que les vns se iettoient dans le party de Cesar, & les autres dans celuy de Pompée, il composa tout seul vn party, qui fut celuy de la Republique. Si vous voulez vous représenter l'image de ce temps-là, vous verrez d'un costé le peuple amateur des nouveautez, vous verrez de l'autre costé le Senat les Cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de considerable dans la ville: & au milieu de tout cela vous ne verrez que deux choses, la Repu-

blique & Caton. Enfin vous vous estonnerez, quand vous aurez regardé,

*Priam, Agamemnon, & le fameux Achille
Contraire à tous les deux.*

Car il ne peut approuver ny l'un ny l'autre; il veut de-
farmer l'un & l'autre; Et voicy le sentiment qu'il a de
tous les deux. Il dit qu'il mourra si Cesar est victo-
rieux, & qu'il se bannira luy-mesme si Pompée de-
meure le Maistre. Que pouuoit craindre ce grand
homme, qui s'estoit desia ordonné, soit qu'il fust
vainqueur, soit qu'il fust vaincu, tout ce que les plus
cruels ennemis eussent peu ordonner cõtre luy? Ain-
si il mourut par les ordres & par le commandement
qu'il s'en donna. Voulez-vous voir que les hommes
peuvent endurer le trauail? Il a conduit des armées
parmy les deserts de l'Affrique. Voulez-vous voir
qu'on peut endurer la soif? Lors qu'il conduisoit les
restes de son armée défaitte & vaincuë par des monta-
gnes arides, sans auoir prouision de viures, il endura
la soif avec les armes sur le dos; & toutes les fois qu'il
se presentoit occasion de boire, il beuuoit tousiours
le dernier. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser
l'honneur & l'infamie? Le mesme iour qu'on luy re-
fusa le Consulat, on le vid ioüer à la paulme dans la
mesme place où il auoit esté refusé. Voulez-vous voir
qu'on peut mépriser la puissance des plus grands? Il
fit vn deffi à Pompée & à Cesar, bien que personne
n'osast offenser l'un des deux que pour gaigner les
bonnes graces de l'autre. Voulez-vous voir qu'on
peut mépriser aussi bien la mort que l'exil? Il se con-
damna luy-mesme au bannissement & à la mort, &

cependant il resolut de faire la guerre. Nous pouuons donc montrer autant de courage, pourueu que nous voulions nous affranchir & rompre nos fers. Premièrement il faut renoncer aux voluptez, elles enervent, elles effeminent, & demandent beaucoup de choses qu'il faut demander à la fortune. Apres cela il faut mépriser les richesses, qui sont le prix & les recompenses de la seruitude. Il faut quitter l'or & l'argent, & tout ce qui sert de charge & d'embarras aux grands Seigneurs. On ne peut auoir gratuitement la liberté, il faut traouiller pour l'aquerir, & si vous l'estimez beaucoup vous estimerez peu toutes choses.

EPISTRE CV.

ARGUMENT.

- I. *Des causes de la ruine de l'homme, & des moyens de les éuiter.*
- II. *En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit.*

I. **I**L faut que ie vous dise ce que vous deuez obseruer pour viure dans vne plus grande tranquillité. Mais ie suis d'auis que vous receuiez ces preceptes, comme si ie vous prescriuois de quelle façon vous deuez vous gouuerner pour conseruer vostre santé dans le pays* d'Ardec. Considerez combien il y-a de choses qui sollicitent l'homme à la ruine de l'homme mesme. Vous trouuerez dans ce nombre l'esperance, l'enueie, la haine, la crainte le mespris. Mais parmy tou-

* L'air y étoit fort mauuais.

res ces choses le mespris est si peu considerable, que plusieurs l'ont recherché comme vne sauue-garde & vn azile. Veritablement celuy qui en méprise vn autre luy donne, pour ainsi dire, vn coup de pied, mais pour le moins il passe outre. Personne ne s'opiniastre de nuire à celuy dont il ne fait point de compte, personne ne cherche les moyés de l'offencer. Ainsi dans vne bataille on ne s'amuse point à ceux qui sont renuersez par terre, mais on attaque celui qu'on trouue debout. Vous ne donnerez point d'esperance aux meschans si vous n'avez rien qui réueille la cōuoitise & la malice d'autruy, si vous ne possédez rien d'éclatant & de remarquable. Car les choses éclatées sont auidentement desirées, encore qu'on ne les cōnoisse qu'à demi. Quant à l'enuie vous vous en deffendrez facilement, si vous n'affectez point d'estre vû, si vous ne vantez point vos biens, & que vous sçachiez cacher en vous-mesme vos satisfactions & vos ioyes. Pour la haine, qui est comme la fille des iniures & des offenses; vous l'éuiterez sans doute, si vous n'offensez personne volontairement; & le sens-commun est capable de vous tirer de ce danger qui a perdu tant de monde. Quelques-vns ont eu de la haine, & toutesfois ils n'ont point eu d'ennemis qu'ils pussent combattre. La mediocrité de vostre fortune, & la facilité de vostre esprit vous donneront l'auantage de n'estre pas craint, & principalement qu'ad on verra qu'on vous peut offenser sans peril. Qu'il soit aisé de se reconcilier avec vous, & que vostre reconciliation soit assurée, Au reste il est aussi dangereux d'estre craint en sa maison par ses esclaves,

& par les enfâs, que d'estre redouté au dehors. Personne ne manque de force pour nuire, outre que celuy qui est craint n'est pas luy-mesme exempt de crainte. Enfin personne ne s'est iamais rédu redoutable sans qu'il ait luy-mesme tremblé. Il reste maintenât à parler du mépris, dôt le remede est sans doute en la puissance de celui que l'on méprise, & qui le supporte patiemment, parce qu'il veut bié le souffrir, encore qu'il ne l'ait pas mérité. On en euit aussi le mal par le moyé des bônes lettres, & par l'amitié de ceux qui sont puissans auprés des personnes puissantes. En effet, il vous sera utile de vous aprocher d'eux, sans toutefois vous y engager; de peur que le remede ne soit plus fâcheux que le mal.

II. Mais aprestout rien ne vous profitera davantage que de ne point faire de bruit, que de parler peu avec les autres, & beaucoup avec vous. Il y a ie ne scay quel charme dans l'entretien & dâs le discours qui flatte, qui gagne insésiblement l'ame, & qui n'a pas moins de force que le vin ou l'amour pour faire découurer des secrets. Personne ne scâuroit taire ce qu'on luy a dit, & personne ne raporte les choses côme il les a entendues. Celuy qui ne taira pas la chose, n'en taira pas aussi l'auteur: car il n'y a personne qui n'ait quelque amy à qui il se fie autant que l'on s'est fié à luy. Et pensant bien retenir sa langue, & ne dire sa pensée qu'à vn seul, il la descouure à tout vn peuple; de sorte que ce qui estoit vn secret, deuiét bien-tost vn bruit commun. Le meilleur moyé de viure en secreté, c'est de ne rien faire d'iniuste. Côme les superbes & les méchans mement vne vie déreglée, & toute réplie de cōfusion,

ils ont autant de crainte qu'ils font de mal, & ne sont jamais en repos. Ils tremblent aussi-tost qu'ils ont fait vne mauuaise action; ils sont tousiours en inquietude, leur conscience ne leur donne point de relasche; & les force de faire reflection sur eux. Qui-conque attend la peine, la ressent desia; & quiconque la merite; l'attend. Il y a des choses qui peuuent garantir vn meschant de peine, mais il n'y en a point qui le puissent mettre en repos. Il songe qu'il peut estre descouuert encore qu'on ne le descouure pas. Les nuits n'ont point pour luy de bons songes; son crime le réueille à tout moment; & toutes les fois qu'il entend parler de celly d'un autre, il pense qu'on parle du sien. Il luy semble qu'il ne sera iamais assez oublié, n'y assez conuert. Enfin vn meschant homme a eu quelques fois assez de bonne fortune pour se cacher, mais il a tousiours eu ce mal-heur qu'il ne pense iamais estre caché.

EPISTRE CVI.

ARGUMENT.

- I. Il demande si le bien & le mal sont des corps.
- II. Que l'on perd trop de temps en la consideration des choses vaines & inutiles.

I. **S** i ie responds vn peu tard à vos lettres, ce n'est pas que les affaires m'en ostent le temps. Je ne veux point vous apporter cette excuse, ie n'ay point

d'affaires; & tous ceux qui n'en veulent point auoir n'en ont point. Les affaires ne suivent personne; mais on va au deuant d'elles. On les recherche, on les embrasse; & l'on s'imagine que la quantité des affaires soit vn témoignage de la félicité d'un homme. Qui m'a donc empêché de vous faire promptement réponse sur ce que vous m'auiez demandé? la question mesme que vous me faisiez qui devoit trouuer vne place dans mon ouvrage; car vous scauez que j'ay dessein de faire vne Philosophie morale, & d'esclaircir toutes les questions qui en dépendent. Ainsi j'ay douté si ie deuois differer à vous répondre iusqu'à ce que ie fusse au lieu où ie deuois traiter de ce sujet, ou si ie deuois vous donner vne audience extraordinaire. Mais enfin il m'a semblé qu'il n'estoit pas raisonnable de retenir plus long temps vn homme qui vient de si loing. Je tireray donc du corps & de la suite de mon discours ce que vous voulez scauoir; Et si ie trouue d'autres choses, ie vous les enuoyeray librement, sans attendre que vous me les demandiez. Voulez vous scauoir ce que c'est? Ce sont des choses dont la connoissance donne plus de plaisir que d'utilité, comme ce que vous demandez si ce qu'on appelle Bien est vn corps. Je vous dis que c'est vn corps puis qu'il agit. Ce qui agit est corps, or le bien agit sur l'ame, la forme & l'entretien en quelque façon. Donc, comme les biens du corps sont des corps, les biens de l'esprit en sont aussi, car mesme l'esprit est vn corps. Puis que l'homme est corporel, il faut nécessairement que son bien soit corps.

Je mentirois si ie disois que ce qui le nourrit, que ce qui conferue la santé, ou ce qui la restablit n'est pas corps. Il faut donc croire que le bien de l'homme est corporel. Mais pour ne point remplir cette lettre d'une chose que vous ne demandez pas, ie pense que vous ne doutez point que les passions ne soient des corps, comme la colere, l'amour, la tristesse. Si vous en doutez; voyez si elles ne changent pas de visage, si elles ne font pas rider le front, si elles n'y impriment pas la ioye, si elles ne nous font pas rougir, & deuenir pâles? Pourriez vous donc croire que des marques si sensibles pussent estre imprimées sur vn corps par vne autre chose que par vn corps? Si les passions sont des corps, les maux de l'ame sont aussi des corps, comme l'auarice, la cruauté, & ces vices inueterez qui sont deuenus plus forts que toutes sortes de corrections. Et partant la meschanceté & toutes ses especes sont des corps, comme la malignité, l'enuie, l'orgueil. Il faut donc tirer de tout cela cette consequence, que les biens sont aussi des corps; premierement, par ce qu'ils sont contraires aux maux, & puis par ce qu'ils en donnent les mesmes indices. N'avez-vous iamais pris garde à cét esclat que le courage donne aux yeux? Combien la prudence y fait parestre de soings? le respect, de tranquillité & de modestie? la ioye, de satisfaction? la seuerité, de rigueur? & la verité, d'assurance? Il ne faut donc point douter que ce qui change la couleur & la disposition du corps, & que ce qui exerce sur luy vn empire si souverain ne soit aussi corporel. Enfin toutes les

vertus dont ie viens de parler, & tout ce qui en procede, sont des biens. Et peut-on reuocquer en doute qu'y ne chose qui en peut toucher vn autre ne soit corps?

Ce qu'on touche & qui touche est sans doute vn vray corps, comme dit Lucrece.

Or toutes les choses que i'ay dites ne feroient pas changer le corps, si elles ne le touchoient. Elles sont donc corporelles. Et certes il y a grande apparence, que ce qui a tant de force que de pousser, que de contraindre, que de commander, soit corps. Quoy donc la crainte ne retient-elle pas les hommes? l'audace ne les pousse-elle pas? le courage ne les emporte-il pas dans les dangers, ne leur donne-il pas de la violence, & de l'impetuosité? La moderation ne reprime-elle pas les esprits, & ne les retient-elle pas dans le deuoir? La ioye ne nous emporte-elle pas hors de nous mesme; & la tristesse n'a-elle pas la force de nous ramener à nous mesmes? En fin tout ce que nous faisons par le commandement ou du vice, ou de la vertu. Ce qui commande au corps est corps; ce qui luy fait de la violence est corps. Le bien du corps est corporel; le bien de l'homme est aussi le bien du corps, & partant il est corporel.

II. Mais maintenant que ie vous ay satisfait comme vous l'auiez souhaité, il faut que ie me dise à moy mesme, ce que ie m' imagine que vous me diriez. Nous ne faisons que louer aux eschets; nous perdons nostre temps en de veines subtilitez. Toutes ces disputes ne redent pas les hommes meilleurs, mais

seulement vn peu plus sçauans. Il y a plus de franchise & plus de simplicité dans la veritable sagesse ; & il n'est pas besoin de beaucoup de science pour rendre l'ame bonne, & pour faire vn homme de bien. Mais comme de nos autres biens nous nous iouïons de la Philosophie, nous en faisons des profusions, & nous ne pouuons mesnager les sciences, non plus que les autres choses. Enfin nous n'estudions pas pour nostre vie, mais pour l'échole; Nous ne voulons pas estre meilleurs, mais seulement plus sçauans.

EPISTRE CVII.

ARGUMENT.

- I. Il console Lucilius sur la fuite de ses esclaves.
II. Que les pertes sont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doivent point estre inopinées.*

I. **Q**'AVEZ-vous fait de vostre sagesse? où est cette preuoyance qui vous faisoit ietter les yeux de tous costez? où est enfin cette grandeur de courage? De si petites choses ont elles la force de vous toucher? Hé bien vos occupations & vos affaires ont donné à vos esclaves l'ocasion de prendre la fuite. Si vous auez perdu vos ennemis (car ie veux bien leur laisser ce nom qu'Epicure leur a donné) qu'elle partie de vos biens auez vous perduë? vous ne manquez que de ceux qui vous donoient de la peine, & qui vous

rendoient fâcheux aux autres ? il n'y a rien en cela d'extraordinaire, rien que l'on ne doive attendre, & rien qui ne soit cent fois arriué. Il est aussi ridicule de s'offencer de cela, que de vous plaindre d'auoir esté mouillé dans la ruë, & qu'on a fait réjallir des crottes sur vous. Il en est de la vie comme des bains, de la foule, & des chemins. On iettera quelques choses sur vous, & quelques-vnes y tomberont. La vie n'est pas vne chose où il faille rechercher tant de delicatesse. Vous vous estes engagé dans vn long chemin. Il faut necessairement que vous y chopiez quelquesfois, que l'on vous choque, que vous tombiez, que vous vous lassiez, & que vous criez souuent, ô mort, c'est à dire, que vous mentiez. Vous quitterez vostre compaignon en vn endroit, vous ferez ses funerailles en vn autre, & en vn autre vous en aurez de la crainte. Il faut acheuer vn chemin si rude parmy de si fâcheuses incommoditez. Il faut preparer son esprit contre toutes choses, & luy apprendre qu'il est arriué,

On le deüil, les soucis, la vieillesse, la peste

On fondé pour iamais leur demeure funeste.

Il faut passer sa vie dans vne si fâcheuse compaignie. Il est impossible de la fuir, mais vous pouuez la mépriser. Or vous la mespriserez si vous y pensez souuent, & que vous iettiez souuent les yeux sur l'auenir. Il n'y a personne qui n'ait marché avec plus de force & de courage au deuant des occasions contre lesquelles il festoit préparé. Il n'y a personne qui n'ait résisté aux plus grands maux, s'il les a considerés auparauant de l'esprit & de la pensee. Au contraire celuy

qui ne s'y est jamais préparé a de l'épouuante des choses mesmes les plus legeres.

II. Il faut faire en sorte qu'il ne nous arriue rien de subit & d'inopiné & d'autant que toutes choses ne nous semblent fascheuses que par leur nouveauté, la meditation que vous en ferez produira au moins cet effet, que vous ne serez point nouveau soldat dans la milice de la fortune. Hé bien vos esclaves vous ont quitté. Mais ils en ont dérobé vn autre, ils en ont accusé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont attaqué vn autre par le poison, & vn autre par des calomnies. Tout ce que vous pouuez dire est arriué deuant nous à plusieurs, & arriuera encore apres nous. Il y a vne infinité de maux differens, dont nous sommes le but. Les vns sont desia dans nous mesmes, les autres se lancent contre nous, & quelques vns qui vont tomber sur nos voisins, ne laissent pas de nous donner de la douleur & de la peine. Ne nous estonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nez. Certes personne ne s'en doit plaindre, puis qu'elles arriuent également à tout le monde. Je dis également, car celuy qui a euité quelque mal, pouuoit neantmoins le ressentir. D'ailleurs vne loy est iuste & équitable, non pas à cause que tout le monde en sent l'effet, mais parce qu'elle a esté faite pour tout le monde. Souuions nous de nostre condition; & payons sans aucun murmure les tributs de l'humanité. L'hy-

uer fait venir le froid, il faut donc auoir froid. L'Esté ramene les chaleurs, il faut donc auoir chaud. La corruption de l'air attaque la santé, il faut donc estre malade. Vne beste sauuage nous attaquera en vn endroit, & l'homme qui est plus cruel que toutes les bestes sauuages nous poursuura en vn antre. L'eau nous osterá vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons changer cette condition, qui est attachée aux choses du monde. Mais nous pouuons nous armer d'vn grand courage, qui sera digne d'vn homme de bien. Ainsi nous supporterons constamment les accidens de la vie, & nous consentirons aysement aux ordonnances de la Nature. Elle gouerne tout ce grand Empire que vous voyez, par des changemens perpetuels. Le beau temps succede aux brouillards. La mer se trouble apres auoir esté calme, & tranquille; Tantost vn vent souffle, & tantost vn autre. Le iour suit la nuit; Vne partie du Ciel se leue, tandis que l'autre s'abbaisse; Et enfin l'Eternité est composée de choses contraires. Il faut que nostre ame s'accomode à cette loy, qu'elle la suiue, & qu'elle luy obeisse. Il faut qu'elle croye que tout ce qui arriue deuoit arriuer, & qu'elle se garde de dire des injures à la Nature. On ne scauroit mieux faire dans la necessité, que de souffrir constamment ce qu'on ne scauroit corriger; & de suiure Dieu sans murmure, luy qui est l'auteur de tout ce qui arriue dans le monde. Il ny a que les mauuais soldats qui suiuent leur general en pleurant. C'est pourquoy receuons avec alegresse les ordres

& les commandemens du Ciel; ne quittons pas vne trame, ou tout ce que nous deuons souffrir est tissu & entremeslé; Et parlons à Iupiter qui conduit la machine du monde avec les mesmes vers dont Cleante luy parloit. Je croy qu'à l'imitation de Ciceron, il me sera permis de les mettre en nostre langue. S'ils vous plaisent, à la bonne heure; s'ils vous déplaisent, vous sçaurez au moins qu'en cela i'ay suiuy l'exemple d'un grand homme.

*Arbitre souuerain du Ciel & de la terre,
 Conduits moy dans la paix, conduits moy dans la guerre,
 Par tout où ton vouloir appellera mes pas,
 Je suis prest de marcher, ie ne resiste pas.
 Dans le bien, dans le mal, ie veux te reconnoistre,
 Je veux ce que tu veux, le destin est le maistre,
 Il mene doucement celuy-là qui le suit,
 Et traifne avec horreur le lasche qui le fuit.*

Ainsi nous deuons viure, ainsi nous deuons parler. Il faut que la destinée nous trouue prests & diligens à la suiure. Il n'appartient qu'à vn grand courage de se donner entierement à Dieu. Au contraire il n'y a que les foibles & les petits esprits qui luy sont opiniastrés, qui ont de mauuais sentimens, de la prouidence, & qui ayment mieux blasmer les Dieux qu'eux-mesmes.

EPISTRE CVIII.

ARGUMENT.

- I. Comment il faut estudier, & de quelle façon il faut lire, ou escouter les Philosophes.*
- II. Que les ieunes gens sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie, que les vieux.*
- III. Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plustost à faire des questions & des disputes, qu'à regler la vie.*

LA question que vous me faites est du nombre des choses qu'il faut sçavoir pour dire que l'on est sçavant. Mais puis que vous me pressez de telle sorte, & que vous ne voulez pas attendre les liures où ie traite avec ordre de toute la Philosophie morale, ie vay promptement vous satisfaire. Neantmoins afin que cette passion d'apprendre dont ie voy que vous brulez ne se nuise pas elle mesme, il faut que ie vous dise auparauant comment vous la deuez mesnager. Il ne faut pas tout d'un coup se jeter sur toutes choses. C'est par le moyen des parties qu'on vient à la connoissance du tout. Il faut proportionner le fardeau à nos forces, & ne pas plus entreprendre qu'elles le permettent. Il ne faut pas puiser tout autant que vous voulez, mais autant que vous en pouuez tenir. Ayez seulement bon courage, & vous en

prenez tout autant que vous voudrez. Plus vne ame se remplit, plus elle deuiet grande, plus elle s'estend. Lors que i'assiegeois pour ainsi dire l'Escole d'Attralus, où ie venois tousiours le premier, & d'où ie sortois tousiours le dernier, lors mesme que dans la promenade nous prouoquions à la dispute ce Philosophe qui non seulement estoit tousiours prest, mais qui venoit ordinairement au deuant de nos questions, il me souuient de luy auoir oüy dire que le Maistre & l'Escholier deuoient auoir vn mesme but; que l'vn doit auoir intention d'apporter du profit, & l'autre d'en receuoir. Celuy qui frequente les escholes des Philosophes, doit tous les iours en emporter quelque fruiçt, & s'en retourner plus sain en sa maison, ou au moins plus en estat d'estre guery. Et certes cela ne manquera pas d'arriuer. Car la Philosophie a vne vertu si merueilleuse, qu'elle profite non seulement à ceux qui y estudient, mais encore à ceux qui frequentent les Philosophes. Celuy qui va au soleil ne laisse pas de se haller encore qu'il n'y aille pas pour cela. Ceux qui ont demeuré quelque temps dans la boutique d'vn Parfumeur, en emportent l'odeur avec eux; & ceux qui ont eu la frequentation d'vn Philosophe, y contractent necessairement quelque chose qui leur apporte du profit, quand mesme ils ne s'en seroient pas souciez. Prenez garde que ie parle de ceux qui ne s'en seroient pas souciez, & non pas de ceux qui en auroient eu de la repugnance. Car enfin n'auons nous pas veu des personnes qui ont demeuré beaucoup d'années près des Philosophes, & qui
n'en

n'en ont pas receu la moindre teinture de la Philosophie ? Ouy certes, nous en auons veu qui ne manquoient point d'assiduité; & ie ne les appelle pas les disciples, mais les hostes des Philosophes. Quelques-uns y viennent pour escouter, & non pas pour apprendre, comme nous allons au theatre pour y auoir du plaisir, ou par les discours, ou par les musiques, ou par les sujets qui s'y representent. Vous verrez que la plus grande partie des auditeurs, vont dans l'eschole d'un Philosophe comme en vne promenade, & en vn lieu de diuertissement. Ils n'y vont pas pour se depouiller de quelque vice, ny pour apprendre quelque regle sur laquelle ils forment leurs mœurs, mais pour donner du plaisir à leurs oreilles. Il y en a qui y vont avec des tablettes, non pour retenir les choses, mais pour remarquer quelques paroles qui ne profitent ny à eux, ny aux autres. Quelques-uns sont esmeus par les grands discours qu'ils y entendent; ils entrent dans les passions de ceux qui parlent; ils montrent sur leur visage la satisfaction de leur esprit, mais ils ne sont pas esmeus d'une autre façon que * des danseurs qui font cent postures furieuses, à la cadence & au son de quelque instrument. D'autres sont ravis & charmez par la beauté des choses, & non pas par le son des paroles. Si l'on fait quelque puissant discours contre la mort; si l'on parle avec mespris de la fortune, ils veulent aussi-tost executer tout ce qu'ils ont ouy dire. Ceux-là veritablement sont touchez, & auroient les qualitez qu'on de-

* On bit
que les
Presbres
de Cibelle
qui se
bloient
se mettre
en furie
au son de
la floute.

mande, si cette noble impression pouuoit demeurer dans leur ame, & que le peuple ennemy de la vertu n'en chassast pas aussi tost vne passion si illustre. Enfin il y en a peu qui puissent porter iusques chez eux cette ferme resolution qu'ils auoient prise dans l'échole. Il est facile d'exciter vn desir vertueux dans l'ame de ses auditeurs, car la Nature a mis dans tous les hommes des principes & des semences de vertu. Nous sommes nez tant que nous sommes pour toutes les belles choses; & quand quelqu'un nous y exhorte, alors ces biens de l'ame qui auoient esté comme assoupis se réueillent. Ne voyez vous pas comment les Theatres resonnent toutes les fois qu'on y dit des choses qui sont approuuées de tout le monde, & recōnuës pour veritables par vn consentement vniuersel.

S'il manque au pauvre quelque chose,

Tout manque à l'auaricieux;

Il n'est bon à personne, & quoy qu'il se propose,

Il est à soy pernicieux.

Vn auare applaudit à ces vers, & se réjouit de voir de-
tester son vice. Mais combien pensez-vous que les
mesmes choses ayent plus de force & de puissance
quand vn Philosophe les prononce? Quand ces vers
seront entre-meslez de preceptes salutaires, n'estime-
rez-vous pas qu'ils entreront plus aysément dans l'a-
me de la multitude ignorante, & qu'ils s'y imprime-
ront plus fortement. Cleanthe disoit que comme
nostre soufflé rend vn son plus clair & plus esclattant
lors que la trompette l'ayant receu par vne embouf-
cheure estroite, le laisse sortir par vne ouuerture plus

grande & plus large; De mesme la contrainte & la mesure du vers, rend nos sens plus penetrans, & les aiguise davantage. En effet on entend les mesmes choses avec plus d'indifference, & mesme elles touchent moins quand on les recite en prose. Mais quand les vers viennent au secours, & qu'un certain nombre de syllabes mesurées enferme un beau sentiment, ce mesme sentiment est poussé dans l'ame comme par un fort & robuste bras. On dit quantité de choses pour faire mespriser les richesses; & l'on employe de grands discours pour persuader aux hommes que la véritable richesse n'est pas dans un grand patrimoine, mais dans l'ame; que celuy-là est riche qui s'accommode à sa pauvreté, & qui se met à son aise avec peu de chose. Mais l'ame est plus puissamment touchée quand les mesmes sentimens sont exprimez en ces vers.

On n'a besoin de peu de bien

Lors que peu de chose on souhaite.

On a tout ce qu'on veut, on ne manque de rien

Lors que ce qui suffit rend l'ame satisfaite.

Quand nous entendons cela, ou quelque chose de semblable, nous sommes plus aisément persuadez à reconnoistre la verité. Ceux-là mesme qui ne se contentent iamais, & qui n'ont iamais assez, en ont de l'admiration, en poussent des cris d'applaudissemens, & voudroient eux-mesmes inspirer la haine & l'averfion des richesses. Quand vous les verrez avec ce sentiment, ne les quittez point, pressez les de prés, rebattez tousiours la mesme chose, & ne vous amusez point à toutes ces finesses de Sophiste, à tant d'argumenta-

tions, & à ces vaines subtilitez. Parlez de toutes vos forces contre l'avarice, parlez contre le luxe, & quand vous aurez reconnu que vous aurez fait impression sur l'esprit de vos auditeurs, pressez-les encore avec plus de force & de violence. On ne sçauroit dire le fruit & l'vtilité qu'apporte ce discours, qui ne tend qu'à donner remede, & qui n'a point d'autre but que le bien des auditeurs. On imprime facilement dans les ames tendres l'amour de l'honneur, & de la vertu; Et si la verité rencontre vn bon Ad-uocat, elle se fait aisément des esprits dociles, & qui ne sont que legerement corrompus. Pour moy lors que j'ay entendu discourir Attalus contre les vices, contre les erreurs, & les maux de la vie. Certes j'ay eu souuent pitié du genre humain, & j'ay crû que ce Philosophe estoit en vn degré au dessus de l'homme, & de toutes les grandeurs humaines. Il disoit qu'il estoit Roy, mais il me semble qu'il estoit plus que les Rois, puis qu'il luy estoit permis de reprendre & de censurer les Rois. Mais quand il auoit commencé à louer la pauureté, & à faire voir que toutes les choses dont on n'a que faire estoient des fardeaux inutiles, ou qui ne seruent qu'à empescher ceux qui les portent; j'ay souuent souhaité de sortir pauvre de son escholle. Quand il auoit commencé à condamner nos voluptez, à louer la chasteté du corps, vne table sobre, & la pureté de l'ame, il me prenoit vne extrême enuie de me retrancher non seulement les plaisirs illicites, mais encore les choses permises. Veritablement Lucilius

i'en ay retenu quelque fruit, car ie m'attachois à tous ses discours avec vne passion violente. Depuis ce temps-là comme i'ay esté réduit à viure dans la ville, i'ay encore conserué quelque partie de ses diuines instructions. I'ay donné congé aux huistres & aux champignons pour tout le reste de ma vie. Car il ne faut pas les appeller des viandes, mais des voluptez, qui nous forcent encore à manger quand mesme nous n'en auons plus d'enuie. Ce sont des choses agreables seulement au goulus, & à tous ceux qui donnent plus à leur ventre qu'il n'est capable de tenir, parce que ces sortes de friandises y descendent facilement, & en sortent tout de mesme. Depuis ce temps-là i'ay entierement renoncé à l'usage des parfums, parce que la meilleure odeur qu'on puisse auoir sur le corps, c'est de n'en auoir point du tout. Depuis ce temps-là ie ne charge point mon estomach de trop de vin, & i'ay resolu de quitter le bain pour tout le reste de ma vie. Ie pense qu'il n'y a point de profit, & qu'il y a trop de delicatesse à se faire cuire le corps, & à le dessecher par les sueurs. Mais les autres choses que i'auois quittées me sont venuës retrouver. Toutesfois ie ne laisse pas d'observer en celles dont ie m'estois desia abstenu vne mediocrité qui approche de l'abstinence, & qui est, peut-estre, plus difficile, car il y a des choses qu'on arrache de l'esprit plus facilement qu'on ne les modere. Mais puis que i'ay commencé à vous dire que i'auois embrassé la Philosophie en ma ieunesse, avec plus d'ardeur & de passion que ie ne fais en ma vie.

leſſe, ie n'auray point de honte de vous cōfeſſer combien Sotion m'a donné d'amour & d'inclination pour la doctrine de Pythagore. Il m'enſeignoit pourquoy ce Philoſophe eſtoit abſtenu de manger de la chair deſanimaux, & pourquoy Sextius auoit fait apres luy la meſme choſe. L'vn & l'autre en auoit vne raiſon differente; mais la raiſon de l'vn & l'autre eſtoit belle & magnifique. Sextius eſtimoit que l'homme auoit aſſez d'autres alimens ſans ſe nourrir de ſang, & qu'on ſ'accouſtumoit à la cruauté par le plaſir qu'on prenoit à deſchirer de la chair. Il adjuſtoit à cela qu'il falloir oſter au luxe, & ſa cauſe & ſa nourriture; & enfin il diſoit que la diuerſité des alimens eſtoit contraire à la ſanté, & préjudiciable à nos corps. Mais Pythagore diſoit qu'il y auoit vne alliance entre toutes choſes, qu'il ſe faiſoit vn commerce entre elles, & qu'elles paſſoient des vnes aux autres. Si vous le voulez croire, il n'y a point d'ame qui meure & qui ceſſe ſeulement ſon action ſi ce n'eſt durant le peu de temps qu'elle va prendre place dans vn autre corps. Nous examinerōs quelque iour cōbien il luy faut de temps, & combien elle doit déloger de fois deuant que de reuenir loger dans l'homme. Cependant il imprime dans les cœurs la crainte du crime & du parricide; parce qu'il dit que ſans y penſer nous pouuons nous adreſſer à l'ame de noſtre pere, & offencer par le fer ou par les dents vn animal où eſtoit l'ame de quelque parent. Apres que Sotion euſt expoſé cela, & qu'il l'eueſt confirmé par quantité de raiſon, Quoy, dit-il, ne croyez vous pas que les ames paſſent d'vn corps en vn

autre, & que ce que nous appellons la mort, n'est rien autre chose qu'un changement de demeure? Ne croyez-vous pas que l'ame qui estoit autrefois dans vn homme, est maintenant dans quelque brebis, ou dans vne beste sauuage, ou dans vn poisson? Ne croyez-vous pas que rien ne perit dans le monde, & que les ames ne font que changer de lieu? Certes non seulement les corps celestes tournent tousiours, mais mesmes les animaux ont leurs reuolutions, & les ames sont conduites comme dans vn cercle. Il y a eu de grands hommes qui ont esté de cette opinion: c'est pourquoy suspendez vn peu vostre iugement, & ne prononcez rien encore sur toutes ces choses. Si elles sont veritables, c'est conseruet son innocence que de s'abstenir de manger de la chair des animaux. Si elles sont fausses, c'est temperance & sobrieté. Quelle perte vous causera cette opinion? Le ne vous oste que la viande dont se nourrissent les lions & les vautours. Pour moy m'estant laissé persuader par ces raisons, ie commençay à m'abstenir de la chair des animaux; Et apres auoir obserué cela, l'habitude m'en fut non seulement facile, mais encore douce & agreable. Je croyois que mon esprit en auroit plus de pointe, & plus de vigueur. Neantmoins ie ne voudrois pas aujourd'hui vous assurer si en effet il estoit plus vif, & plus vigoureux. Vous voulez peut estre sçauoir comment i'ay discontinué? Lors que Tibere regnoit, il estoit encore assez ieune, l'on chassa alors les Religions estrangeres, & l'on mettoit entre les superstitions l'abstinence de quelques viandes. Ainsi à la priere de

mon Pere. qui ne craignoit pas le blasme, mais qui haïssoit la Philosophie, ie retournay dans ma premiere façon de viure, & l'on n'eust pas beaucoup de peine à me persuader de faire vn peu meilleure chere que ie ne faisois. Attalus auoit accoustumé de loüer vn lit dur, & qui resistoit au corps; Et tout vicieux que ie suis, ie couche dans vn lit où l'on ne peut voir de marque que i'y aye couché.

II. Ie vous ay dit cela pour vous faire connoistre, combien les ieunes gens auroient de passion & d'ardeur aux bonnes choses si quelqu'vn les exhortoit, & les poussoit à la vertu. Il y a bien souuent de la faute de nos Maîtres, parce qu'ils nous enseignent à disputer, & non pas à viure. Il y a aussi de la faute des Disciples, parce qu'ils portent chez les Philosophes plustost vn desir de polir l'esprit, que de perfectionner l'ame. Ainste qui s'appelloit Philosophie, est deuen-

* Amour
des Lect-
tres.

au * Philologie. Certes il importe beaucoup de regarder avec quelle intention on s'applique à chaque chose. Celuy qui examine Virgile pour deuenir bon Grammairien, ne s'amuse pas à considerer ce beau Vers :

Le temps qui fuit tousiours, ne retourne iamais.

Il est donc besoin de vigilance; si nous ne nous hastons, nous demeurerons derriere les autres. Le temps nous emporte, & nous emporte luy-mesme. Enfin nous sommes enleuez sans y prendre garde. Cependant nous remettons toutes choses au lendemain, & nous sommes lents & paresseux, mesme au milieu des precipices. Le Grammairien observe seulement en lisant

ce Vers,

ce vers que toutes les fois que Virgile parle de la vifteſſe du temps, il vſe du mot de fuir.

Le meilleur de nos iours paſſe & fuit le premier.

Mais celuy qui ne s'arreſte qu'à la Philoſophie, conſidere ces meſmes choſes, comme on doit les conſiderer. Iamais, dit-il, Virgile n'a dit ſeulement le temps s'en va, mais qu'il fuit, par ce que c'eſt la façon d'aller la plus viſte & la plus prompte, & que les plus beaux iours de la vie nous ſont rauis les premiers. Pourquoi donc ne faisons nous pas nos efforts pour égaller noſtre viſteſſe à celle de la choſe du monde qui va le plus viſte? Le plus beau temps s'enuole, & le plus triſte luy ſuccede. Comme ce qu'il y a de meilleur & de plus pur dans vn tonneau en ſort le premier, & que la lie & ce qu'il y a de plus peſant demeure au fonds; Ainſi ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans la vie, s'en va le premier. Nous ne feignons point de l'eſpuiſer en faueur d'autruy, pour nous en reſeruer ſeulement la lie. Que ce vers demeure donc imprimé dans noſtre eſprit; & n'en faisons pas moins d'eſtat que ſi c'eſtoit la reſponce d'un Oracle.

Le meilleur de nos iours paſſe & fuit le premier.

Pourquoy le meilleur? par ce que tout ce qui reſte eſt incertain. Pourquoi le meilleur? parce que nous pouuons beaucoup aprêdre en noſtre ieuneſſe, & faire tourner noſtre ame encore facile & traitable du coſté de la vertu; par ce que ce temps-là eſt le plus propre ſupporter la peine, à exercer l'eſprit dans l'eſtude, & le corps dans le trauail. Ce qui reſte de la vie eſt le temps le plus lâche, le plus languiſſant, & le plus proche de ſa

fin. Pensons y donc de tout nostre esprit; & sans nous amuser aux choses qui ont accoustumé de nous destourner, & de nous donner tant d'occupations, ne trauaillons qu'à vne seule, de peur que nous ne connoissions trop tard combien le temps est rapide, & qu'on ne sçauoit le retenir. Il faut que nous estimions chaque iour, comme si c'estoit le meilleur de nostre vie. Il faut s'en seruir comme d'une chose qui est proprement à nous, & nous emparer de ce qui fuit. Cela certes n'est pas considéré par celuy qui n'apporte à la lecture des vers de Virgile que des yeux de Grammairien.

III. Ainfiles premiers iours sont les meilleurs, par ce que les maladies viennent en suite, par ce que la vieillesse presse, & qu'elle est desia sur nostre teste, quand nous pensons estre encore dans la ieunesse. Mais le Grammairien dira que Virgile met tousiours ensemble la vieillesse & les maladies. Et à la verité ce n'est pas sans raison, car la vieillesse est vne maladie incurable. Outre cela dit-il, il appelle la vieillesse triste.

Les maux marchent en suite & la triste vieillesse.

Mais il ne faut pas vous estonner si d'une mesme chose chacun tire ce qui peut seruir à ses occupations, & à ses estudes. On void dans le mesme pré le bœuf chercher de l'herbe, le chien vn lievre, & la cigogne vne laisarde. Quand vn Curieux prend les liures que Cicéron a composez de la Republ. quand vn Grammairien les prend, quand vn Philosophe les lit, l'un y considere vne chose, & l'autre en considere vne

autre. Le Philosophe s'estonne qu'on ait peu dire tant de choses contre la iustice; Et le curieux remarque qu'il y a eu deux Rois à Rome dont l'un n'a point de pere, & l'autre de mere. Car on est en doute de la mere de Seruius, & l'on ne conoist point du tout le pere d'Ancus, encore qu'on dise qu'il soit petit fils de Numa. Il remarque que celui que nous appellons Dictateur, & qui porte ce nom dans nos histoires, estoit appellé chez les anciens Maistre du peuple, comme on le trouue encore auiourd'huy dans les liures des Augurs, où il y a vn témoignage que celui qu'il nommoit estoit appellé Maistre des Cheualiers. Il remarque tout de mesme que Romulus disparut durant vne eclipse de Soleil; Qu'on pouuoit appeller au peuple du iugement des Rois; & quelques-uns comme Fenestella, estiment que cela est compris dans les liures des Pontifes. Mais quand vn Grammairien se mesle d'expliquer les mesmes liures, il ne manque pas de mettre dans ses Commentaires que Ciceron a dit *Reapse*, au lieu de *Reipsa*, & qu'il s'est seruy tout de mesme de *Sepse*, pour *Seise*. De là il passe aux mots que l'usage du siecle a changez. Il fait en suite vn recueil de vers d'Ennius, & principalement de ceux qu'il composa pour Scipion l'Africain; & monstre comment les mesmes mots signifient quelquesfois diuerses choses. Dauantage le Grammairien s'estime bien-heureux d'auoir trouué la raison qui a fait dire à Virgile.

Sur qui tonne du Ciel la grande & vaste porte.

Il dit qu'Ennius a dérobé cela d'Homere, & Virgile

d'Ennius. Mais pour ne pas faire moy-mesme ou le Pedant, ou le curieux des belles lettres sous pretexte de vouloir faire autre chose, le vous auertis qu'il faut rapporter tout ce qu'on entend dire aux Philosophes, & toutes les lectures que l'on fait au dessein de la vie heureuse, Il n'y faut pas chercher les vieux mots, ny les mauuaises metaphores, ny les vitieuses façons de parler. Mais il y faut chercher les preceptes profitables, & s'imprimer dans le cœur des sentimens genereux qu'on execute en mesme temps. Apprenons-les de telle sorte que ce qui n'estoit qu'une parole deuienne enfin vn bel effet. Certes ie croy qu'il n'y a point d'hommes qui soient plus pernicious aux hommes que ceux qui ont appris la Philosophie comme vn mestier à gagner de l'argent, & qui viuent d'une autre façon qu'il ne nous enseignent à viure. Car ils se produisent pour exemple, que cette science est inutile, estant suiets à tous les vices, à qui ils semblent faire la guerre. Ie ne croy pas qu'un Maistre de la sorte me puisse plus profiter, qu'un Pilote yure dans vne tempeste. Il faut conduire le gouuernail malgré les flots qui le destournent; il faut combattre contre la mer; il faut abaisser les voiles qui estoient desia au vent. A quoy donc me pourroit seruir vn Pilote rempli destonnement & de vin? Mais combien pensez-vous que les tempestes qui troublent la vie sont plus grandes que celles qui agitent vn vaisseau? Il ne faut pas parler, il faut conduire. Toutes les choses qu'ils disent, & qu'ils vantent deuant le monde qui les entend, ne viennent pas d'eux; Platon les a dites, Ze-

non les a dites. Chryssippe, & Posidonius les ont dites, & vn grand nombre qui leur ressemblent. Si vous voulez sçauoir comment ils pourroient prouuer que ce qu'ils disent est à eux, & qu'ils ne l'ont pas emprunté, il faut qu'ils fassent ce qu'ils disent. Mais puis que ie vous ay desia dit ce que ie voulois qu'on vous allast dire, il reste maintenant à satisfaire à vostre desir. Je mettray donc dans vne autre lettre tout ce que vous auez souhaité de moy, afin que quand il faudra voir vne doctrine plus difficile & qui doit estre plus attentiuement écoutée, vous ne soyez ny las de lire, ny las d'entendre.

EPISTRE CIX.

ARGUMENT.

- I. *Le sage peut profiter à vn autre sage.*
- II. *On est souuent plus capable de conseiller autrui que soy mesme.*

I. **V**ous desirez sçauoir si vn sage peut profiter à vn autre sage. Veritablement nous disons que le sage est remply de toutes sortes de biens, & qu'il a acquis tout ce que l'on peut acquerir. C'est pourquoy l'on demande comment il se peut faire que quelqu'un profite à celuy qui possede le souverain bien. Mais ie respons à cela que les gens de bien sont vtiles les vns aux autres, parce qu'ils tiennent les vertus en exercice, & qu'ils conferuent la sagesse dans

le glorieux estat où elle doit estre. Les vns & les autres desirent quelqu'un avec lequel ils conferent. Comme les bons lutteurs s'entretiennent par le moyen de l'exercice, & que le Musicien reçoit conseil de celuy qui sçait la musique; Ainsi le sage a besoin de la pratique des vertus, & comme il s'excite soy-mesme, il est encore excité par vn autre sage. En quoy, me demanderez-vous, le sage pourra-t'il profiter au sage? Il luy donnera de la force, il luy découvrira les occasions de faire des actions vertueuses. Outre cela il luy cōmuniquera ses pensées, & luy enseignera ce qu'il aura inuenté. Car il restera toujours au sage quelque chose à rechercher, & où il puisse faire promener son esprit. Le méchant est pernicieux au méchant, & le rend encore plus méchant en excitant sa colere & sa crainte, en flattant sa melancholie, en louant ses voluptez; Et enfin le méchant est entierement méchant quand les vices de plusieurs se sont confondus ensemble, & qu'ils se sont assemblez en vn. Ainsi par la raison des contraires l'homme de bien profitera à l'homme de bien. Comment cela, me direz-vous? Il luy donnera de la satisfaction; confirmera son assurance; & par l'agréable aspect de leur tranquillité mutuelle la ioye de l'un & de l'autre s'augmentera. Dauantage il luy donnera la connoissance de certaine choses, car vn sage ne sçait pas toutes choses; & quand mesme il sçautoit tout, vn autre peut luy enseigner des chemins plus courts pour arriuer plustost à son but. Le sage profitera au sage, non seulement par ses forces;

mais par les forces mesmes de celuy qu'il aide. Veritablement le sage abandonné de tout le monde, & n'ayant pour luy que luy seul, peut se seruir de ses bonnes qualitez. Il peut faire son deuoir, il peut courir de luy mesme; & neantmoins il est vray que celuy là ne luy donne de l'aide, qui l'anime dans sa course. Aureste vn sage ne profite pas seulement à vn autre sage, mais encore à soy-mesme. Vous me direz au contraire, ostez-luy ses propres forces, il ne pourra rien faire du tout. Ainsi vous pouuez dire qu'il n'y a point de douceur au miel. Car celuy qui en mange doit auoir la langue & le palais disposé à le fauorer; Et il y a des personnes, à qui vne maladie fait trouuer le miel amer, il faut que l'vn & l'autre soit composé de telle sorte, que l'vn puisse profiter, & que l'autre soit capable de receuoir du profit. Il seroit inutile, dit-on, à celuy qui à tout le chaud qu'il est possible d'auoir de se chauffer dauantage; Et tout de mesme, il n'y a rien qui puisse encore profiter à celuy qui est en possession du souuerain bien, Vn laboureur qui est instruit de tout ce qui concerne l'agriculture, ne cherche pas de se faire instruire. Vn foldat qui est équipé de tout ce qui luy est necessaire pour vne bataille, demande-t'il encore des armes? Vn sage tout de mesme, ne souhaite rien dauantage, il en sçait assez pour la conduite de sa vie, il a des armes assez fortes. Celuy qui a toute la chaleur qu'on peut auoir, n'a pas besoin d'en auoir dauantage pour estre dans le plus haut degré de la chaleur. Et la chaleur dit on se conserue & s'entretient par elle mesme.

Je respons à cela premierement que vos comparaisons ne sont pas iustes. Car la chaleur est tousiours vne, & profiter est vne chose differente selon les occasions. Dailleurs la chaleur ne deuiet pas plus chaude par l'addition d'vne nouvelle chaleur. Mais le sage ne peut demeurer dans vne mesme situation d'esprit, s'il n'a la societé de quelques amis qui luy ressemblent, & avec lesquels il communique ses vertus. Adioustez-à cela que toutes les vertus ont vne alliance, & vne amitié entre elles. Et partant celuy-là profite qui aime en vn autre les vertus pareilles aux siennes, & qui donne occasion de faire aussi aimer les siennes. Les choses qui ont de la ressemblance, se plaisent les vnes aux autres, principalement quand elles sont honnestes & vertueuses, & qu'elles peuuent faire connoistre le merite d'vn homme, & luy faire connoistre le nostre. Dauantage il n'y a personne qui puisse émouuoir l'esprit d'vn sage, qu'vn autre sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse persuader l'homme par la force de la raison. Comme on a donc besoin de la raison pour émouuoir la raison, il se faut seruir tout de mesme de la raison parfaite pour émouuoir la raison parfaite. Outre tout cela on dit que ceux-là nous profitent qui nous donnent des commoditez, comme l'argent, le credit, les prosperitez, & toutes les autres choses qui sont agreables & necessaires pour l'usage de la vie; En quoy l'on pourroit dire aussi que mesme vn insensé est capable de profiter à l'homme sage. Or profiter n'est rien autre chose qu'exciter l'ame selon la Nature par sa propre vertu, ou par la vertu de celuy que l'on

l'on excite. Ce qui ne se fera pas que ce ne soit au profit de celui qui en apportera. Car il faut nécessairement qu'il exerce sa vertu en voulant exercer celle d'autrui.

II. Mais sans nous arrester aux biens souverains ou aux choses qui les produisent, il est vray que les sages peuuent profiter les vns aux autres. Et certes c'est vne chose qui est de soy mesme desirable à vn sage que de rencontrer vn autre sage, parce que tout ce qui est bon est naturellement aymé des bons; & que tout homme de bien n'a pas plus de peine à faire amitié avec vn homme de bien, qu'avec soy-mesme. Il faut que ie passe de cette question à vne autre qui s'y rapporte. On demande si le sage ayant affaire quelque deliberation, appellera quelqu'un à son conseil. Sans doute cela luy est nécessaire quand il s'agit des affaires ciuiles & domestiques, ou pour mieux dire des choses mortelles. Il a besoin en cette occasion du conseil d'autrui, comme d'un Medecin, comme d'un Pilote, comme d'un Aduocat, selon les diuerses occasions. Le sage profitera donc quelquesfois au sage, car il luy donnera des auis; & mesme comme nous auons desja dit, il luy sera encore vtile dans les choses grandes & diuines, en discourant ensemble de la vertu, & en faisant vn beau meffange de leurs esprits, & de leurs pensées. Dauantage il est selon la Nature d'aymer nos amis, & de nous resiouir de leurs bonnes actions, comme de celles que nous aurions faites nous mesmes. Car si nous n'agissons de la sorte, la vertu qui se rend plus forte en s'exerceant, ne pourra

demeurer long-temps avec nous. La vertu nous persuade de bien ordonner les choses presentes, de prendre conseil pour les futures, de les examiner attentivement, & de les regarder tousiours. Or il ne faut point douter que celuy qui en consultera vn autre ne trouue plus de facilité à s'en demeller, & ne rencontre plus de lumieres pour en sortir. Il doit donc chercher vn homme parfait ou vn hōme auancé dans la sagesse, & qui soit proche de la perfection. Et certes cét hōme parfait apportera beaucoup de profit s'il ayde de ses conseils, & de sa prudence les resolutions d'vn autre. On dit que les hommes voyent plus clair dans les affaires d'autrui, que dans leurs affaires. En effet cela arriue à ceux qui se sont laissez auceugler par l'amour qu'ils ont pour eux-mesmes; & à qui la crainte des dangers fait perdre le iugement, & tout ensemble la connoissance de ce qui leur seroit vtile. On ne commence à estre sage, que quand on se void en assurance, & qu'on est loing de la crainte. Cependant il y a certaines choses que les sages mesmes remarquent mieux en autrui qu'en eux. Outre cela le sage fera pour le sage ce qui est le plus doux & le plus grand bien de la vie; c'est à dire, qu'ils auront tous deux les mesmes volontez & les mesmes auersions: & qu'ils porteront ensemble vne belle charge. Ainsi ie vous ay payé ce que vous m'avez demandé; encore que tout cela soit compris dans mes liures de la Philosophie morale. Mais faites reflexion sur ce que ie vous ay dit tant de fois, que nous exerçons en toutes choses seulement la pointe de l'esprit. Car enfin ie retourne

touſiours au meſme diſcours. A quoy me pourra ſer-
uir cette diſpute? En deuiendray-je plus genereux,
plus iuſte, plus moderé. Je ne puis pas encore me
promener, j'ay encore beſoing du Medecin. Pour
quoy donc m'apprenez vous vne ſcience inutile? Vous
ne m'auiez promis que de grandes choſes, & ie n'en
voy que de petites. Vous me diſiez que ie n'aurois
iamais de crainte quand ie verrois luire des eſpées à
l'entour de moy, & que la pointe du poignard me
toucheroit deſia la gorge. Vous me diſiez que ie ſe-
rois touſiours en ſeureté quand meſme ie me verrois
enuironné de feux & de fers, & qu'une tempeſte ino-
pinée ouuriroit mon vaiſſeau de tous coſtez. Enſei-
gnez-moy ſeulement à meſpriſer la gloire, & la vo-
lupté. Vous m'enſeignerez apres cela à deſbrouiller
les choſes difficiles, à diſtinguer les douteuſes, à eſ-
claircir les obſcures. Enfin apprenez-moy maintenant
ce qui m'eſt le plus neceſſaire.

EPISTRE CX.

ARGUMENT.

- I. *Du plus grand mal qui puiſſe arriuer à l'homme.*
- II. *Que la Philoſophie donne à l'homme l'eſprit de diſcernement.*
- III. *Que la vie heureuſe ne conſiſte point en des choſes indifferentes.*

I. **I**E vous donne le bon iour de ma maison de Nomentum, & vous coniure d'auoir tousiours la conscience nette, c'est à dire, d'auoir tousiours les Dieux fauorables. Car quiconque est bien avec soy-mesme, est bien aussi avec les Dieux. Mettez maintenant à part ce que disent quelques-vns, que chacun de nous reçoit en naissant vn Dieu pour guide & pour precepteur, non pas veritablement vn des grands Dieux, mais vn Dieu du plus bas ordre, & du nombre de ceux qu'Quide appelle du commun des Dieux. Je veux neantmoins que vous mettiez ce sentiment à part de telle sorte que vous ne laissiez pas de vous souuenir que nos ancestres qui ont eu cette pensée estoient Stoiciens, & donnoient à chacun vn * Iupiter & vne Iunon. Apres cela nous verrons si les Dieux ont tant de loisir qu'il leur reste encore du temps pour prendre le soing des affaires des particuliers. Sçachez cependant soit que nous soyons commis à la garde de quelque Dieu, soit que nous soyons abandonnez au hazard & à la fortune, que vous ne pouuez rien souhaiter à l'homme de plus funeste & de plus pérnicieux, que si vous luy souhaitez d'estre mal avec soy-mesme. Il ne faut point souhaiter à vn meschant que vous iugerez digne de peine qu'il ait les Dieux contraires & ennemis; car il l'esprouue & le reconnoist assez encore qu'il paroisse fauorisé de leurs soings & de leur amour. Considererez attentiuement les choses du Monde, non par les noms qu'on leur donne, mais par leur nature, &

* Genie.

vous reconnoistrez que nous nous procurons plus de maux que la fortune nous en fait. Combien de fois ce qu'on appelloit mal-heur, a-t-il esté la cause & le commencement d'un bon-heur? Combien de fois une chose que l'homme a receüe avec ioye, l'a-t'elle conduit à sa perte? Combien en a-t'elle esleué, qui estoient desja bien haut, & qui paroissent si bien appuyez, qu'il n'y auoit point d'apparence qu'ils pussent tomber du lieu d'où ils sont tombez en vn instant? Mais cette chute mesme n'a point de mal en soy si vous considerez l'issue au delà de laquelle la Nature ne pousse personne. Toutes choses sont proches de leur fin, aussi bien les prosperitez d'où l'homme heureux est precipité, que les infortunes d'où est esleué le mal-heureux. Nous estendons les biens & les maux, & nous les tendons plus longs par l'esperance ou par la crainte. Mais si vous estes sage, mesurez toutes choses par la condition humaine, & retranchez les occasions qui vous pourroient causer de la ioye, ou vous donner de la peur. Il vaut mieux n'auoir pas de si longues ioyes, & n'auoir pas aussi de si longues craintes. Mais pourquoy veux ie restreindre le mal à ce poinct. Il n'y a rien que vous puissiez craindre raisonnablement. Toutes les choses qui nous esbranlent & qui nous estonnent sont fausses & vaines. Personne n'a encore examiné ce qu'il y a de solide en cela; mais les hommes se sont donnez de la crainte l'un à l'autre, & l'ont pour ainsi dire fait passer de main en main. Personne n'a eu encore la hardiesse d'aprocher du fantosme

qui le trouble & qui le fait trembler, ny de s'efforcer de connoistre la nature, & le bien de la crainte. Ainsi vne chose fausse & vaine trouue encore de la creance parmy les hommes, par ce qu'elle n'a encore esté ny conuaincëe, ny condamnée. Mais esprouuons enfin combien il importe d'ouuir les yeux. Nous verrons combien les choses que nous crignons sont de peu de durée, combien elles sont incertaines, & que bien souuent nous craignons ce qui nous doit donner de l'assurance. Enfin le desordre de nostre esprit est tel que Lucrece nous le represente.

Ainsi que les enfans craignent tous dans la nuit,

Nous craignons en plein iour.

N'auons nous pas moins de raison que des enfans, puis que nous craignons en plein iour? Mais cela est faux Lucrece, nous ne craignons pas en plein iour, puis que de toutes choses nous nous sommes fait vne nuit & de profondes tenebres. Nous ne voyons plus rien du tout, ny de ce qui nous peut nuire, ny de ce qui nous est auantageux; Nous sommes vagabonds durant tout nostre vie, nous ne nous arrêtons iamais, & nous ne prenons pas garde où nous allons mettre le pied. Vous sçauiez bien qu'il n'y a rien de si furieux que de courir dans les tenebres; Toutesfois nous nous abandonnons. Il sembe que nous soyons bien aises que s'il faut nous rappeler, on nous rappelle de plus loing; & encore que nous ne sçachions pas où nous courons; nous ne laissons pas de courir où nostre passion nous emporte.

II. Certes le iour peut reuenir si nous en auons la

volonté, mais il ne peut reuenir que par vn moyen, si l'on s'instruit dans la science des choses diuines & humaines, si l'on ne s'arreste pas seulement à la superficie, mais qu'on s'y plonge entierement; si encore qu'on sçache cette science, on la repasse dás son ame, & qu'on se l'aplique bien souuent, si l'on recherche quels sont les vrays biens & les vrays maux, & à quelles choses on donne ces noms faussement & sans raison; si l'on se met en peine de sçauoir en quoy consiste les choses honnestes & les vitieuses, & ce que c'est que la prouidence, En effet la curiosité de l'esprit humain ne s'arreste pas entre des bornes si estroittes. Il monte au dessus de l'vniuers, il veut voir son mouuement, de quoy il a esté basty, & à quelle fin tend la course precipitée de toutes les choses qu'il embrasse. Mais nous auons retiré nostre esprit de cette contemplation diuine pour le plonger dans des choses basses & honteuses, pour le rendre esclau de l'auarice, pour le faire sortir du Ciel & de la conuersation des Dieux, pour le faire fouiller dans la terre, & tirer de ses entrailles ce quelle a de plus funeste, non contents de ce qu'elle presente à la veüe. Dieu qui est nostre bon pere a mis proche de nous tout ce qui pouuoit nous estre profitable, & nous apporter quelque bien. Il n'a pas attendu que nous prissions la peine de le chercher, il nous l'a donné liberalement, & a caché bien auant dans terre ce qui estoit capable de nous nuire. Nous ne pouons nous plaindre que de nous-mesme. Nous auons esté chercher ce qui pouuoit nous faire perir, & nous l'auons mis au iour malgré la Nature.

qui le cachoit. Nous auons soufmis nostre ame à la volupté, à qui faire seulement bon visage, est vn commencement de tous mal-heurs. Nous nous sommes abandonnez à l'ambition, aux applaudissement des peuples, & à toutes les autres choses qui ne sont pas moins vaines & pernicieuses. Que vous conseilley-ie donc de faire? Rien de nouveau. Aussi bien ne cherchons nous pas des remedes à de nouveaux maux. Mais ie vous conseille premierement de considerer ce qui est necessaire, & ce qui est superflu. Les choses necessaires ne manqueront pas de se presenter par tout deuant vous. Mais il faudra toujours que vous cherchiez avec peine les superflus.

III. Au reste ne vous imaginez pas auoir vn grand suiet de vous louer quand vous auez mesprisé les lits d'or, & les meublés les plus precieux. Y a r'il de la vertu à mespriser les choses superflus. Commencez à vous admirer quand vous commencerez à mespriser les necessaires. Vous ne faites pas vne choses fort merueilleuse de pouuoir viure sans la pompe, & la magnificence des Rois, sans desirer ny de sangliers, ny de langues de Phenicopteres; ny tous ces autres prodiges de la dissolution, qui est maintenant degoustée des animaux entiers, & qui n'en choisit plus que quelques parties, afin de se mettre en appetit. Le vous admireray quand vous ne refuserez pas du pain bis; Quand vous vous persuaderez dans vne necessité que les herbes ne naissent pas seulement pour les bestes, mais pour l'homme; quand vous reconnoistrez que les pointes des arbres peuuent rassasier

vn ventre; où vous entassez tant de choses precieuses, comme si c'estoit vn lieu pour les conseruer. Veritablement il le faut remplir sans dégoust, mais pourquoy prendre garde de si près à ce qu'on luy donne, puis qu'il doit perdre ce qu'il reçoit. Vous vous plaisez à regarder dans vn festin tout ce que la terre & la mer auront pû fournir de delicat. Il y a des choses qui vous plairont, par ce quelles sont nouvelles, & d'autres qui vous agreront dauantage, par ce qu'on les a nourris long-temps pour les engraisser; & qu'elles se fondent toutes en graisse. Enfin vous prenez plaisir à la senteur que l'art peut donner à tous ces ragoüts; Mais toutes ces sortes de viandes qu'on a si soigneusement preparées, & qu'on diuersifie en tant de façons, ne sont pas si tost entrées dans le ventre, qu'elles se conuertissent en mesme chose, & prennent vne mesme puanteur. Voulez-vous mespriser le plaisir que donnent les viandes, regardez ce qu'elles deuiennent. Il me souuient qu'Attralus parloit quelquesfois en ces termes au grand estonnement de tout le monde; Les richesses, disoit-t il, m'en ont fait souuent accroire. l'estois comme rauy de moy-mesme, lors que ie les voyois esclatter tantost en vn endroit & tantost en vn autre. Je pensois que ce qui estoit caché estoit semblable à ce que l'on descouuroit. D'ailleurs ie vis vn iour dans vne ceremonie toutes les richesses de la ville, tout ce qu'il y auoit d'or & d'argent, & ce qui surpassoit le prix de l'or & de l'argent, des couleurs rares, & des habits, qu'on auoit apportées non seulement des frontieres de no-

stre Empire, mais de plus loing encore, que les frontieres de nos ennemis. Il y auoit d'un costé des troupes de ieunes esclaves qui estoient considerables par leurs magnifiques habits, & par leur beauté extraordinaire. Il y auoit d'un autre costé grand nombre de femmes, & quantité d'autres choses, que la fortune d'un grand Empire exposoit aux yeux de tout le monde, comme pour faire la reueüe de ses biens. A quoy, disie, peut seruir tout cela qu'à irriter la conuoitise des hommes qui s'excite assez d'elle-mesme? Que signifie cette pompe, & ce grand amas d'argent? Nous nous sommes sans doutes assemblez pour apprendre l'auarice. Mais pour moy ie iurerois bien que i'emporte d'icy moins de desirs & de conuoitises que ie n'y en auois apporté. I'ay mesprisé les richesses, non par ce qu'elles sont vaines & superflües, mais par ce qu'il n'y a rien de si petit, & de si peu considerable. Auez-vous pris garde en combien peu de temps toute cette pompe est passée, encore que l'on marchast en bel ordre, & fort doucement? Quoy faut-t'il que ce qui n'a peu occuper nos yeux vn iour entier, nous occüpe toute nostre vie? Toutes ces choses, adioustoit-t'il à cela, me sembloient aussi peu vtilés à ceux qui les possedoient, qu'à ceux qui les regardoient passer. C'est pourquoy ie me dis à moy-mesme toutes les fois que quelque chose de semblable me frappe les yeux; Toutes les fois que ie vois vne maison splendide & magnifiquement meublée; Vne armée, pour ainsi dire, d'esclaves bien vestus; Vne lictiere portée par des valets de bonne mine;

Qu'admires-tu ! & de quoy est-tu si rauy ? c'est vn triõphe que tu regardes, On ne fait que voir ces choses, on ne les possede pas, elles passent & s'éuanouissent au mesme instant qu'elles plaisent & qu'elles flattent les yeux. Tourne-toy donc du costé des veritables richesses; Apprens à te contenter de peu de chose, & pousse avec force cette genereuse parole. Ayons de l'eau, ayons du pain, nous disputerons la felicité mesme avec Iupiter. Mais faisons ie vous prie la mesme chose encore que nous manquions de l'vn & de l'autre. S'il est honteux d'establir la vie heureuse en l'or & en l'argent, il n'est pas moins honteux de la faire dependre d'vn peu de pain & d'vn peu d'eau. Que deuiendray-je donc si ie n'en ay point ? Voulez vous sçauoir le remede de la pauureté ? La faim mesme fait cesser la faim. Autrement qu'importe que ce soit quelque chose de grand, ou quelque chose de petit qui vous contraigne de seruir ? s'il faut que vous soiez contraint de seruir ? L'eau mesme & le pain sont en la puissance d'autruy. Or celuy-là seulement est libre non pas sur qui la fortune a peu de pouuoir, mais sur qui elle n'en a point. Vous ne deuez rien desirer, si vous voulez deffier Iupiter qui ne desire rien du tout. Attalus nous a dit cela, la Nature le dit à tout le monde. Si vous y voulez souuent penser, vous trauaillerez à vous rendre heureux, & non pas à le paraistre; à le paraistre à vous mesme, & non pas aux autres.

EPISTRE CXI.

A R G V M E N T.

Difference du Sophiste & du Philosophe.

V O U S m'avez demandé comment on rendroit en nostre langue ce mot de Grec Sophismata. Plusieurs se sont efforcez de luy donner vn nom, mais il ne luy en est demeuré pas vn. Car comme la chose n'estoit pas receuë parmy nous, & qu'elle n'y estoit pas en vsage, on a tout de mesme mesprisé le nom. Neantmoins celuy dont Ciceron s'est seruy me semble bien propre, il appelle cela tromperies. Celuy qui s'y applique y attache quantité de petites questions subtiles & affectées, mais au reste il ne fait aucun profit pour les mœurs, il n'en deuiet ny plus ferme, ny plus moderé, ny plus genereux. Au contraire celuy qui se fait vn remede de la Philosophie, en acquiert vn grand courage, se remplit d'vne belle confiance, se rend inuincible, & paroist tousiours plus grand à mesure qu'on s'approche de luy. Comme les grandes montaignes ne parroissent pas si hautes à ceux qui les regardent de loing, & que quand on en aproche de plus prés on connoist manifestement leur hauteur. Ainsi Lucilius il est d'vn Philosophe qui est Philosophe en effet, & non pas par de fausses subtilitez. Il est sur vn lieu éminent, il est admirable, il est haut, il a vne grandeur veritable, & qui n'est point empantée. Il ne marche point sur des eschasses ny

sur la pointe du pied, comme ceux qui veulent aider leur taille par artifice, & paroistre plus grands qu'ils ne sont; il n'en demande pas dauantage, il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne s'en contenteroit-il pas, puis qu'il est monté si haut que la fortune ne le peut toucher de la main. Il est donc au dessus des choses humaines. De quelque façon que tournent ses affaires, il est tousiours en mesme situation; soit que sa vie s'escoule par vn chemin de fleurs, soit qu'elle ne trouue en son chemin que des espines, que des aduersitez, que des tempestes. Ces subtilitez & ces tromperies dont ie viens de parler ne peuuent donner cette constance. Elles seruent de ieu & de diuertissement à l'esprit, mais elles ne luy profitent point; & le Philosophe qui s'en iouë iette la Philosophie du haut en bas de son throsne. Je ne vous deffendray pas neantmoins de vous en seruir quelquesfois, mais ie vous conseille de vous en seruir quand vous ne voudrez rien faire du tout. Neantmoins elles ont cela de dangereux quelles font trouuer en elles des charmes, & quelles amusent & arrestent l'esprit par des apparences de raison. Cependant il y a tant de choses importantes qui vous appellent ailleurs; & à peine toute nostre vie est elle suffisante pour nous apprendre vne seule chose, pour nous apprendre à la mespriser. Mais ne dites-vous rien de la bien conduire. C'est vn second ouurage qui dépend du premier. Car personne ne la bien conduite s'il ne la auparauant mesprisée.

EPISTRE CXII.

ARGUMENT.

I. Qu'il est difficile de reformer un esprit mal-fait, & endurcy dans le vice.

I. **V**ERITABLEMENT ie voudrois bien que vostre Amy peust se corriger, & recevoir la teinture que vous desirez. Mais nous le prenons en vn temps où il est desia bien endurcy, ou plutoft, ce qui est encore plus fascheux, nous le prenons trop amolly & trop corrompu par vne mauuaise habitude. Il faut que ie vous rapporte vn exemple d'vn mestier que ie pratique quelquesfois. Toute sorte d'arbre n'est pas propre pour estre greffé, s'il est trop vieux & rongé par les vers, s'il est trop foible & trop menu, ou la greffe ne reprendra pas, ou il ne la pourra nourrir. C'est pourquoy on a de coustume de le piquer assez haut au dessus de la terre, afin que si l'on ne reüssit pas, on tente vne autrefois la fortune, en le greffant iusques dans la terre. Celuy dont vous m'escriuez n'a point de forces, il s'est abandonné dans les vices, il est tout gasté, il est enfin trop endurcy, il ne peut recevoir la raison, il ne la scauroit nourrir. Mais me direz-vous il souhaite de se corriger. Ne vous imaginez pas cela. Ce n'est pas que ie veuille dire qu'il vous trompe; car il pense luy mesme souhaitter sa correction. Il s'est dégousté de la desbauche, il la comme rejetée, mais elle rentrera

bien tost en grace avec luy. Il dit neantmoins que sa vie luy déplaist; Je n'en doute point, car à qui ne déplaist-t'elle pas? Les hommes aiment leur vie, & la haïssent tout ensemble. Il faut donc attendre à parler de vostre amy, iusqu'à ce qu'il nous ait tesmoigné par de bons effets que la desbauche luy est odieuse. Car maintenant la desbauche & luy sont seulement en dispute ensemble.

EPISTRE CXIII.

ARGUMENT.

- I. Si les vertus sont animaux comme les Stoïciens l'asseurent? Il se moque de ces resueuries; & enseigne ce qu'on doit croire.*
- II. Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours.*

I. VOUS desirez que ie vous escriue mon sentiment touchant cette question qui est agitée par les Stoïciens, si la Iustice, la Force, la Prudence, & les autres vertus sont des animaux. Nous faisons croire, Lucilius, par toutes ces subtilitez, que nous exerçons nostre esprit en des choses vaines, & que nous perdons le temps en des disputes qui ne peuvent seruir de rien. Je feray toutesfois ce que vous desirez, & vous diray le sentiment des Stoïciens, mais ie vous proteste que ie suis d'une autre opinion. L'exposeray premieremēt les raisons dont nos anciēns se laissoient persuader. Il est cōstant, disoit-t'on, que

l'ame est animal, puis que c'est par elle que nous sommes animez, & que les choses qui vivent en ont pris le nom d'animees. Or la vertu n'est rien autre chose que l'ame qui se possede en quelque sorte; Et partant elle est animal. D'ailleurs la vertu fait quelque chose; Or rien ne se peut faire sans quelque mouvement. Si elle a du mouvement, elle est animal, par ce que le mouvement ne se trouue que dans l'animal. Si on me dit, la vertu est animal, elle contient en soy la vertu mesme? Ouy certes elle se contient elle mesme. Comme le sage fait toutes choses par la vertu, Ainsi la vertu fait toutes choses par soy-mesme. Il faut donc conclure de là que tous les arts, que toutes nos pensées, que toutes les choses qu'on embrasse par l'entendement sont des animaux. Il s'ensuit donc de là que plusieurs milliers d'animaux habitent dans la petite estendue de nostre cœur; Et il faut que tous les hommes soient chacun plusieurs animaux, ou que nous en ayons en nous vne infinité. Voulez-vous sçauoir ce qu'on respond à tout cela? chacune de ces choses sera animal, mais qu'elle ne sera pas plusieurs animaux. Je vous en diray la raison, si vous me prestez vostre attention & vostre esprit. Chaque animal doit auoir vne ame, & substance particuliere. Or tous ces animaux n'ont qu'vne ame. Et partant chacun pourra subsister & ne pourra pas estre plusieurs. Je suis animal & homme, & cependant vous ne direz pas que ie sois deux, par ce que pourestre deux il faut que l'vn soit separé de l'autre. Tout ce qui est fait vn de plusieurs corps, tombe sous vne mesme nature, & ne fait

fait qu'un corps. Mon ame est animal, & ie suis animal, cependant nous ne sommes pas deux animaux, par ce que mon ame fait vne partie de moy mesme. Lors qu'une chose subsistera d'elle-mesme, on la considerera par elle-mesme; mais tant qu'elle sera partie d'une autre, on ne la pourra considerer autrement. La raison de cela est, qu'afin qu'une chose soit autre, elle doit estre toute à soy, elle doit estre particuliere, elle doit faire vn tout, & estre parfaite en soy. l'ay protesté que ie n'estois pas de ce sentiment; Car si on reçoit cette doctrine, les vertus ne seront pas seulement des animaux; mais les vices & les passions qui leur sont contraires, comme la colere, la crainte, la tristesse, le soupçon. Encore nous n'en demeurerés pas là, nous trouuerés bien d'autres animaux; Toutes les opinions, toutes les pensées seront des animaux; Ce qu'il ne faut nullement recevoir, car tout ce que l'homme fait n'est pas hōme. Qu'est-ce dit-t'on que la Iustice, c'est vne ame qui se possède en quelque sorte. Donc si l'ame est animal, la Iustice est animal. Non certes, Car la Iustice est vne habitude, & vne qualité de l'ame. La mesme ame prend veritablement diuerses formes, mais elle n'est pas vn autre animal toutes les fois quelle fait vne autre chose, & ce que l'ame fait n'est pas animal. Si la Iustice est animal, si la Force; si les autres vertus sont animaux, cessent-elles quelquesfois d'estre animaux pour recommencer vne autrefois de l'estre, où sont-elles tousiours animaux? Si les vertus ne peuuent cesser d'estre vertus, il y a donc dans l'ame plusieurs ani-

maux, ou plutoſt il y en a vn nombre infiny. Il n'y en a pas pluſieurs me dit-t'on, mais vn ſeul compoſé de pluſieurs qui ſont ſes mēbres & ſes parties. Il faut dōc nous repreſēter l'ame cōme vn hydre qui a pluſieurs teſtes, & dont chaque teſte eſt aſſez forte de ſoy pour combattre toute ſeule, & pour nuire aſſi toute ſeule. Neantmoins aucune de ces teſtes n'eſt animal, mais vne teſte de l'animal, & toute l'hydre ne fait qu'un ſeul animal. Perſonne n'a dit que le lion ou le dragon eſtoient des animaux dans la chimere; ils en faiſoient ſeulement des parties, & les parties ne ſont pas des animaux. D'où pouuez-vous conclure que la Juſtice eſt vn animal? Elle fait quelque choſe diſiez-vous, & apporte du profit: Or ce qui fait quelque choſe, & apporte du profit, a du mouuement, & ce qui a du mouuement eſt animal. Cela eſt veritable ſi elle a vn mouuement qui luy ſoit propre, mais elle n'en a point qui luy ſoit propre; car celuy qu'elle a vient de l'ame. Tout animal eſt iuſqu'à ſa mort, ce qu'il a eſté en naiſſant. L'homme eſt homme iuſqu'à ſa mort; Le cheual & le chien ſont de meſme, ils ne ſçauroient eſtre conuertis en vne autre choſe. Suppoſons apres cela que la Juſtice, c'eſt à dire, vne ame qui ſe poſſede en quelque ſorte ſoit animal; Suppoſons la meſme choſe de la Force, qui eſt aſſi vne ame qui ſe poſſede en quelque ſorte. De quelle ame nous parlez-vous? Celle qui eſtoit maintenant Juſtice eſt enformée dans le premier animal; il ne luy eſt pas permis de paſſer dans vn autre, il faut qu'elle demeure dans celuy où elle a commencé d'eſtre. D'ailleurs vne

ame ne peut-estre l'ame de deux animaux, ny à plus forte raison de plusieurs. Si la Iustice, la Force & les autres vertus sont des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule ame? Il faut necessairement qu'elles ayent chacune leur ame, ou autrement elle ne sont pas animaux. Davantage on demeure d'accord qu'un seul corps ne peut estre le corps de plusieurs animaux. Quel corps aura donc la Iustice? l'ame? Quel corps aura donc la Force? la mesme ame? Mais un seul corps ne peut-estre le corps de deux animaux. La mesme ame me dit t'on prend l'habitude de la Iustice, de la Force, & de la Temperance. Cela se pourroit bien faire, si lors que la Iustice est dans vne ame, la Force ny estoit point, & que lors que la Force y est, la Temperance ne s'y trouuoit pas. Mais toutes ces vertus y sont ensemble, Comment donc chacune d'elles pourroit-elle estre animal, puis qu'il n'y a qu'une ame, qui ne scauroit faire plus qu'un animal. Apres tout il ny a point d'animal qui soit partie d'un autre animal, Or la Iustice est vne partie de l'ame, elle n'est donc pas un animal.

II. Mais il me semble que j'ay perdu ma peine en voulant prouuer vne chose dont personne ne doute; En effet il y a plus de raison de se moquer de cela, que d'en faire un sujet de discourir. Il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. Considerez le corps de tous les animaux, vous n'en trouuerez point qui n'ait sa couleur, qui n'ait sa forme & sa grandeur particuliere. Entre les merueilles qui font admirer la main du Createur de toutes choses, ie trouue encore

cela d'admirable, que parmy cete prodigieuse abondance de ses ourages il n'en a iamais fait deux qui se ressemblassent. Si vous cõparez mesme ceux qui paroissent les plus semblables, vous y trouuerez de la difference. Il a fait vn si grãd nõbre de feuilles, & n'ẽ a fait pas vne qui n'ait sa marque & la proprietẽ particuliere. Il a fait vn si grand nombre d'animaux, & pas vn ne ressemble à l'autre, il s'y rencontre tousiours quelque chose de different. Il s'est luy-mesme imposẽ cette loy de donner à chaque indiuidu quelque marque particuliere, & de rendre dissemblable ce qui est le mesme. Toutes les vertus, comme vous dites, sont semblables; mais elles ne sont pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui ne fasse quelque chose de soy mesme; Mais la vertu ne peut rien faire toute seule, il faut qu'elle soit assistẽe de l'homme. Tous les animaux sont, ou raisonnables, comme les hommes comme les Dieux; ou irraisonnables comme les bestes. Les vertus aussi sont raisonnables, & cependant elles ne sont ny hommes ny Dieux, elles ne sont pas donc des animaux. Tout animal raisonnable ne fait rien s'il n'est auparauant excitẽ par quelque chose appparante. Apres cela son appetit s'ẽmeut, & en suite son consentement confirme son appetit. Voulez-vous sçauoir ce que c'est que le consentement, vous le verrez par cẽt exemple. Il faut que ie me promene; Et enfin ie me promene, lors que ie me le suis enjoint moy-mesme, & que i'ay trouuẽ-cela raisonnable. Il faut que ie me tiene assis, c'est pourquoy ie veux me tenir assis. Certes ce consentement ne se ren-

contre point en la vertu. Mais supposons que la Prudence soit vn animal, comment donnera-t'elle son consentement. Il faut que ie me promene, c'est la Nature qui fait cela; & la Prudence qui ne prend garde qu'à celuy en qui elle est, & non pas à soy, ne peut ny se promener, ny s'asseoir. Elle n'a donc point de consentement. Ce qui n'a point de consentement n'est pas animal raisonnable. Mais si la vertu est vn animal, c'est vn animal raisonnable. Or elle n'est pas animal raisonnable, & par consequent elle n'est pas animal. Si la vertu est vn animal, & que la vertu soit vne bonne chose, toute bonne chose est animal. Les Stoïciens en demeurent d'accord. Il est bon de s'employer à la conseruation de son Pere. Il est bon de dire prudemment son opinion dans le Senat. Il est bon de iuger avec Iustice. S'employer à la conseruation de son Pere est donc vn animal; Parler sagement est donc vn animal. enfin cette absurdité iroit si auant que vous ne pourriez vous empescher de rire. Se taire prudemment, & bien souper sont de bonnes choses, se taire & souper sont donc des animaux. Certes ie ne scaurois m'empescher de me chatouiller moy-mesme; & de me faire rire de ces subtiles & ingenieuses bagatelles. Si la Iustice & la Force sont des animaux, ce sont sans doute des animaux terrestres. Or tout animal terrestre a froid, a faim, a soif. Donc la Iustice a froid, la Force a faim, & la Clemence a soif. Mais ne pourrois ie pas leur demander quelle forme ont ces animaux? S'ils ont celle d'vn homme, d'vn cheual, ou d'vne beste sauuage. S'ils luy ont

* Com-
me au
monde,
qui estoit
vn Dieu
dans l'o-
pinion
des Stoï-
ciens.

donné vne forme toute ronde comme * à Dieu, ie pourrois bien leur demander si l'auarice, si la desbau- che, si la folie sont rondes, car ce sont aussi des ani- maux. Et lors qu'ils les auront arrondies, ie leur de- manderay encore si vne sage promenade est vn ani- mal ou non. Il faudra necessairement qu'ils le confes- sent, & qu'ils disent apres cela que la promenade est vn animal, & vn animal tout rond. Mais afin que vous ne pensiez pas que ie sois le premier des Stoï- ciens qui parle sans fondement, & selon mes imagi- nations. Cleanthes, & Chrysispe son disciple ne sont pas d'accord ensemble sur ce que c'est que se prome- ner. Cleanthe dit que c'est vn esprit qui se respand de la principale partie de l'ame iusqu'aux pieds. Et Chrysispe veut que ce soit cette principale partie de l'ame. Pourquoy donc à l'exemple de Chrysispe cha- cun ne s'arrestera-t'il pas à ce qu'il iugera le plus rai- sonnable, & ne se mocquera-t'il pas de ce nombre d'animaux qui est si prodigieux, que tout l'Vniuers entier ne les pourroit pas contenir. Les vertus, dit- t'on, ne sont pas plusieurs animaux; & toutesfois el- les sont animaux. Car comme vn homme peut-estre tout ensemble Orateur & Poëte, & que neantmoins il n'est qu'un; De mesme les vertus sont animaux, mais non pas plusieurs animaux. La mesme ame peut estre iuste, sage, genereuse, & auoir l'habitude de toutes les vertus. Ainsi la question est resoluë, & en- fin nous sommes d'accord. Car apres tout ie confes- se que l'ame est vn animal. Ie regarderay apres cela quel iugement ie feray du reste. Mais ie nie que les

actions de l'ame soient des animaux. Autrement on fera autant d'animaux que l'on prononcera de paroles, & que l'on composera de vers. Car si vn sage discours est vne bonne chose, & que toute bonne chose soit vn animal, le discours est aussi vn animal. Vn vers bien-fait est vne bonne chose, or toute bonne chose, est animal, vn vers est donc vn animal. Et partant.

Je chante d'un heron la force & les combats,
 c'est vn animal, qu'on ne scauroit dire estre rond puis qu'il a six pieds. Certes me dites vous toute cette dispute est vne chose vaine & ridicule. Aussi ne puis ie m'empescher de rire quand ie me represente qu'un solecisme, vn barbarisme & vn syllogisme sont des animaux, & que ie tasche comme vn Peintre à faire des visages qui leur ressemblent. Cependant nous faisons les serieux, & nous fronçons le sourcil quand nous disputons sur ce sujet. Je ne scaurois me seruir en cet endroit de cette parole de Cecilius, ô tristes folies, car elle sont plaisantes & ridicules. Parlons donc plutost de quelque chose qui nous soit vtile & salutaire; & cherchons les moyens d'arriuer à la vertu, & des chemins qui nous y conduisent. Enseignez-moy non pas si la Force est vn animal; mais qu'il n'y a point d'animal qui soit heureux sans la Force, s'il ne s'est affermy contre les choses fortuites, & si par la meditation & la preuoyance il n'a surmonté tous les accidens de la fortune deuant mesme qu'ils soient arriuez. Qu'est-ce que la Force? C'est le rempart inefbranlable de l'infirmité humaine. Celuy qui en est

couuert demeure ferme, & assuré contre tous les affronts qu'il faut soutenir dans la vie; il ne doit sa protection à personne, & se deffend de ses propres armes. Il faut que ~~je~~ vous rapporte en cét endroit le sentiment de Possidonius. Il ne faut pas, dit-r'il, que vous vous croyez assuré tandis que vous ne serez deffendu que par les armes de la fortune. Combattez contre elle mesme avec vos propres forces, on n'est iamais bien armé de ce qui depend du hazard. Nous sommes armez quand il faut combattre nos ennemis, mais nous sommes nuz & desarmez quand il faut combattre la fortune. Veritablement Alexandre gaignoit des victoires, il mettoit en fuite les Perses, les Hircaniens, les Indiens, & tout ce que l'Orient embrasse de Nations iusqu'à la mer Oceane, mais luy mesme tantost ayant tué vn ami, & tantost en ayant perdu vn autre, il s'alloit plonger dans les tenebres; & quelquesfois tourmenté par le remords & quelquesfois par le regret, ce victorieux de tant de Rois & de Peuples se laissoit vaincre laschement par la fureur & par la tristesse. Aussi auoit-r'il plus trauaillé à reduire toutes choses sous son obeissance que ses propres passions. O que les hommes sont aueugles de vouloir porter au de-là des mers leur domination & leur puissance, de s'imaginer estre heureux quand ils ont gagné beaucoup de Prouinces par la violence des armes, & de ne reconnoistre pas quel est l'Empire le plus grand & le plus aisé à conquerir. Se commander soy mesme est l'Empire le plus grand, que l'on se puisse figurer. Que l'on m'apprenne combien la Justice

Justice

Justice est sainte & sacrée, qu'elle ne regarde que la conservation du bien d'autrui, qu'elle se donne gratuitement à tout le monde, qu'elle ne veut rien pour soy que la iouissance, & l'usage de soy-mesme; qu'elle n'a rien de commun avec l'ambition & la vaine gloire, & qu'elle ne veut plaire qu'à elle mesme. Il faut que chacun se persuade sur toutes choses qu'il doit estre iuste gratuitement. Ce n'est pas assez il faut qu'il se persuade qu'il luy est commandé d'embrasser volontairement cette vertu, afin desloigner sa pensée le plus qu'il luy sera possible des interets particuliers. La plus grande recompense que vous devez esperer d'une action iuste, c'est d'estre iuste. Imprimez vous encore dans l'esprit, ce que ie vous ay desia dit, qu'il n'importe combien le nombre sera grand de ceux qui sçauront que vous estes iustes. Celuy qui veut en public faire monstre de sa vertu, ne travaille pas pour la vertu, mais seulement pour la vaine gloire. Peut estre que vous ne voudriez pas estre iuste sans gloire; cependant vous devez quelquesfois estre iuste avec infamie. Et alors si vous estes sage vne mauuaise reputation que de bonnes actions vous auront acquise vous donnera du contentement.

EPISTRE CXIV.

ARGUMENT.

I. *Que la corruption du langage procede bien souuent de la corruption des mœurs.*

II. Discours contre la dissolution.

I. **V**Ous me demandez d'où vient qu'en de certains temps le langage s'est corrompu; comment les esprits ont eu tant d'inclination à de certains deffauts que quelquesfois le discours enflé a emporté toute l'estime, & quelquesfois le stile coupé & mesuré comme vne chanson? Pourquoi on s'est plû en vn temps dans les sentimens hardis, & qui sont au dessus de toute croyance; Pourquoi en vn autre temps on s'est exprimé en des termes courts, & pour ainsi dire deffians, qui en faisoient plus imaginer qu'ils n'en faisoient pas entendre; Pourquoi il y a eu vn siecle où l'on a impudemment abusé des metaphores, & des paroles figurées. Je vous apporteray pour raison de tout cela vn Prouerbe des Grecs, *Que telle est la vie des hommes, tel est aussi leur langage.* Comme l'action de chaque particulier se rapporte à son discours; Ainsi la façon de parler imite souuent les mœurs du public. Quand la discipline d'une ville s'est laissé corrompre, & qu'elle s'est abandonnée aux voluptez & aux delices, la moleste du discours est vn témoignage de la deprauation publique; pourueu qu'elle ne se rencontre pas en vn ou en deux seulement, mais qu'elle soit approuvé & receuë de tout le monde. L'esprit ne sçauroit auoir vne autre teinture que l'ame. Si l'ame est saine, si elle est bien-faite, si elle est graue, si elle est modérée, l'esprit sera sobre & modéré. Mais si l'ame se corrompt, l'esprit s'infecte de sa corruption. Ne voyez vous pas que quand l'a-

me est en langueur, les membres ne font que se traîner, & les pieds ont de la peine à se mouvoir? Si l'ame est molle & effeminée, cette mollesse paroist en la façon de marcher de la personne. Si elle est prompte & violente, le marcher est tout de mesme. Si elle est furieuse, ou ce qui approche de la fureur, si elle se met en colere, on void alors vn trouble vniuersel dans le mouuement du corps, il ne marche pas, mais il est impetueusement emporté. Combien pensez-vous que ce desordre soit plus grand & plus funeste dans l'esprit qui est entierement meslé, & confondu avec l'ame. C'est sur elle que l'esprit se forme, c'est à elle qu'il obeit c'est d'elle qu'il reçoit la loy. Tout le monde sçait comment Mecenas a vescu, sans qu'il soit icy besoin de faire vne image de sa vie. Tout le monde sçait de quelle façon il marchoit, combien il estoit delicat, avec quelle passion il desiroit estre veu, & qu'il ne vouloit point cacher ses vices. Son discours n'est-il pas aussi mol qu'il estoit luy mesme effeminé? Ses paroles ne sont-elles pas aussi polies que ses habits, que son train, que sa maison, que sa femme? Veritablement c'estoit vn homme considerable & de grand esprit, s'il eust pris vn meilleur chemin, s'il n'eust point affecté de n'estre point entendu, & qu'il n'eust point esté superflu iusques dans ses paroles mesmes. Enfin vous verrez que l'éloquence d'un homme yure est embrouillée, qu'elle ne suit aucunes regles, & qu'elle est toute pleine de licence. Quand vous aurez leu les discours de Mecenas, comme vous ny verrez que de l'affectation, il

vous viendra bien-tost dans l'esprit, qu'ils viennent de celuy qui marchoit tousiours dans la ville la robe traifnante. Car lors qu'il cōmandoit à Rome durant l'absence de Cesar, il donnoit le mot en cēt équipage d'effeminé. Vous vous imaginerez facilement que c'est celuy qui n'a iamais paru dans le Palais sur les tribunes & dans les assemblées publiques que la teste couverte de son manteau, excepté les deux oreilles, comme ceux qui fuyent & qui ne veulent pas estre veus, sont introduits dans les Comedies. Vous vous imaginerez que c'est celuy qu'durant la fureur des guerres ciuiles, & que toute la ville estoit en trouble & en armes, marchoit en public accompagné de deux Eunuques qui estoient neantmoins plus hommes que luy. Vous vous imaginerez que c'est celuy qui s'est marié* plus de mille fois, bien qu'il n'ait iamais eu qu'une femme. Enfin ses paroles si mal arrangées, si negligemment prononcées, & si elloignées de l'usage montre manifestement que ses mœurs n'estoient pas moins nouvelles, moins depraüées, ny moins particulieres. On dit qu'il auoit beaucoup de douceur & d'humanité, & on luy en donne de hautes loüanges. Il espargna le fer & le sang, & ne monstra iamais en aucune chose ce qu'il auoit de credit & de pouuoir qu'en la licence & en la delicatesse de sa vie. Neantmoins il effaçà luy-mesme cette loüange par les monstrueuses affeteries de son langage, car il est trop manifeste qu'il n'estoit ny doux, ny humain, mais qu'il estoit mol & effeminé. Cēt ambaras de son discours, ces paroles iettées à la trauersé, ces grands sentimens qu'il con-

* Parce qu'il estoit tousiours en dispute avec Terentia sa femme, & qu'il falloit tousiours les accorder.

ceuoit quelques-fois, mais qui n'auoient point de vigueur quand ils sortoient de sa bouche, feront eternellement connoistre que son esprit se troubloit par vne trop grande felicité: Mais ce vice procede quelques-fois de l'homme, & quelques-fois il vient du temps. Quand le bon-heur & la richesse donnent moyen à la dissolution de se mettre plus au large, on commence d'abord à vouloir paroistre en habits, & puis on veut auoir de beaux meubles. On songe en suite à bastir des maisons aussi vastes que des campagnes. On veut que des marbres apportez de de-là les mers en enrichissent les murailles, que la couuerture des maisons soit toute esclattante d'or, que le paué soit aussi superbe que le lambris. Apres cela on a fait passer la pompe & la magnificence dans les festins. On les a rendus considerables par la nouveauté des seruices, par le changement de l'ordre qu'on auoit accoustumé d'y obseruer, en seruant à l'entrée ce qu'on faisoit seruir à l'issuë, & à l'issuë ce qu'on donnoit à l'entrée. Lors que l'ame commence à se dégouster des viandes ordinaires, & que ce qu'elle auoit accoustumé commence à luy deuenir desagreable, elle cherche aussi des nouveautez dans le discours. Tantost elle rappelle les mots anciens, & qui ne sont plus en vsage, tantost elle en forge elle mesme tantost ce qui auoit n'agueres de l'authorité, les hyperboles les plus hardies & les frequentes methafores sont considerées comme les plus beaux ornemens de l'eloquence. Il y en a qui coupent leurs discours, & qui ne parlent qu'à demy,

croyant se faire beaucoup estimer, si leur pensée tient l'auditeur en suspens, & laisse des doutes dans son esprit. Il y en a d'autres qui estendent leurs sentimens; Quelques-vns ne vont pas iusqu'au vice, ce qui est comme necessaire à celuy qui mesdite quelque grande chose, mais ils ne laissent pas d'aymer le vice. Enfin par tout où vous recônoistrez qu'on prendra plaisir à vn langage corrompu, ne doutez point que la corruption n'ayt passé iusques dans les mœurs, & qu'elles n'ayent abandonné la vertu. Comme l'excès des festins, & la somptuosité des habits sont des indices de la maladie d'un Estat; Ainsi depuis que la licence du langage est reçeuë de tout le monde, c'est vne marque infailible du desordre & de l'abbatement des ames. Vous ne deuez pas vous estonner que cette corruption soit reçeuë non seulement par les plus grossiers & par le menu peuple, mais encore par les plus polis & par les gens de condition. Car les vns & les autres ne sont differens que par les habits, & non pas par le iugement & par la sagesse. Ce qui vous doit dauantage estonner, c'est qu'on approuue & que l'on louë non seulement les choses vicieuses, mais les vices mesmes. Mais cela s'est fait de tout temps; il n'y a iamais eu d'esprit si agreable & si charmant, qui n'ait eu ses imperfections & ses défauts. Montrez-moy le plus grand homme, & le plus illustre que vous pourrez, ie vous feray voir aussi-tost ce que son siecle luy a pardonné, & ce qu'il a feint de ne pas voir. Ie vous en rapporteray plusieurs à qui les vices n'ôt point du tout esté nuisibles, & quelques-vns à qui ils ont

esté profitables. Enfin ie vous en rapporteray de grande reputation , & qui sont proposez entre les exemples merueilleux , qu'on ne scauroit corriger sans effacer toute leur gloire. Car leurs vices sont mélez de telle sorte avec leurs vertus , qu'ils les entraîneroient avec eux. Adjoustez à cela que le langage n'a point de regles certaines. Il change selon l'usage qui change tousiours , & qui ne peut estre long-temps en mesme estat. Plusieurs vont demander des paroles à vn autre siecle ; ils parlent le langage des douze tables ; Gracchus ; Crassus , & Curio sont pour eux trop polis & trop nouveaux , ils remontent iusques à Appius , & à Coruncanus. Quelques-uns obseruent le contraire ; & comme ils ne veulent rien que de commun & d'usité , ils rampent tousiours sur la terre , & tombent pour ainsi dire dans la bouë. L'vn & l'autre est corrompu , mais d'une corruption differente , comme si on ne vouloit vser que de façons de parler enflées & poëtiques , & qu'on euitast de se seruir de celles qui sont necessaires & dans l'usage. Pour moy ie suis de ce sentiment , que l'vn peche autant de l'autre. L'vn se pare plus qu'il ne deuroit ; & l'autre se neglige plus qu'il ne faut. L'vn se laue mesme la teste , & l'autre ne se laue pas seulement les mains. Mais passons maintenant au style & à la composition. Combien vous en donneray-je d'especes qui sont toutes vicieuses ? Quelques-uns approuuent vn style dur & rompu , & broüillent à dessein ce qui coule naturellement & sans contrainte. Ils ne veulent point de liaison qui ne soit rude , & croient que le discours est masse & vigoureux qui frappe l'o-

reille inégallement, & avec quelque sorte de rudesse. Quelques-vns ont vn style qui ressemble à vne musique, tant il chatouille l'oreille, & qu'il se termine mollement. Que diray-je de celuy où l'on sous-entend des paroles, qui apres auoir esté long-temps attendues, ne viennent qu'à peine en leur place? Que diray-je de celuy qui marche d'abord l'entemét, comme est le style de Cicéron, qui va comme en s'abaissant, qui finit avec douceur, & qui sans iamais changer garde toujours son caractère & sa mesure? Les sentimens sont vicieux non seulement s'ils sont bas & pueriles, non seulement s'ils sont depraués & plus hardis que la bien-seance ne le permet; mais encore s'ils sont fleuris & trop effeminez, & qu'ils ne produisent point d'effet. Tous ces vices sont introduits par quelqu'un qui est en son temps le Maître de l'Eloquence; tous les autres l'imitent, & chacun y veut instruire son compagnon. Ainsi durât Saluste les sentimens coupés, les paroles qui surprennent, & vne obscure brièveté ont esté considerez comme vne beauté du discours. Aruntius personnage d'une moderation exemplaire, qui a escrit l'Histoire de la guerre de Carthage, a entierement suiuy Saluste, & affecté d'escire comme luy. En effet il y-a dans Saluste des façons d'escire qu'Aruntius a aymées avec tant de passion, que tout son liure en est tout composé. Et ce qui ne se trouue que rarement dans Saluste est vne chose ordinaire dans Aruntius, parce qu'il affectoit ce que Saluste faisoit sans dessein. Vous voyez donc ce qui en arriue quand on se propose vn vice pour exemple.

Mais

Mais les deffauts & les vices ou l'imitation fait tomber quelques personnes, ne sont pas des marques de la débauche ny de la corruption d'un ame, car il faudroit qu'ils luy fussent propres, & qu'ils fussent nais d'elle-mesme pour faire iuger de ses passions. Le discours d'un homme en colere est plein de colere; Celuy d'un homme troublé est prompt, & il n'y a rien de si mol & de si coulant que celuy d'un delicat. C'est ce que vous voyez obseruer à ceux qui sont si curieux de leurs barbes & de leurs moustaches, qui portent des manteaux d'une extrauagante couleur, qui sont vestus d'une robe resplandissante, qui ne veulent rien faire qui ne soit veu. Ils sollicitent les yeux de les regarder, ils sont bien aises de les attirer sur eux, & pourueu qu'on les regarde, ils veulent bien qu'on les reprenne & qu'on les blasme. Tel est le langage de Mecenas, & de tous les autres, qui ne pechent point par ignorance, mais de leur propre mouuement. Certes cela prend naissance d'un grand vice de l'ame. Car comme la langue ne beguaye point parmy la débauche & le vin que l'ame n'ayt succombé sous son fardeau, & qu'elle ne se soit enfin égarée; Ainsi le langage, qui est pour ainsi dire, vne pure yuressse d'esprit, ne déplaist à personne, que l'ame ne soit ébranlée ou entierement abbaruë. C'est d'elle que sortent les sentimens & les paroles. C'est d'elle d'où nous prenons nostre contenance, nostre visage, & nostre façon de marcher. Tandis qu'elle est ferme & vigoureuse, le langage est tout de mesme vigoureux & fort. Mais si elle tombe vne fois, tout le reste tombe avec elle.

*Lors qu'un Roy fleurit & prospere
Ses subiets sont dans l'union,
Il n'est pas si tost dans la bierre,
Que tout est en confusion.*

L'ame est nostre Roy ; tandis qu'elle iouit de la santé, tout le reste demeure dans son deuoir, tout fléchit, tout obeit. Mais elle n'a pas si tost commencé à chanceler, qu'on void branler tout le reste. Quand elle s'est laissé vaincre à la volupté, toutes ses bonnes qualitez, toutes ses actions perdent leur lustre, & elle ne fait plus defforts, ny de desseins qui ne soient lasches & languissans. Je continueray cette comparaison, puis que i'ay commencé à m'en seruir. Nostre ame est tantost nostre Roy, & tantost nostre Tyran. Elle est nostre Roy quand elle ne s'arreste qu'aux choses honestes, quand elle veille au salut du corps qui a esté mis en sa garde, & qu'elle ne luy commande rien de basny de honteux. Mais quand elle deuiet insolente, ambitieuse & effeminée, elle change vn si beau nom en vn nom cruel & detestable, & deuint enfin vn Tyran. A lors des passions déreglées se saisissent d'elle ; elles la pressent, elles l'emportent. A la verité elle en reçoit au commencement du plaisir, mais c'est vn plaisir qui ressemble à celuy que gouste le peuple lors qu'il se remplit en vain des largesses d'vn ambitieux, qui luy seront bien-tost nuisibles. Mais quand la maladie a de plus en plus consommé les forces, & que la volupté a pris place iusques dans les

moüelles & dans les nerfs, alors l'ame est reduite à prendre plaisir seulement à la veüë des choses dont elles'est renduë incapable par vne trop longue iouissance. Alors elle a pour toutes voluptez le spectacle de celles des autres; alors elle se rend ministre & témoin des débauches, dont elles'est osté l'usage à force des'y estre plongée. Elle n'est pas si satisfaite d'auoir en abondance toutes les choses agreables, qu'elle ressent de deplaisir de ne pouuoir plus faire passer par sa bouche & par son ventre tout ce grand appareil de voluptez, & de ne pouuoir plus se souiller dans toute sorte d'impudicité. Enfin elle se fasche de voir cesser vne grande partie de sa felicité par l'impuissance de son corps.

II. N'est-ce pas Lucilius vne espece de fureur que personne de nous ne pense qu'il est mortel? que personne ne pense à sa foiblesse? ou plustost que personne ne pense qu'il n'y a en luy qu'un seul homme. Regardez vn peu nos cuisines, voyez parmi tant de feux courir nos cuisiniers de part & d'autre, vous pouuez vous imaginer que ce ne soit que pour vn ventre que l'on prepare à manger avec tant de bruit & de tumulte. Voyez vn peu nos caues pleines des vandanges de plusieurs siecles, croiriez-vous que ce ne fut que pour vn ventre qu'on serre le vin de tant d'années, & de tant de diuerses regions. Voyez en combien d'endroits on renuerse la terre; cōbien de milliers d'hommes la cultiuent & la labourent. Croiriez-vous que ce ne fut que pour vn ventre qu'on seme en Sicile & en Affrique? Nous deuiendrons sages, nous desirer-

rons peu de choses si chacun se considere, s'il veut mesurer son corps, & reconnoistre qu'il ne peut contenir beaucoup, ny le contenir pour long-temps. Toutesfois il n'y aura rien qui vous puisse plus profitablement enseigner la moderation de toutes choses, que de penser bien souuent à la briuete de la vie, & à l'incertitude de sa durée. Enfin quoy que vous fassiez, pensez tousiours à la mort.

EPISTRE CXV.

ARGUMENT.

- I. *Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage que de leur vie.*
- II. *De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laideur de la vicieuse.*
- III. *Il parle en suite contre les despenses superflues & contre l'avarice.*

I. **I**E neveux pas, Lucilius, que vous preniez tant de peine pour le choix de vos paroles, & pour vostre façon d'escrire. J'ay des choses plus considerables qui doiuent vous toucher dauantage. Cherchez ce que vous escrirez, & non pas comment vous l'escrirez. Ou plustost ne cherchez pas comment vous deuez escrire, mais quels sentimens vous deuez auoir, afin de vous appliquer ce que vous aurez pensé de grand, & que vous le grauiez dans vostre cœur.

Quand vous verrez vn discours trop estudié & trop poly, croyez assurément que celuy qui en est l'auteur n'est pas moins attaché aux petites choses. Vn homme qui a l'ame grande parle avec plus de confiance & de liberté. Tout ce qu'il dit monstre plus de franchise, que d'affection & d'estude. Vous cónaissez quantité de ieunes gens, dont la barbe & les cheueux ont tous les ajustemens de l'art, & qui ont tousiours le peigne à la main pour entretenir leur belle teste, vous n'en deuez rien esperer ny de fort, ny de solide. Le discours est le visage de l'ame, s'il est trop poly, s'il est plein de fard, s'il est trop curieusement trauillé, il monstre que l'ame n'a rien de sincere, mais qu'elle a quelque chose de lâche & de bas. L'ajustement & la mignardise ne sont pas des ornemens dignes d'un homme.

II. S'il nous estoit permis de regarder l'ame d'un homme de bien, que nous verrions en elle vn beau visage, vn visage venerable. Que nous y verrions esclatter tout ensemble de magnificence & de tranquillité. Nous verrions d'un costé la Iustice, de l'autre la Force; Là la Temperance, & icy la pudeur & la sagesse ietter des lumieres merueilleuses. Outre cela la continence, la sobriété, la patience, la liberté, la courtoisie, & l'humanité, qui est si rare en l'homme mesme, respandroient leurs clartez sur elle. Mais combien la preuoyance, la magnificence, & la grandeur de courage qui esleue au dessus de toutes ces vertus, luy donneroient elles de lustre, de credit, & d'autorité? Combien auroit-elle de grace & de majesté tout en-

semble? Personne ne la iugeroit digne d'estre aymée, qui ne la iugeast en mesme temps adorable. Si quelqu'un auoit veu ce visage plus majestueux & plus resplandissant que tout ce qu'on peut voir dans le monde, ne demeureroit-il pas estonné comme à la rencontre de quelque Dieu? Et aussi-tost qu'il luy auroit esté permis de la voir, ne demâderoit-il pas de la voir encore? Mais quand il auroit esté attiré par la douceur de son visage, ne faudroit-il pas qu'il l'adorast, & qu'il se mit à genoux deuant-elle? Enfin apres l'auoir longtemps contemplée, & la voyant plus grande que tout ce qu'on peut voir de grand parmy nous, les yeux enflammés d'un feu si doux, & neantmoins si vif, ne prononceroit-il pas avec du respect & de l'estonnement ces vers de Virgile.

*O fille merueilleuse adorable immortelle,
De quel nom glorieux faut-il que ie t'appelle?
Tu n'as ny le discours, ny le front d'un mortel,
A tes moindres beautez nous deuons un autel.
Enfin qui que tu sois vis heureuse & contente,
Et soulage les maux que le sort nous presente.*

Elle se presentera deuant nous, elle nous donnera du soulagement si nous la voulons honorer. Au reste on ne l'honore point par des sacrifices de taureaux, par des offrandes d'or & d'argent, ny par des presens dont on feroit des thresors, mais par vne volonté iuste & sainte. Enfin il n'y auroit personne qui ne brûlast pour elle d'amour, si nous estions assez heureux pour

la voir. Mais il y a quantité de choses qui se mettent deuant nos yeux, & qui nous éblouissent par trop de lumiere, ou qui nous tiennent dans l'obscurité. Toutesfois comme on peut fortifier les yeux, & leur rendre leur parfait vsage par le moyen des medicamens. De mesme si nous voulons oster à l'ame ses empeschemens & ses obstacles, nous pourrons voir la vertu encore qu'elle soit couuerte d'un corps; qu'elle soit cachée sous les lambeaux de la pauureté, & qu'elle soit comme opprimée dans la bassesse & dans l'infamie. Ouy certes nous remarquerons sa beauté bien qu'elle soit couuerte de fange. Et dauantage nous reconnoistrôs la deprauation & le mal-heureux assoupissement d'une ame miserable, encore que le grand esclat des richesses & la fausse lumiere des hommes & de la puissance brillent sans cesse à l'étour, & éblouissent ceux qui la regardent. Alors nous pourrons iuger combien les choses que nous admirons sont mesprisables, & que nous ressemblons aux enfans à qui toutes sortes de iouëts sont precieux, & qui preferent des bagatelles à leurs freres, & à leurs peres. En effect quelle difference y a-il entre eux & nous, si ce n'est, comme dit Ariston, que nous sommes fols pour des tableaux & des statuës, & que nos folies nous coustent plus cher. Vn enfant se satisfait d'un petit cailloou marqueté qu'il trouuera sur le riuage d'une riuere. Mais il nous faut de grandes colonnes diuersifiées de mille couleurs, qu'on apporte des sables d'Egypte, ou des solitudes de l'Affrique, pour en faire vne gallerie ou vne salle assez grande, pour faire fe-

stin à tout vn peuple. Nous admirons des murailles reuestuës de marbre, encore que nous sçachions bien ce qui est deffous, & nous aydōs nous-mesmes à tromper nos yeux. Mais quand nous faisons d'orer, & les lambris & les couuertes de nos maisons, est-ce faire autre chose que de nous donner sujet de nous réjouir d'vn mensonge, car nous sçauons bien qu'il n'y a que du bois sous cet or. Ce ne sont pas seulement les murs & les lambris qui sont couuerts & reuestus d'vn ornement si mince & si leger, toute la felicité de ceux que vous voyez marches avec tant de faste & tant de marque de grandeur, n'est qu'vne apparence de felicité. Considerez les de près, & vous apprendrez bien-tost combien il y a de maux cachez sous la tendre escorce des honneurs. La mesme chose qui fait tant de Magistrats & de Iuges; la mesme chose, ie veux dire l'argent charme les Iuges & les Magistrats. Depuis qu'il a commencé d'estre en honneur, le veritable honneur s'est éuanouï. Nous sommes deuenus marchands, & tout ensemble la marchandise; Et comme nous ne trauillons que pour l'argent, nous ne demandons pas quelle est vne chose, mais combien on en tirera de profit.

III. Nous sommes gens de bien pour l'argent, & pour l'argent nous sommes meschans. Nous embrassons la vertu si l'on void reluire avec elle quelque esperance de profit; mais nous prenons le party contraire si le vice nous fait des promesses plus auantageuses. Nos peres nous ont appris à faire estat de l'or & de l'argent, & cette passion qui s'est dès nostre ieunesse imprimée

primée dans nos ames, & qui pour ainsi dire, a pris naissance avec nous, prend aussi son accroissement avec nous. D'ailleurs tous les hommes qui ne se peuvent accorder en toutes les autres choses, demeure d'accord qu'il faut auoir des richesses. Ils ne considerent rien autre chose, ils ne souhaitent rien autre chose à leurs enfans, & quand ils veulent reconnoistre les graces des Dieux, ils leurs consacrent de l'or comme la meilleur chose qui soit entre les choses humaines. Enfin les mœurs sont reduites à ce point, qu'on donne à la pauureté des maledictions, qu'elle est mesprisée des riches, & qu'elle est odieuse aux pauvres. Adioustez à cela les pensées, qui enflamment de plus en plus la conuoitise par le charme inéuitable de leurs vices. En effet ils louët les richesses, comme le seul ornement & la seule beauté de l'Vniuers. Il leur semble que les Dieux ne peuvent rien donner de meilleur, ny rien auoir de meilleur.

Le Palais du Soleil estoit d'or tout brillant.

Regardez en suite le chariot de la mesme Diuinité.

Les esieux estoient d'or, le timon estoit d'or.

Enfin ils appellent siecle doré, celuy qui leur semble auoir esté le meilleur, & il s'en trouue parmy les Tragiques qui ont preferé le gain à l'innocence, & à la bonne reputation.

*Que ie sois appellé meschant & detestable,
Pourueu que ie sois riche, & tousiours redoutable.
On demande est-il riche ? a-il quelque moyen ?
Et pas-un ne demande est-il homme de bien ?*

E c

Chacun est estimé selon ce qu'il possède,
 Il n'est rien d'incurable où l'or sert de remede,
 Et de quelque costé qu'en amene un bon vent
 Il n'est iamais honteux de courir au deuant.
 Avecques les grands biens ie desire la vie.
 Te permets autrement qu'elle me soit ravie,
 C'est mourir glorieux & triomphant du sort,
 Que d'amasser des biens à l'instant de la mort.
 L'or est du genre humain le seul bien veritable,
 Le Ciel ne donne rien qui luy soit comparable,
 Et si Venus esclatte avec autant d'attraits,
 Et que ses yeux divins poussent d'aussi beaux traits,
 Je ne m'estonne pas que la voyant si belle,
 Les hommes & les Dieux ayent soupiré pour elle.

Lors que ces derniers vers eurent esté prononcez dans vne tragedie d'Euripide, tout le peuple se leua d'un commun consentement, & cria qu'il falloit ban-
 nir & l'auteur de cette piece, & l'acteur qui la repre-
 sentoit. De sorte qu'Euripide monta en même temps sur le theatre, & pria le peuple d'attendre, pour voir
 quelle seroit la fin de ce grand admirateur des riches-
 ses. Bellerophon receuoit dans cette Fable les mesmes
 peines que les auares reçoivent durant leur vie. Car il
 n'y a point d'avarice qui n'ait sa peine particuliere,
 encore que l'avarice soit elle-mesme vne peine assez
 cruelle. Combien nous tire elle de larmes! combien
 nous donne elle de maux. O qu'elle est miserable
 tandis qu'elle desire des biens, & qu'elle est encore
 miserable apres les auoir acquis! loignez les inquietu-

des perpetuelles qui persecutent chacun selon les biens qu'il possede. Car on a bien plus de peine à posseder les richesses, qu'à les acquerir. Combien pleure-on de pertes qui sont quelquesfois grandes, mais qui semblent tousiours plus grandes qu'elles ne sont en effect. Enfin quand la fortune n'osterait rien à vn auaricieux, il mettra tousiours au nombre de ses pertes tout ce qu'il ne pourra pas acquerir. Cependant me dites vous, on l'estime heureux & riche, & l'on en voudroit bien auoir autant qu'il y en a. Ie le confesse, mais dites-moy ie vous prie, pensez-vous qu'il y ait au monde de pire condition que celle de ceux qui sont miserables, & tout ensemble enuiez? Ie souhaiterois que ceux qui desirent des richesses allassent cōsulter les riches; & que ceux qui poursuiuent les honneurs consultassent les ambitieux, & ceux qui sont au faiste des dignitez. Ils changeroient sans doute de volonté, encore que ceux qui auoient condamné leur premiere ambition fassent de nouvelles entreprises, & cherchent de nouveaux honneurs. Mais il n'y a personne qui soit content de sa bonne fortune, bien qu'elle ne luy couste point de peine, & qu'elle soit venuë comme en poste. Il se plaint & de ses desseins, & du succez de ses desseins, & ayme tousiours mieux ce qu'il n'a pas fait, que ce qu'il a fait. Or la Philosophie produira en vous ce bien, que i'estime si grand, que ie ne voy rien de plus grand, que vous ne vous repentirez iamais de vos actions. Certes les belles paroles, & la douceur du langage ne vous conduiront pas à cette felicité

qui ne peut estre esbranlée par les tempestes. Que le discours aille comme il pourra, pourueu que l'esprit soit composé comme il doit estre, pourueu qu'il soit tousiours grand; qu'il soit ferme & asseuré dans ses resolutions; qu'il se satisfasse des choses qui ne peuvent satisfaire les autres; qu'il iuge de son auancement par sa vie; & qu'il mette toute sa science à ne rien desirer, & à ne rien craindre.

EPISTRE CXVI.

ARGUMENT.

Dispute contre les Peripateticiens touchant les passions de l'ame.

ON a souuent demandé s'il estoit plus auantageux d'auoir des passions moderées, que de n'en auoir point du tout. * Ceux de nostre Secte les reiettent entieremēt, mais les Peripateticiens les moderent. Pour moy ie ne comprends pas comment vne maladie quelque mediocre qu'elle fut, pourroit estre vtile & salutaire. N'aprehendez rien encore. Ie ne veux rien vous oster de ce que vous ne voulez pas qu'on vous oste. Ie me rendray facile & indulgent pour toutes les choses ou vous pretendez, & que vous iugez ou necessaires, ou vtiles, ou agreables à la vie. I'en osteray seulement le défaut. Car quand ie vous auray defendu de desirer, ie vous permettray de vouloir,

* Les
Stoiciens

afin que vous fassiez les mesmes choses sans crainte, & avec plus de certitude, & que vous en goustiez mieux le plaisir. En effet ne gousterez vous pas mieux les plaisirs, quand vous en ferez le maistre, que quand vous en ferez l'esclau. Mais c'est vne chose naturelle me direz vous, que ie fois affligé de la perte d'un amy, & que ie donne quelque temps à vn dueil si legitime. C'est vne chose naturelle d'estre touché des opinions des hommes, & d'estre triste aux afflictions. Pourquoy donc ne me permettez vous pas cette vertueuse crainte d'estre en manuaise reputation? Je vous respons qu'il n'y a point de vice qui ne trouue ses deffenseurs, & dont le commencement n'ayt quelque sorte de pudeur & d'excuse; mais sçachez aussi que cela est cause qu'il prend bien-tost de plus grandes forces, & qu'il deuiet enfin monstrueux. Si vous luy permettez de naistre, vous n'aurez pas la puissance de l'estouffer. Toute passion est foible en son commencement: En suite elle se pouffe d'elle-mesme, & à mesure qu'elle auance, elle trouue de nouvelles forces. Enfin il est plus facile de l'empescher d'entrer, que de la chasser quand elle est entrée. Il est vray que toutes les passions procedent d'un principe qui est comme naturel; & la Nature nous a ordonné d'auoir soin de nous. Neantmoins ce soin que vous deuez auoir de vous mesme se conuertit en vn vice s'il est plus grand qu'il ne faut. La Nature a attaché quelque plaisir à toutes les choses necessaires, non pas afin que nous le souhaittions & que nous courrions apres; mais afin que les choses sans les-

quelles nous ne pouuons viure, nous fussent rendûes plus agreables par ce meflange de plaisir. Si on le recherche à cause de luy seul, cela s'appelle dissolution. Il faut donc resister aux passions aussi-tost qu'elles veulent entrer, parce que comme i'ay dit, il est plus aisé de les empescher d'entrer, que de les faire sortir. Mais permettez moy, dites vous, de pleurer & de craindre iusqu'à vne certaine mesure. Certes cette mesure deuiendra bien-tost demesurée, & ne finira pas où vous voudriez qu'elle finit. Le Sage se conseruera dans la tranquillité, que ie cherche sans y employer trop de soing, car il donnera à ses larmes & à ses plaisirs telle mesure qu'il luy plaira. Quant à nous à qui il n'est pas aisé de retourner, il nous est plus auantageux de ne nous pas mettre en chemin. Il me semble que Panetius respondit fort bien à vn ieune homme, qui luy demandoit si vn sage deuoit aymér. Pour le sage, dit-il, c'est vne chose qui est sans doute à considerer; Mais pour vous & pour moy qui sommes encore fort esloignez de la condition du sage, gardons de nous abandonner à vne chose si remplie de troubles & de violence qui dépend tousiours d'autruy, & qui ne s'estime point elle-mesme. Si elle nous regarde fauorablement, nous nous laissons charmer par sa douceur. Si elle nous mesprise, nous nous laissons enflammer par la colere, & par le dépit. Enfin les douceurs de l'amour nous nuisent autant que ses rigueurs; nous nous laissons gagner par la facilité que nous y trouuons, & nous combattons contre ses difficultez. C'est pourquoy ie suis d'auis que nous nous

tenions en repos, puis que nous connoissons nostre foiblesse. N'abandonnons point nostre esprit infirme ny au vin, ny à la beauté, ny à la flatterie, ny à tous les autres charmes qui l'attirent si agreablement. Car ce que Panetius respondit touchant l'amour, ie le puis dire de toutes les autres passions. Destournons nous des lieux glissans tout autant que nous le pouvons ; A peine nous pouuons nous tenir fermes sur des chemins secs ; à peine sommes nous en seureté où il n'y a point de peril. Ie sçay bien que vous ne manquerez pas de me dire en cet endroit, ce que tout le monde dit contre les Stoïciens. Vous promettez de trop grandes choses, & vous donnez des preceptes trop difficiles. Nous sommes hommes, nous sommes foibles, nous ne pouuons pas refuser routes choses à nostre foiblesse. Nous pleurerons, mais peu ; Nous souhaiterons, mais moderément ; Nous nous mettrons en colere, mais nous nous appaiserōs. Sçavez-vous pourquoy nous ne pouuons surmonter nos passions ? par ce que nous nous faisons accroire que nous ne le pouuōs. Et ce qui est encore plus fascheux, nous excusons nos vices par ce que nous auons pour eux de l'amour, & que nous aymons mieux les defendre que de les chasser. La Nature nous a donné assez de force si nous voulions nous en seruir, si nous voulions les ramasser, & les employer routes pour nous, & non pas contre nous. Mais nous ne voulons pas en vser, & nous disons pour pretexte que cela nous est impossible.

EPISTRE CXVII.

A R G V M E N T.

- I. *Reflexion sur quelques Paradoxes des Stoïciens.*
- II. *Il condamne les disputes precedentes , & montre le vray chemin de la sagesse.*

I. **V**OUS me donnerez beaucoup de peine & à vous aussi. Et sans que vous y pfiéciez, vous me ferez vn grand procez en me faisant toutes ces petites questions. Car ie ne puis en les decidant, contredire les Stoïciens sans les offencer, ny demeurer d'accord avec eux sans offencer la conscience. Vous me demandez si ce que les Stoïciens tiennent est veritable, que la sagesse soit vn bien, & qu'estre sage ne soit pas vn bien. Je vous diray premierement ce que pensent les Stoïciens, & en suite prendray la hardisse de vous dire mon opinion. Ils estiment donc que ce qu'on appelle bien est corps, parce que, ce qu'on appelle bien agit, & que tout ce qui agit est corps. Ce qui s'appelle bien profite, or afin qu'il profite il faut necessairement qu'il agisse, & s'il agit, il ne faut point douter qu'il ne soit corps. Ils disent que la sagesse est vn bien, il faut donc dire aussi que la sagesse est corporelle. Mais ils n'estiment pas qu'estre sage soit d'une mesme condition. C'est vne chose incorporelle & vn accident à la sagesse, & partant elle n'agit point & ne profite point aussi. Quoy donc, disent-ils, ne
difons

difons nous pas que c'est vn bien que d'estre sage? Ouy certes nous le difons, mais en raportant cela à la chose dont il despend, c'est à dire, à la sagesse. Mais deuant que ie me separe des Stoïciens, & que ie me range de l'autre party, escoutez sur ce subiet ce que quelques-vns respondent aux autres. Il faut donc dire tout de mesme, que viure heureusement n'est pas vn bien. Mais on doit respondre à cela, soit qu'ils le veulent, soit qu'ils ne le veulent pas que l'heureuse vie est vn bien, & que viure heureusement est aussi vn bien. On aporte encore cet argument contre les Stoïciens. Voulez-vous estre sage? C'est donc vne chose desirable, si c'est vne chose desirable, c'est vn bien ils sont contrains de tordre les mots, & de les mettre à la gesne, & d'adiouster au mot de desirer vne syllabe, que nostre langue ne peut souffrir. Ils disent que ce qui est bon est desirable, & que ce qui suruiet au bien est comme le par dessus du desirable, comme qui diroit, *sur desirable*, que l'on ne desire pas comme vn bien, parce qu'on a desia obtenu le bien, mais comme vne chose adioustée au bien desirable. Pour moy ie ne suis pas de ce sentiment, & ie pense que les Stoïciens se reduisent à cette extremité, par ce qu'ils sont desia liez par la premiere proposition, & qu'il ne leur est pas permis de changer de façon de parler. Nous defferons ordinairement beaucoup à la commune opinion; & le sentiment de tous les hommes est à nostre regard vn tesmoignage de la verité. Ainsi nous concluons qu'il y a des Dieux, de la croyance qu'en a tout le monde, & de ce qu'il n'y a

point de nation si barbare & si farouche, qui ne se figure quelques Dieux. Ainsi lors que nous parlons de l'immortalité de l'ame, le commun consentement des hommes qui craignent les enfers, ou qui les reuerent, a sur nous beaucoup de force & d'autorité. Je me seruiray donc en cét endroit de cette persuasion publique. En effet vous ne trouuez personne qui n'estime que la sagesse ne soit vn bien, & que ce ne soit aussi vn bien d'estre sage. Toutesfois ie ne ferai pas ce que* les vaincus ont accoustumé de faire, ie n'en appelleray pas au peuple, & nous combattons avec nos armées seulement. Ce qui arriue à quelque chose est-il dans la chose à laquelle il arriue, ou bien en est-il dehors? S'il est dans la chose à laquelle il arriue, c'est vn corps aussi bien que la chose à laquelle il est arriué. Car rien n'y peut arriuer sans attouchement, & ce qui est capable de toucher est vn corps. S'il est hors de la chose, il s'en est retiré apres qu'il y est arriué. Or ce qui se retire du mouuement, & ce qui a du mouuement est corps. Vous attendez peut-estre que ie diray qu'il n'y a point de difference entre la course & courir, entre la chaleur & auoir chaud, entre la lumiere & reluire. Je confesse qu'il y a de la difference entre ces choses, mais ie dis aussi qu'elles ne sont pas d'vne autre condition les vnes que les autres. Si la santé est vne chose indifferente, estre en santé est aussi vne chose indifferente. Si la beauté est vne chose indifferente, estre beau est aussi vne chose indifferente. Si la iustice est vne bonne chose, il est bon aussi d'estre iuste; Si l'infamie est vn

* Il fait peut estre allusion aux Gladiateurs qui en appelloient quelque fois au peuple, quand ils se voyoient vaincus & en danger de mourir.

mal, c'est aussi vn mal que d'estre infame; comme si la chassie est vn mal, estre chassieux est aussi vn mal. Sçachez enfin que l'vn ne peut estre sans l'autre. C'eluy qui est sage a la sagesse, & celuy qui a la sagesse est sage. Tant s'en faut qu'on puisse douter que l'vn soit d'une autre condition que l'autre, qu'il y en a qui estiment que l'vn & l'autre ne sont qu'une mesme chose. Mais si tout ce qu'il y-a au monde est bien ou mal, ou indifferent, ie demanderois volontiers en quel rang nous mettrons la qualite d'estre sage. Il nient que ce soit vn bien, mais aussi ce n'est pas vn mal, il s'ensuit donc que c'est vne chose indifferente. Or nous disons qu'une chose est indifferente quand elle peut arriuer aussi tost à vn meschant qu'à vn homme de bien, comme l'argent, la beauté; la noblesse. Mais il ne peut arriuer qu'à vn homme de bien d'estre sage; Estre sage n'est donc pas vne chose indifferente. Ce n'est pas aussi vne chose qui soit mauuaise, par ce qu'elle ne peut arriuer au meschant, il s'ensuit donc que c'est vne bonne chose. Ce qui peut estre seulement possedé par l'homme de bien, est vne bonne chose, or estre sage est vne qualite qui ne conuient qu'à l'homme de bien, c'est donc vne bonne chose. Vous dites que c'est vn accident à la sagesse, mais ie vous demande si estre sage fait la sagesse, ou si c'est la sagesse qui fait estre sage. De quelque facon que vous le preniez il faut que vous confessiez que c'est vn corps. Car enfin ce qui fait, & ce qui est fait, est corps; si est corps c'est vn bien. Il ne luy manquoit d'oc qu'une chose pour estre appellé bien,

c'est qu'il estoit incorporel. Quant aux Peripateticiens, ils estiment qu'il n'y a point de difference entre la sagesse, & estre sage; & que l'un est meslé avec l'autre. En effet pensez-vous que quelqu'un puisse estre sage, s'il ne possède la sagesse? Et pensez-vous que quiconque est sage ne possède pas la sagesse. Les anciens Dialecticiens mettent de la distinction entre ces choses, & cette distinction est passée iusqu'aux Stoïciens. Or pour dire en quoy elle consiste; Autre chose est vn champ, & autre chose d'auoir vn champ, par ce que la possession de champ appartient à celuy qui le possède, & non pas au champ. Ainsi la sagesse est vne chose, & estre sage est vne autre chose. Je croy que vous demeurerez d'accord que la chose qu'on possède, & celuy qui la possède font deux. On possède la sagesse, & celuy qui est sage la possède. La sagesse est vne intelligence parfaite, qui est la science de bien viure, la regle & la maistresse de la vie. Qu'est ce donc que d'estre sage? Je ne puis dire que c'est vne intelligence parfaite, mais ce qui arriue à celuy qui a cette intelligence parfaite. Ainsi l'un est vne intelligence parfaite, & l'autre en est comme la possession. Il y a, dit-on, diuerses natures de corps, comme cét homme, comme ce cheual. Elles sont suiuiues de certains mouuemens de leurs ames, qui font connoistre les corps. Ces mouuemens ont quelque chose de particulier, & que l'on considere separé des corps. Comme par exemple, Je voy Caton qui se promene, le sens monstre cela, & l'esprit le croit. Ce que ie voy est vn corps sur qui

i'ay porté les yeux & l'esprit. Apres cela ie dis Caton marche, & alors ie ne parle pas du corps, mais ie dis quelque chose qui est énoncée du corps. Ainsi quand nous parlons de la sagesse, nous entendons quelque chose d'incorporel, & quand nous disons il est sage, nous parlons d'un corps. Mais supposons maintenant que la sagesse & estre sage soient deux choses, car ie ne dis pas encore ce qui m'en semble, qui empesche que l'une & l'autre ne soit un bien. Vous disiez tantost qu'autre chose est un champ, & autre chose d'avoir un champ, parce que celui qui possède est autre chose que ce qu'il possède. Le champ est terre, & le possesseur est homme. Mais dans la question dont il s'agit maintenant, l'un & l'autre est d'une mesme nature, celui qui possède la sagesse, & la sagesse que l'on possède. Davantage en la comparaison qu'on a apportée, le champ est autre chose que celui qui le possède, mais icy & celui qui possède, & la chose possédée sont unis; & estre sage & la sagesse se rencontrent en un mesme homme. On possède un champ par le droit que l'on y a, la sagesse par la nature. Un champ peut estre aliené, & donné à un autre, mais la sagesse ne se retire iamais de celui qui la possède, & ne scauroit luy estre ostée. Il ne faut donc point faire de comparaisons entre des choses si dissemblables. J'auois commencé de dire qu'estre sage & la sagesse pouuoient estre deux choses, & que toutes deux pouuoient estre des biens. La sagesse & estre sage sont deux choses, & vous demeurez d'accord qu'elles sont toutes deux des biens, Or comme

rien n'empesche que la sagesse ne soit vn bien, & que la possession de la sagesse ne soit aussi vn bien, ainsi rien n'empesche que la sagesse & auoir la sagesse ne soit vn bien. Pour moy ie veux acquerir la sagesse afin d'estre sage. Quoy donc vne chose sans laquelle vne autre ne peut estre bonne, n'est-elle pas bonne elle-mesme? Vous dites qu'il faudroit refuser la sagesse, si on vouloit nous la donner sans nous en donner l'vsage. Qu'est-ce que l'vsage de la sagesse? estre sage. C'est ce qu'il y a en elle de plus precieux. Otez cela elle est inutile, & la sagesse n'est qu'un fantosme. Si les tourmens sont des maux, c'est vn mal que d'estre tourmenté. De sorte que mesme les tourmens ne seroient pas des maux, si vous en auiez osté ce qui les suit, c'est a dire, estre tourmenté. La sagesse est l'habitude d'une ame parfaite, & estre sage en est l'vsage. Comment donc son vsage ne feroit-il pas vne bonne chose, puis que la sagesse sans l'vsage n'est pas mesme vne bonne chose? Je vous demande si la sagesse est desirable, vous le confessez. Je vous demande si l'vsage de la sagesse est desirable, vous le confessez. Car vous dites que vous ne voudriez pas la receuoir si on vous deffendoit de vous en seruir. Ce qui est desirable est bon. Estre sage est l'vsage de la sagesse, comme l'vsage de l'Eloquence est de parler, & celuy des yeux de voir. Estre sage est donc l'vsage de la sagesse, or l'vsage de la sagesse est desirable, estre sage est donc vne chose desirable, & si c'est vne chose desirable, c'est par consequent vne bonne chose.

II. Mais ie me condamne moy-mesme d'imiter

ceux que ie blasme, & d'employer des paroles pour prouuer vne chose toute manifeste. Car enfin qui pourroit douter qu'auoir trop grand chaud ne soit vne chose importune, si le trop grand chaud est importun? Qu'auoir grand froid ne soit vne chose fâcheuse, si le grand froid est fâcheux? Et qu'il ne soit bon de viure, si la vie est vne bonne chose? Mais tout cela ne fait que tournoyer à l'entour de la sagesse, & n'est point de la sagesse à laquelle nous deuons nous arrester. Certes si nous voulons vn peu nous estendre, elle a de grandes & de spacieuses promenades. Discourons de la nature des Dieux, de la nourriture des Astres, du cours different des estoilles. Recherchons si leurs mouuemens & leurs reuolutions causent quelques alterations dans nos corps, & si les esprits & les corps reçoient leur vigueur ou leur foiblesse de la vertu de leur influences; si les choses qu'on appelle fortuites, n'ont pas esté ordonnées par vne loy qui ne peut manquer; & si il se fait quelque chose dans le monde que le hazard produise inopinément, & qui ne soit par l'effet de quelque puissance superieure. Veritablement toutes ces considerations ne regardent point les mœurs, mais elles delassent l'esprit, & l'esteuent à la grandeur des choses qu'elles recherchent. Au contraire toutes ces petites questions dont ie parlois tantost l'affoiblissent, & ne l'aiguisent pas comme vous pensez, mais elles en émoussent la pointe. Mais ie vous prie pourquoy perdons nous le temps en des choses qui sont au moins inutiles si elles ne sont pas fausses? Pourquoy ne l'employons nous pas

à de plus grandes & de plus hautes speculations? Que me seruira de sçauoir si estre sage est autre chose que la sagesse? Si l'vn est vn bien, & si l'autre n'est pas vn bien? Quoy qu'il en soit ie veux bien m'abandonner iusqu'à subir tout le hazard du souhait que ie vay faire. Ie vous souhaite la sagesse, & ie me souhaitte d'estre sage. Et ie pense apres tout que ie me souhaitte autant qu'à vous, & que nous serons tous deux esgaux. Apres tout faites en sorte de me monstrez vn chemin qui me conduise à la sagesse. Dites moy ce que ie dois fuir, & ce que ie dois desirer; Par quels moyens, & par quelles forces ie dois appuyer mon esprit infirme; Comment ie repousseray ce qui m'emporte indifferemment de tous costez; Comment ie pourray resister à tant de maux; Comment ie me destourneray des vices qui se iettent dessus moy; Comment ie sortiray de ceux où ie me suis ietté moy-mesme. Enseignez-moy à supporter mes afflictions sans me plaindre, & les prosperitez d'autruy sans enuie. Enseignez-moy à ne pas seulement attendre le dernier iour de ma vie avec vn courage ferme, mais à l'aller chercher moy-mesme quand il en sera besoing. Ie n'estime rien de plus lasche que de souhaitter la mort. Car si vous voulez viure, pourquoy souhaittez vous de mourir? Et si vous ne voulez plus viure, pourquoy priez vous les Dieux de vous donner vne chose qu'ils vous ont donnée en naissant? Il est arresté que vous mourez quelque iour malgré que vous en ayez, mais il est en vostre puissance de mourir quand il vous plaira. L'vn est vne chose necessaire,

l'autre

l'autre dépend de vostre volonté. l'ay leu depuis peu de temps vn lasche discours d'vn certain personnage qui veritablement parle bien. *Ainsi, dit-il, que ie puisse bien-tost mourir.* O insensé que tu es, tu souhaites vne chose qui est à toy. *Ainsi que ie puisse bien-tost mourir.* Peut-estre qu'en disant tousiours ces paroles tu es paruenù à la vieillesse. Autrement pourquoy retarder si long-temps? Personne ne te retient eschappe toy par ou tu voudras. Cherche telle partie de la nature qu'il te plaira, & fay la seruir à te donner vne issuë. Ces parties de la Nature sont les Elements, par qui le monde est conserué & entretenu, l'eau, la terre & l'air, qui sont aussi bien les chemins de la mort que les causes de la vie. *Ainsi que ie puisse mourir bien-tost.* Qu'entendez-vous par ce bien-tost & quel terme luy donnez-vous? il peut arriuer plustost que vous ne le souhaitez. Ces paroles partent sans doute d'vne ame foible, & qui veut donner de la pitié par ce dégoust qu'elle a de la vie. Celuy qui desire mourir n'a pas enuie de mourir. Il demande aux Dieux les moyens de viure. Si vous desirez mourir, le fruiet de la mort est de faire cesser vos desirs. Discourons sur ces choses, Lucilius, & faisons en sorte qu'elles forment nostre esprit. C'est en cela que consiste la sagesse, & ce qu'on appelle estre sage, & non pas à faire paroistre de vaines subtilitez dans les disputes ridicules. La fortune vous a desia proposé vne infinité de difficultez, & vous n'avez encore satisfait à pas vne seule. Vous ne faites que vous iouër; Et n'est-ce pas vne folie de battre l'air de son espée

quand le signal du combat a esté donné. Despouillez-vous de ces armes feintes, il est besoing d'une véritable espée pour decider cette querelle. Dites-moy par quel moyen & la tristesse & la crainte ne pourront s'emparer de mon ame; Et comment ie me pourray descharger du pesant fardeau de tant de secretes conuoitises. Mais enfin il ne faut pas demeurer court, il faut faire quelque chose. La sagesse est vn bien, & ce n'est pas vn bien que d'estre sage. Ie le veux. Nions qu'estre sage soit vn bien, afin qu'on se mocque de toute cette dispute, comme n'ayant esté employée qu'en choses vaines & inutiles. Que diriez-vous maintenant si l'on vous demandoit si la sagesse à venir est vn bien? Car enfin les Greniers ne sont point chargez & ne se sentent point encore de la moisson à venir, & l'enfance ne tire point d'auantage de la ieunesse où elle entrera quelque iour? La santé que l'on attend ne sert de rien au malade; non plus que le repos qui doit succeder au trauail & à la course ne soulage point vn homme tandis qu'il court & qu'il trauaille. Qui pourroit ignorer que ce qui doit auenir n'est pas vn bien, par cette raison mesme que c'est vne chose à venir? Car ce que l'on appelle bien ne tarde point à profiter. Or il n'y a que les choses presentes qui profitent, & si vne chose ne profite certainement elle n'est pas bonne; & si elle profite elle est desia bonne, & desia presente. Ie seray sage quelque iour, cela sera bon quand ie le seray, & non pas en attendant que ie le sois. Il faut qu'une chose soit deuant que de la dénommer bonne ou mauuaise.

Comment, ie vous supplie, ce qui n'est pas encore pouuoit-il estre desia bon? Et comment voulez-vous que ie vous prouue mieux qu'une chose n'est pas, qu'en vous disant qu'elle est encore d'as l'aduenir. Car il n'y a point d'apparence que ce qui est encore dans le chemin soit desia arriué. Le Printemps viendra bien-toft, mais ie sçay cependant que nous sommes dans l'Hyuer. L'Esté suiura le Printemps, mais ie sçay que nous ne sommes pas encore en Esté. Enfin i'ay vn grand tesmoignage qu'une chose n'est pas presente, lors qu'elle est encore dans l'auenir. I'espere que ie seray sage quelque iour, mais cependant ie ne le suis pas. Si i'auois ce bien, ie n'auois plus desia ce mal. Quand on dit ie pourray quelque iour deuenir sage, on reconnoist de là que ie ne le suis pas encore. Ie ne sçauois estre en mesme temps & dans ce bien & dans ce mal. Ces deux choses ne sçauoient se ioindre ensemble, & le bien & le mal ne se trouuent point en mesme temps en vn mesme obiet. Passons donc promptement par dessus ces ingenieuses bagatelles, & haltons nous d'attraper les choses qui nous apporteront quelque secours. Celuy qui va querir la sage-femme pour faire accoucher sa fille qui est en trauail, ne s'amuse pas à lire vne ordonnance affichée au coing d'une rue. Celuy qui court pour esteindre sa maison en feu, ne s'amuse pas à regarder sur vn damier, comment on pourra sauuer vne dame qui est en danger. Cependant on vous aporte de tous costez de mauuaises nouvelles. On vous annonce l'embrasement de

vostre maison , la perte de vos enfans , le siege de vostre ville , le pillage de vos biens , adioustez à cela des naufrages , des tremblemens de terre , & tout ce qui peut donner de la crainte ; Et parmy tant de calamitez vous ne songez qu'à des diuertissemens , & à des choses qui vous plaisent ? Vous demandez quelle difference il y a entre la sagesse , & estre sage. Et lors qu'un orage furieux est prest de tomber sur vostre teste , vous vous amusez à faire des neuds pour auoir le plaisir de les deffaire. La Nature ne nous a pas esté si liberale du temps que nous en ayons de reste pour le perdre. Voyez combien en perdent ceux qui en font les meilleurs mesnagers. Nos maladies ou celles des nostres nous en ont desrobé vne partie ; & les affaires domestiques & les affaires publiques en occupent vne autre partie. Le sommeil partage avec nous nostre vie. Que nous sert donc de consumer en des choses vaines , la plus grande partie de ce temps qui est si court , qui passe si viste , & qui nous emporte nous - mesme. Outre cela l'esprit de l'homme s'accoustume plustost à se donner du plaisir , qu'à travailler pour sa guerison ; & fait son passe - temps de la Philosophie , qui deuroit estre son remede. Je ne sçay quelle difference il y a entre la sagesse & estre sage , mais ie sçay bien qu'il ne m'importe de le sçauoir ou de l'ignorer. Dites-moy ie vous prie , seray-je deuenu sage quand i'auray appris cette difference ? Pourquoy donc me retenez - vous plustost parmy des paroles , que parmy les actions de la sagesse ? Rendez-moy plus constant , plus ferme & plus assuré. Ren-

dez-moy aussi fort que la fortune, & victorieux d'elle-mesme. Je pourray certes en triompher si ie fay toutes les choses que i'apprens.

EPISTRE CXVIII.

ARGUMENT.

- I. *Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes charges.*
- II. *Du vray bien, & de la difference qu'il y a entre ce qui est honneste & ce qui est bon.*

I. **V**OUS me demandez trop souuent des lettres. S'il faut que nous comptions ensemble, vous demeurerez insoluable. Nous estions d'accord que vous m'esciriez le premier, & que ie vous ferois responce. Neantmoins ie ne veux pas faire le difficile avec vous, ie sçay bien qu'on peut vous prester seurement. C'est pourquoy ie nefeindray point de vous faire des auances. Mais ie ne feray pas ce que Ciceron conseilloit à Articus, qu'encore qu'il n'eust rien à escrire, il escriuit neantmoins tout ce qui se presentoit à son esprit. Pour moy ie ne manque iamais de subiet d'escire, sans m'amuser à toutes ces choses dont Ciceron remplit ses Lettres. Je ne vous manderay point comme luy, lequel est le plus en peine de

tous ceux qui briguent vne charge ; Que celuy-cy ne se contente pas de ses forces , mais qu'il employe encore celles d'autruy pour obtenir les dignitez ; Que cet autre poursuit le Consulat, appuyé de la faueur de Cesar ou de celle de Pompée ; que Cccilius est vn vsurier inhumain de qui mesme ses plus proches ne peuuent tirer vn denier, à moins de donner cent pour cent. Il vaut mieux discourir de ses maux, que de ceux d'autruy. Il vaut mieux s'examiner soy-mesme , & considerer combien on poursuit de choses sans en obtenir pasvne. Mon cher Lucilius, c'est vn bien excellent, c'est vn bien assuré, & qui ne dépend de personne que de ne rien demander , & de passer sans desir & sans ambition au trauers de ces assemblées que tient la fortune. Tandis que le peuple est assemblé ; que ceux qui poursuient les charges regardent avec inquietude la contenance de ceux qui les fauorisent ; que celuy-là leur donne de l'argent ; que celuy-cy agit par des entremetteurs ; que l'autre à force de baisers vse les mains de ceux à qui il ne voudroit pas seulement laisser toucher les siennes s'il auoit ce qu'il demande, enfin tandis que chacun en suspens attend avec impatience la voix du crieur ; Combien pensez vous qu'il y ayt de plaisir parmy le monde de demeurer en repos parmy l'inquietude de tant de monde de demeurer en corps, & de regarder ces foires sans rien achepter & sans rien vendre. Mais de combien est plus grande la satisfaction de cet homme qui regarde sans soucy non seulement les assemblées où se font les Preteurs & les Consuls, mais

cette confusion de tout le monde, où les vns demandent des honneurs qui ne durent qu'un an, les autres vne puissance perpetuelle, les vns de bons succez dans la guerre, des victoires & des triumphes, les autres des richesses, les vns des mariages & des enfans, & les autres de la prosperité pour eux & pour tous ceux qui les touchent. Il n'appartient qu'aux grandes ames de ne rien demander, de n'aller prier personne, & de dire à la fortune. ie n'ay rien à demesler avec toy; Je ne m'abandonne point à ta puissance, ie sçay que tu repousses les Catons, & que tu esleues les Vatinies? Je ne demande point tes faueurs. Ainsi l'on reduit la fortune dans des bornes bien estroites, & c'est la mettre pour ainsi dire dans vne condition priuée. Ce sont là les subiets dont nous deuons tousiours nous entretenir, & dont il faut que nous remplissions nos lettres, tandis que nous verrons tant de milliers d'hommes, qui pour se ruiner eux-mesmes s'éforcent de trauerfer des maux pour arriuer dans d'autres maux, & qui demandent des choses que bien-tost ils ne voudroient pas auoir obtenues, ou dont ils seront bien tost desgoustez. Car enfin qui s'est iamais contenté d'une chose qui luy sembloit suffisante, & peut-estre excessiue tandis qu'il la souhaittoit? La felicité n'est pas insatiable comme se l'imaginent les hommes, elle se contente de peu, & c'est ce qui est cause qu'elle ne dégouste iamais personne. Vous croyez que ces choses-là sont hautes, parce que vous en estes esloigné; mais il n'y a rien de si bas aux yeux de celuy qui les possede. Que

l'on m'appelle imposteur, s'il ne cherche à monter plus haut. Ce que vous pensez estre le comble, n'est seulement qu'un degré. C'est le peu de connoissance qu'on a de la verité, qui fait faire aux hommes ces fautes. Ils se laissent tromper par l'opinion du peuple, ils courent seulement apres l'apparence du bien; Et lors qu'ils ont obtenu ce qu'ils poursuivent, & qu'ils ont beaucoup souffert en le poursuivant, ils reconnoissent qu'ils n'ont poursuiuy qu'un fantosme, que des maux, ou des choses vaines, ou qui sont moindres que leurs esperances. La plupart admire ce qui les trompe estant veu de loing; Et tout ce qui est grand & releué passe pour un bien aux yeux du vulgaire.

II. Mais pour ne pas tomber dans vne erreur si dangereuse, recherchez en quoy consiste le bien que l'on a deffiny en tant de façons differentes. Quelques-vns disent que le bien est vne chose qui excite les esprits, & qui les appelle à foy. Mais, dit-on, s'il appelle les hommes, & que ce soit à leur ruine? Car vous sçavez combien il y a de maux agreables qui nous charment, & qui nous attirent. Il y a cette difference entre le vray & le vray-semblable, que ce qui est bon est inseparable de la verité, parce qu'il n'y a rien de bon qui ne soit vray. Mais ce qui nous excite & nous attire par l'apparence est seulement vray-semblable; C'est comme un trompeur qui entre chez nous, qui nous sollicite, & qui nous attire. Quelques-vns ont donné cette definition du bien, Que le bien est vne chose qui donne un desir de foy, ou qui donne

ne de l'ardeur à l'esprit qui y aspire. Mais on obiecte contre cette definition, que beaucoup de choses donnent de l'ardeur à l'esprit qui ne sont desirées que pour la ruine de ceux qui les desirent. Certes ceux-là ont le mieux rencontré qui en ont donné cette definition. Le bien est ce qui attire à soy l'esprit conformément à la Nature, de sorte qu'il ne soit point desiré que quand il a commencé d'estre desirable. Car alors il est honneste, & l'on doit le souhaiter. L'occasion me fait icy souuenir de montrer la difference qu'il y a entre ce qui est bon & ce qui est * honneste. Ils ont veritablement quelque chose de commun, & d'inseparable. Et ce qui est bon ne peut subsister sans qu'il y ayt quelque chose de l'honneste, comme il est impossible que ce qui est honneste ne soit pas bon. Quelle difference y a il donc entre les deux. L'honneste est le bien parfait & accompli en quoy consiste l'heureuse vie, & dont le seul attouchement rend toutes les autres choses bonnes. Je diray pour mieux m'expliquer, qu'il y a certaines choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, comme de faire la guerre, d'aller en ambassade, & d'estre Iuge. Lors que ces choses là sont honnestement conduites, elles commencent d'estre bonnes, & de douteuses & d'indifferentes qu'elles estoient, elles deuiennent bonne infailliblement. Vne chose n'est bonne que par le commerce qu'elle a avec l'honneste, mais l'honneste est bon de soy. Le bien procede de l'honneste, mais l'honneste est independent. Ce qui est bon a peu estre mauuais, mais ce

qui est honneſte n'a iamais peu eſtre autre choſe que bon. Quelques-vns ont apporté cette deſſinition de bien, Que c'eſt ce qui eſt ſelon la Nature. Prenez garde à ce que ie vay dire. Ce qu'on appelle bien eſt veritablement ſelon la Nature, mais tout ce qui eſt ſelon la Nature ne doit pas eſtre appellé bien. Il y a vne infinité de petites choſes, qui ſont conformes à la Nature, mais elles ſont ſi petites, & ſi peu conſiderables, que le nom de bien ne ſçauroit leur conuenir. En effet, elles ſont legeres & meſpriſables, & quelque petit que ſoit le bien, il ne peut eſtre iamais meſpriſé. Il n'eſt pas bien durant qu'il eſt petit, & il n'eſt plus petit auſſi-toſt qu'il commence d'eſtre bien. Comment reconnoiſſons nous qu'une choſe eſt bonne, ou qu'elle merite le nom de bien? Si elle eſt entierement ſelon la Nature. Vous confeſſez, me direz-vous, que ce qui eſt vn bien eſt ſelon la Nature, & que c'eſt-là la propriété du bien. Vous confeſſez auſſi, me direz-vous, qu'il y a d'autres choſes qui ſont ſelon la Nature, & qui neantmoins ne ſont pas des biens, Comment donc ſe pourra-il faire que l'un ſoit vn bien, & que les autres ne ſoient pas des biens? Comment l'un ſera il different de l'autre, puis qu'il conuient à l'un & à l'autre d'eſtre ſelon la Nature? C'eſt leur grandeur qui fait en elles cette difference; Et certes il n'eſt pas nouveau que quelques choſes changent en croiſſant. Celuy qui eſtoit enfant, & qui eſt venu en puberté, a acquis quelque qualité qu'il n'auoit pas; il eſtoit irraiſonnable, il eſt maintenant raiſonnable. Quelques choſes non ſeulement deuiennent plus grandes en croiſſant, mais

elles deuiennent autres qu'elles n'estoient. Vous me respondrez sans doute que ce qui se fait plus grand ne deuient pas autre pour cela. Il n'importe, que ce soit vne bouteille, ou vn muid que vous remplissiez de vin, la qualité du vin est en l'vn & en l'autre. Cent liures de miel, & vne liure de miel ont le mesme goust. Vous vous seruez de comparaisons qui ne sont pas iustes, car en ce vin & en ce miel considéré en abondance, ou en petite quantité, il n'y a qu'vne mesme qualité, encore que la mesure s'en augmente, la qualité demeure la mesme, c'est tousiours du vin, c'est tousiours du miel. Ainsi bien que certaines choses s'augmentent, elles demeurent tousiours en mesme genre, & conseruent la mesme propriété. Mais apres auoir beaucoup adiousté à quelques-vnes, elles sont enfin changées par la dernière chose qu'on y adiousté, & en reçoient vne forme toute nouvelle, & qu'elles n'auoient point eüe auparauant. Vne seule pierre acheue la vouste, ie veux dire celle du milieu qui est la clef de toutes les autres. Pourquoy cette dernière pierre, qui est peut-estre la moindre, a-elle plus fait que ce grand amas de pierres? parce qu'elle a acheué l'ouurage, bien qu'elle ne l'ayt pas augmenté. Il y a d'autres choses qui se dépouillent en croissant de leur première forme, & qui se reuestent d'vne nouvelle. Quand l'esprit a long-temps medité sur vne chose, & qu'il s'est en fin lassé en considerant sa grandeur, on comméce à l'appeller infinie, parce qu'elle est deuenüe toute autre qu'elle n'estoit, lors qu'elle sembloit grande, mais

calme & limitée. Ainsi nous nous sommes figurez qu'une chose pourroit estre coupée bien que ce fut difficilement, & quand la difficulté est deuenüe plus grande on trouue qu'elle ne peut plus estre coupée. Ainsi ce qui ne se remuoit qu'à peine est enfin venu à ce point qu'on ne peut plus le remuer. Et de la mesme façon vne chose estoit selon la Nature ; en suite sa grandeur luy a fait auoir vne autre qualité, & en a fait vne chose bonne.

E P I S T R E C X I X .

A G R V M E N T .

- I. Le moyen de deuenir riche en peu de temps.*
- II. Que les richesses du monde sont vaines.*
- III. Que celuy qui se contente de peu ne manque d'aucunes commoditez.*

TOVTES les fois que ie trouue quelque chose, ie n'attends pas que vous disiez i'y retiens part, ie le dis moy-mesme pour vous. Voulez-vous sçauoir ce que i'ay trouué? Vous n'avez qu'à tendre la main, c'est vn gain tout assuré. Je vous enseigneray comment vous pourrez deuenir riche en peu de temps, car ie ne doute point que vous n'ayez grande passion de le sçauoir. Et certes c'e n'est pas sans raison que vous le souhaitez, ie vous meneray aux plus grandes richesses que l'on se puisse imaginer par vn chemin court, & qui ne vous ennuira point. Cepen-

tant vous auez befoing de trouuer quelqu'un qui vous preste ; Car il faut necessairement que vous empruntiez , affin que vous puissiez faire ce commerce. Mais ie ne veux pas que vous empruntiez par l'entremise d'un autre , ny que les Courtiers du Change y fassent promener vostre nom. Je vous enuoieray en vn lieu où l'on est tout prest de vous prester , c'est à dire , que ie vous enuoieray à cette parole de Caton , Emprunte de roy-mesme. Quoy que ce soit fort peu , ce peu suffira si nous n'allons qu'à nous mesme demander ce qui nous manque : Car, mon cher Lucilius, il n'y a point de difference entre ne point desirer & auoir. Vous trouuerez le mesme auantage en l'un qu'en l'autre, puis que vous ne serez point en inquietude. Ce n'est pas que ie vueille que vous refusiez quelque chose à la Nature. Elle est opiniastre, on ne la peut vaincre , elle demande le sien ; mais ie desire que vous sçachiez que ce qui excède la Nature n'est qu'une chose empruntée , & qui n'est point necessaire. I'ay faim , il faut manger ; mais que le pain soit bis ou blanc , il n'importe à la Nature. Elle ne demande pas qu'on donne du plaisir au ventre , mais qu'on le remplisse. I'ay soif. Que l'eau vienne d'un lac , ou d'une cisterne , il n'importe à la Nature. Elle ne demande rien autre chose sinon que vous estanchiez vostre soif, il ne luy importe que vous beuuez dans vn vase d'or ou dans le creux de vostre main. Regardez la fin de routes choses , & vous mespriserez les superfluës. La faim me presse-elle, ie cours aux viandes les plus proches, elle me

fera trouver excellent tout ce que ie pourray rencontrer. Vn ventre affamé ne rejette rien, il trouve tout bon.

II. Demandez-vous donc ce qui m'a donné tant de plaisir? Cette parole qui me semble fort bien dite, Que le sage ne recherche que les richesses naturelles. Vous m'allez dire sans doute que ie vous ay donné de belles esperances & rien autre chose; Que vous auiez desia fait de grands desseins; Que vous regardiez desia sur quelle mer vous vous embarqueriez pour faire vn plus grand commerce. Certes c'est me tromper, dites-vous, que de m'enseigner la pauvreté, apres m'auoir promis des richesses. Quoy donc estimez-vous que celuy-là soit pauvre à qui il ne manque rien? S'il ne luy manque rien, me direz-vous, c'est par le moyen de sa patience, & non pas par vne grace de la fortune. Donc vous ne l'estimerez pas riche, parce qu'il ne peut estre despouillé de ses richesses! Lequel aymeriez vous mieux ou auoir beaucoup, ou auoir assez? Celuy qui a beaucoup en souhaite encore d'auantage, ce qui tesmoigne qu'il n'a pas encore assez. Mais celuy qui a assez, a sans doute acquis ce que le riche ne scauroit iamais aquerir, c'est à dire, l'accomplissement de ses desirs. Croyez vous ses richesses ne meritent pas le nom de richesses, parce qu'elles n'ont iamais fait proscrire ny banir personne? parce qu'elles n'ont iamais obligé vn enfant d'empoisonner son pere, ny vne femme son mary? parce qu'elles sont assurees durant la guerre; parce qu'elles ne donnent point d'inquietudes dans la paix;

parce qu'il n'y a point de peril à les posseder, & qu'on en dispose sans peine. Celuy là donc a-il peu de chose, qui n'a point de froid, qui n'a point de faim, qui n'a point de soif? Iupiter n'a pas d'avantage. Certes ce n'est pas avoir peu que d'avoir assez; Et au contraire ce n'est pas avoir beaucoup que de ne pas avoir assez. Apres avoir surmonté Darius, apres avoir conquis les Indes, Alexandre est encore pauvre. Il cherche autre chose à gagner, il sonde des mers inconnues. Il enuoye sur l'Ocean de nouvelles flottes, & va rompre pour ainsi dire les limites & les barrières du monde. Ce qui suffit à la Nature, ne suffit pas à vn seul homme; enfin il s'est trouué vn homme qui a souhaité encore quelque chose, quand il s'est veu Maître de toutes choses. Voyez si cét aveuglement n'est pas extreme! & combien il est facile aux hommes d'oublier leurs commencemens & les lieux d'où ils sont partis, quand ils ont fait quelque chemin. Ce Prince qui à peine estoit paisible & legitime Seigneur seulement d'vn coin de terre, ne scauroit estre satisfait d'avoir porté ses conquestes iusqu'aux extremitez du monde, quand il songe qu'il ne peut aller plus avant, & qu'il faut revenir sur ses pas. L'argent n'a iamais rendu personne riche; Au contraire il n'y a iamais eu personne qui apres en avoir beaucoup acquis, n'ayt eu plus de passion d'en acquerir d'avantage. Voulez-vous scavoir la raison de cela? C'est que celuy qui en a le plus, commence à s'apercevoir qu'il en peut avoir d'avantage. Enfin produisez lequel vous voudrez de tous ceux qu'on peut comparer pour les richesses à Crassus & à Lici-

nus; faites luy monstrez son reuenu; qu'il mette ensemble toutes ses possessions & ses esperances, il est pauvre si vous me croyez, & si vous vous croyez il le peut estre quelque iour. Au contraire celuy qui s'est réglé sur ce que la Nature demande non seulement il est hors de la puissance de la pauvreté, mais encore hors de l'apprehension d'estre pauvre.

III. Mais enfin que vous sçachiez combien il est malaisé de se reduire iusqu'à la mesure de la Nature; Celuy-là mesme que nous croyons estre borné suivant les regles de la Nature, & que vous appelez pauvre, a quelque chose de superflu. Enfin les richesses charment le peuple. S'il void sortir d'une maison quantité de sacs d'argent, si la couuerture d'un logis est dorée, si les valets sont des hommes bien-faits & bien vestus, tout cela l'aueugle, tous cela luy semble grand; La felicité de tous ces riches est seulement au dehors, elle n'entra iamais chez eux. Mais celuy que nous auons separé du peuple, & que nous auons osté de la puissance de la fortune, possede en luy la felicité. Quant à ceux qui sont pauvres avec de grands biens, ils ont des richesses comme nous disons que nous auons la fiebvre qui nous tient, & ce sont les richesses qui les possèdent. Il faut que ie vous donne vn auertissement qu'on ne sçauroit trop souuent donner. Que vous mesuriez toutes choses selon le besoing & les desirs de la Nature, que l'on satisfait de rien ou de peu de chose. Gardez seulement de mesler les vices avec les desirs. Demandez-vous sur quelle table,
dans

dans quelle vaisselle, & à combien de seruices on seruirá vostre table? la Nature ne demande point cette pompe; elle ne veut que de la viande. La faim n'est pas ambitieuse elle veut seulement s'assouuir; & ne se soucie pas de quelle sorte; Tout le reste est le tourment d'une mal-heureuse dissolution. Apres qu'elle a rassasié la faim, elle cherche encore des inuentions pour manger; elle veut farcir son ventre, & pourtant elle ne veut pas le remplir. Elle cherche l'art de faire reuenir la soif apres l'auoir estanchée dès le premier coup. C'est pourquoy Horace a fort bien dit, que la soif ne regarde pas si l'eau est dans vn beau vase, & s'il est présenté par vne belle main. Car si vous pensez qu'il est de vostre condition, que le valet qui vous presente a boire soit bien peigné, & que le verre soit bien net, sans doute vous n'avez pas soif. La Nature nous à fauorisez principalement en cela, qu'elle a osté à la necessité tout desgoust & tout desdain. Il n'y a que la superfluité qui veut faire choix, & qui affecte la delicatesse. C'est a elle seulement à qui l'on entend pronocer ces paroles, Cela n'est pas beau, cela n'est pas propre, cela me blesse les yeux. Dieu qui nous a prescrit luy-mesme nostre façon de viure, à voulu seulement pouruoir que nous vescuissions en santé, & non pas dans les delices. Aussi a-il mis pour ainsi dire entre nos mains tout ce qui peut contribuer à la nourriture; au contraire il faut trauailler & se rendre miserable pour chercher les moyens de satisfaire à la volupté. Iouissons donc de cette grace de la Nature qu'on doit mettre entre les plus signa-

lées; & considerons que la plus grande obligation que nous luy ayons, c'est de nous faire prendre sans dégoût tout ce que la nécessité nous fait desirer.

EPISTRE CXX.

ARGUMENT.

- I. *Dispute sur ce qui est honnestes & ce qui est bon.*
- II. *Comment on a connu la vertu.*
- III. *Iniectiue contre ceux qui ne sont iamais contents, & qui s'attachent trop à cette vie.*

I. **V**OSTRE Lettre a parcouru quantité de petites questions, & enfin elle s'est arrestée à vne seule, & en demande la resolution. Vous voulez sçauoir comment nous auons eu premierement la connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honnestes. Ces deux choses sont diuerses dans l'opinion de quelques-vns; mais pour moy i'estime qu'elles sont seulement distinctes. Il faut vous expliquer cela. Quelques-vns s'imaginent que ce qu'on appelle bon est seulement ce qui est vtile; Et partant ils donnent ce nom, & aux richesses, & à vn cheval, & au vin, & à leurs souliers. Tant ils estiment vil & mesprisable ce qui est bon, & tant ils ont d'aveuglement que de le faire descendre à ce qu'il y a de plus bas & de plus fardide. Ils pensent que ce qui est honnestes, consiste en l'execution d'vn deuoir legitime, comme d'auoir.

vn soing charitable de la vieillesse de son pere, de donner du secours à la necessité d'un Amy, de combattre vaillamment dans la guerre, de dire son avis sagement & à propos. Veritablement nous en faisons deux choses, mais ie suis de ce sentiment, qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honneste, & que ce qui est honneste est bon. Je croy qu'il seroit inutile & superflu de faire voir en cet endroit quelle difference il y a entre l'un & l'autre, puis que i'en ay si souuent parlé. Je diray seulement que nous estimons que toute chose qui peut seruir à vn mauuais usage, ne peut estre appellé bonne. Et apres tout vous scauez combien il s'en trouue qui se seruent mal de leurs tresors, de leur Noblesse, & de leurs forces. Je reuiens maintenant au subiet que vous voulez que ie traite, D'où nous vient la premiere connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Veritablement la Nature n'a peu nous apprendre cela; elle nous a bien donné quelque semence de la science, mais elle ne nous a pas donné la science. Quelques uns disent que cette connoissance nous est venue fortuitement & sans y penser. Mais il n'est pas croyable que l'image de la vertu se soit présentée par hazard aux yeux de l'homme. Nous croyons qu'on a acquis cette connoissance par vne longue obseruation; par la comparaison des choses qui sont souuent arrivées, & par l'analogie qu'on a trouué entre elles lors que le iugement s'est rendu Iuge de ce bon, & de ce qui est honneste. Puis que les Grammaticiens, ces iuges & ces arbitres de la langue

ont receu ce mot, & luy ont donné droit de bourgeoisie, ie ne suis pas d'aduis de le bannir & de le renuoyer en son païs. Je m'en seruiray donc non seulement comme d'un mot receu, mais comme d'un mot qui est en vſage; ie vous diray quelle est cette analogie. Nous ſçauions qu'il y a vne ſanté du corps, & nous auons conclu de-là qu'il y en a vne de l'ame. Nous ſçauions qu'il y a des forces du corps, & nous auons conclu de-là qu'il y a auſſi vne force & vne vigueur de l'eſprit. Quelques actions de debonnaireté, Quelques-vnes de courtoisie, & d'autres de courage nous auoient donné de l'admiration; enfin nous auons commencé à les admirer comme des choses parfaites. Il y auoit beaucoup de deffauts qui estoient couuerts par la splendeur de quelque action esclatante, mais nous les auons diſſimulez, & nous auons fait ſemblant de ne les pas voir. Auſſi la Nature nous enioint de fauoriſer touſiours les choses louïables & d'en augmenter l'eſclat; Et cela est cause qu'on fait ordinairement monter la gloire au deſſus de la verité. Enfin de toutes ces choses nous auons tiré l'image d'un bien excellent & ſigné. Fabricius refuſa l'or de Pyrrhus, & eſtima qu'il estoit plus glorieux de meſpriſer les richesses d'un Roy, que de poſſeder un Royaume. Le meſme donna auiſ à Pyrrhus que ſon Medecin promettoit de l'empoisonner, & qu'il s'en donnaſt de garde. Certes ce fut l'eſfet d'une meſme vertu, de n'estre pas vaincu par l'or & de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous auons admiré ce grand homme qui ne peut estre ga-

gné ny par les promesses d'un Roy, ny par des promesses contre un Roy; qui fut toujours constant à donner de bons exemples; qui fut innocent iusques dans la guerre, ce qui est sans doute bien difficile; qui estimoit qu'on ne deuoit pas estre meschant mesme 'entre ses ennemis; qui dans vne extreme pauvreté qu'il fit seruir à sa gloire, ne refusa pas les richesses avec moins de force que le poison. Viuez, dit-il, viuez Pyrrhus par vne grace que ie vous fais, & jouïssiez-vous d'une chose dont iusques icy vous estiez plaint que Fabricius ne scauroit estre corrompu. Horatius Cocles remplit tout seul tout le pont; il commanda aux siens de le rompre derriere luy, & voulut bien qu'on luy ostast le moyen de s'en retourner, pourueu que l'on coupast chemin à l'ennemy. Enfin il resista aux grandes trouppes qui le pressoient, iusqu'à ce que le pont fut tombé. Et lors qu'il eut regardé derriere luy, & qu'il eust reconnu que le peril où il s'exposoit auoit garanty la Patrie, Me suiue qui voudra par le chemin que ie vay prendre; & en mesme temps il se ietta dans la riuiere. Mais au reste il n'eust pas moins de soing de ses armes que de son salut dans la rapidité de ce fleuue; Et sans rien perdre de l'esclat de sa victoire, il arriua aussi sain de l'autre costé que s'il eust passé par dessus le pont. C'est donc par ses actions & par les semblables qu'on a commencé à voir vne image de la vertu. Padiousteray icy vne chose qui semblera-peut-estre estrange. Quelquesfois les vices se sont monstrez sous vne appa-

rence de vertu, & la vertu a éclaté en son contraire. Car comme vous sçavez, les vices sont proches voisins des vertus; Et dans les hommes les plus infames & dans les plus dissolus il s'en trouue quelque ressemblance. Ainsi le prodigue contre-fait le liberal, encore qu'il y ayt grande difference entre sçavoir donner, & ne sçavoir pas conseruer son bien. En effet, Lucilius, il y en a beaucoup qui iettent leur bien plustost qu'ils ne le donnent; & ie n'appelle pas liberal celuy qui se met en colere contre son argent. La negligence imite la naïfueté, & la remerité le courage. Cette ressemblance nous oblige d'y prendre garde, & de distinguer des choses qui sont les memes en apparence, & qui en effet sont entierement differentes. Lors que nous auons considéré les hommes que quelque grande action a rendus illustres, nous auons commencé à remarquer que quelques-uns ont acheué vne entreprise avec force & avec generosité, mais seulement en vne occasion. Nous auons veu celuy là courageux à la guerre, & timide dans vn barreau. Nous luy auons veu supporter la pauureté genereusement, & l'ignominie avec la foiblesse. Nous auons loüé ce qui estoit de bon en luy, & auons mesprisé sa personne. Nous en auons veu vn autre qui estoit liberal enuers ses amis, qui auoit de la moderation pour ses ennemis, qui conduisoit avec vne égale probité les affaires publiques & particulieres, & qui ne manquoit ny de constance lors qu'il estoit question de souffrir, ny de prudence dans les choses qu'il falloit faire. Nous auons veu que quand

il faloit faire des largesses il en faisoit à pleines mains, que quand il falloit trauailler il estoit opiniastre dans le trauail, & qu'il soulageoit par la force de son esprit la foiblesse & la lassitude du corps. Outre cela il estoit tousiours le mesme; & dans toutes ses actions il estoit tousiours égal. Il estoit non seulement capable de donner de bons conseils, mais il auoit pris vne si noble habitude, que non seulement il pouuoit bien faire, mais il ne pouuoit rien faire qui ne fut bien. Ainsi nous auons reconu que la vertu estoit parfaite en cet homme, & alors nous l'auons diuisée, & en auons fait diuerses parties. Il failloit donner vn frein aux conuoitises, reprimer les craintes, considerer ce qu'on deuoit faire, distribuer les choses qu'on deuoit donner; Et par ce moyen nous auons connu la Temperance, la Force, la Prudence; la Iustice, & nous auons donné à chacune ses emplois & ses fonctions. D'ailleurs nous auons connu la vertu par l'ordre qu'elle tient en tout ce qu'elle entreprend, par sa beauté, par sa constance, par la conformité de toutes ses actions, & par vne grandeur de courage qui s'éleue au dessus de toutes choses. De-là nous auons appris en quoy consiste cette heureuse vie, qui a tousiours vn cours fauorable, & qui ne dépend que d'elle-mesme. Je vous diray aussi comment elle a esté descouverte. Iamais cet homme parfait qui estoit en possession de la vertu, n'a murmuré contre la fortune. Il n'a jamais receu d'vn visage triste les mauuais accidens de la vie. Et comme il s'estoit tousiours imaginé qu'il estoit Citoyen de tout le monde, & qu'il y por-

toit les armes contre la fortune, il a suby toute sorte de trauaux comme par le commandement de son general. Quand il luy est arriué quelque accident, il ne la pas reietté comme vn mal, ou comme vne chose suruenüe par hazard, mais il l'a receu comme vne commission qui luy estoit adressée. De quelque nature qu'elle soit, elle s'adresse à moy, dit-il; elle est rude, elle est facheuse, employons-y nostre temps & nostre trauail. Il ne faut donc point douter que celuy-là n'ait semblé grand, qui n'a iamais soupiré dans les maux; qui ne s'est iamais plaint de sa fortune, qui a tousiours paru comme vne lumiere dans les tenebres, & qui s'est fait considerer à tout le monde, comme vn homme doux & tranquille, & également équitable en ce qui concernoit les Dieux & les hommes. Il auoit vne ame accomplie, qui auoit atteint toute la perfection dont elle estoit capable; elle n'auoit rien au dessus de soy que Dieu mesme, dont vne partie a coulé dans l'homme, qui n'est iamais plus diuin que quand il songe qu'il est mortel, que quand il reconnoist qu'il est né pour mourir, & que le corps n'est pas sa veritable demeure, mais seulement vne hostellerie où vous deuez demeurer peu de temps, & que vous deuez quitter aussi-rost que vous voyez que vous estes à charge à vostre hoste.

III. Enfin, mon cher Lucilius, quand l'ame ne regarde les choses terrestres qui l'environnent que comme basses & petites, quand elle ne craint point de les quitter, elle donne vn grand tesmoignage qu'elle vient d'vn lieu plus haut & plus releué. Car

celuy

celuy qui se souuient d'où il est venu, sçait bien aussi ou il doit vn iour retourner. Nous ne considerons pas combien de maux nous persecurent, & combien le corps nous incommode. Tantost nous nous plaignons du ventre, tantost de la teste, tantost du cœur, tantost de la gorge. Quelquesfois nous auons vne foiblesse de nerfs, quelquesfois des douleurs aux pieds. Tantost nous auons vn vomissement, & tantost vne defluxion. Quelquesfois nous auons trop de sang, & quelques fois nous n'en auons pas assez. Enfin nous sommes attaquez de tous costez, il n'y a rien qui ne contribuë à nous chasser; Et c'est ainsi qu'on est traité dans vne maison estrangere. Cependant encore que nous auons vn corps si infect & si infirme, nous faisons les mesmes entreprises que si nostre vie estoit eternelle. Nous embrassons par nostre esperance tout ce que peut comprendre la plus longue vie, sans iamais estre assouuis ny de l'argent ny des grandeurs. Y a-il rien de plus impudent, y a-il rien de plus insensé? Rien ne suffit à des personnes qui doiuent mourir, ou pour mieux dire à des personnes qui se meurent. Car nous approchons tous les iours de nostre dernier iour, & chaque heure nous poufe dans la fosse, où nous deuons enfin tomber. Regardez ie vous prie combien nostre ame est aucugle. Ce que ie dis qui doit arriuer, est desia arriué, & vne grande partie en est mesme desia passée. Car le temps que nous auons vescu, est au mesme lieu où il estoit auant que nous vescuissions. C'est vne erreur de craindre le dernier iour, puis que chaque iour

nous y conduit. Ce n'est pas le degré où nous demeurons qui fait nostre lassitude, il la fait voir seulement. Le dernier iour est arriué à la mort, & tous les autres y vont; & apres tout elle ne nous prend pas avec violence, mais tout doucement. C'est pourquoy les grandes ames qui sçauent bien qu'une meilleure vie les attend, font à la verité des efforts pour faire glorieusement leur deuoir dans le poste ou elles ont esté mises; Toutesfois elles n'ont garde de s'imaginer que ce qui est à l'entour d'elles les regarde & leur appartienne; Mais comme elles sont estrangeres dans le monde, & qu'elles n'y font que passer elles ne s'en seruent que comme de choses empruntées. Quand nous verrons quelqu'un avec une si belle resolution, pourquoy un naturel si excellent & si extraordinaire ne nous charmera-t-il pas? principalement s'il fait voir par les effets une veritable grandeur de courage? Les veritables qualitez d'un esprit durent tousiours, mais les fausses ne durent pas. Quelques-uns sont alter-natiuement des Vatinien & des Catons. Quelques-fois Curius n'est pas assez seuer pour eux; ny Fabricius assez pauvre; ny Tuberon assez temperant & assez modeste. Quelquesfois ils font des deffis aux richesses de Licinius, aux grands festins d'Appicius, & aux delices de Mecenas. Certes c'est une grande marque d'une ame meschante & mal-faite que d'estre tousiours en doute, & de flotter perpetuellement entre l'amour des vices & la dissimulation des vertus.

*Quelquesfois à sa suite on voit deux cens valets,
Et quelquesfois à dix il borne ses souhaits.*

*Tantost comme vn Censeur d'Estats & de Prouinces,
 Il n'enfle son discours que de Rois & de Princes.
 Et tantost tout d'un coup lors qu'il n'y pense pas,
 Je ne veux, dira-il, que de sobres repas,
 Je ne veux desormais qu'une petite table
 Que le seul appetit me rende delectable,
 Je ne demande rien qu'un habit de burreau
 S'il me deffend du froid il me semblera beau.
 Mais quel effet suiura ces modestes paroles?
 A ce bon mesnager donnez mille pistoles,
 Et soyez assure comme i'en suis certain
 Qu'il n'aura rien de reste auant qu'il soit demain.*

Tous ces gens-là ressemblent à celui dont Horace fait la peinture, qui n'est iamais le mesme, & qui ne ressemble iamais à soy-mesme, tant il est subiet à prendre de nouvelles formes, & à faire des extravagances. I'ay dit que plusieurs luy ressemblent, mais peut-estre qu'il s'en faut bien peu que tout le monde ne luy soit semblable. Il n'y a personne qui ne change tous les iours, & de dessein & de desir. Tantost il se propose d'auoir vne femme, & tantost vne amie. Tantost il veut estre le maistre, & tantost il veut faire croire qu'il n'y a point de meilleur esclau que luy. Tantost il s'esleue iusques à donner de l'enuie, & tantost ils'a baisse au dessous mesme des plus bas. Tantost il iette l'argent, & tantost il le va piller. C'est par là principalement qu'un esprit se fait accuser de legereté. Car tantost il paroist sous vne forme, & tantost sous vne autre; Et ce que i'estime le plus honteux, il est eternellement dissemblable à soy.

Croyez que c'est vne belle chose que d'estre toujours le mesme homme. En effet il n'y a que le sage qui en soit capable ; tous les autres changent sans cesse, tantost ils paroissent moderez & graues, & tantost il n'y a rien de plus vain ny de plus prodigue. Enfin nous changeons de personnage à tout moment, & tousiours nous representons le contraire de celuy que nous venons de quitter. Faites en sorte d'obtenir sur vous cét auantage, que vous soyez toujours le mesme que vous vous estiez proposé d'estre. Faites en sorte qu'on ayt toujourns suiuet devous loüer, ou qu'au moins on vous puisse tousiours connoistre. On peut dire avec raison de quelqu'un que vous vistes encore hier, *Quel est cét homme-là ? qu'il est changé.* Pour moy ie ne le connois plus.

EPISTRE CXXI.

ARGUMENT.

Dispute touchant la connoissance que les animaux ont d'eux mesmes.

IE me doute bien que vous disputerez encore quand ie vous auray decidé vne petite question qui nous a arrestez assez long-temps. Vous demandés encore ce que cela a de cōmun avec les mœurs? Mais aussi tost que vous crierez contre moy ie vous en opposeray d'autres, contre qui vous aurez aussi à disputer Posidonius & Archideme. Ils ne refuseront

pas de défendre cette cause, ils contesteront contre vous, & ie ne parleray qu'après eux. Tout ce qui est dans la morale ne regarde pas les bonnes mœurs. Vne chose concerne l'aliment & la nourriture de l'homme. Vne autre luy enseigne ses exercices. Il y en a vne qui ne s'applique qu'à le vestir, & à luy apprendre la politesse; vne autre à l'instruire, & vne autre à luy chercher des diuertissemens. Neantmoins toutes ces choses regardent l'homme, encore qu'elles ne seruent pas toutes à le rendre meilleur. Il y a des enseignemens qui touchent les mœurs d'une façon, & d'autres qui les touchent d'une autre sorte. Quelques-uns les corrigent & les reglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand ie demande pourquoy la Nature a formé l'homme; pourquoy elle luy a donné la prééminence par dessus les autres animaux, vous vous imaginez que ie me suis beaucoup esloigné du discours des mœurs, mais vous vous trompez. Car comment connoistrez-vous qu'elles mœurs vous devez suivre, & quel chemin vous devez prendre, si vous ne sçavez ce qui est le meilleur, & le plus avantageux à l'homme, si vous ne connoissez la Nature. Vous ne reconnoistrez bien ce qu'il faut que vous fassiez, & ce qu'il faut que vous évitiez que quand vous aurez appris ce que vous devez à vostre Nature. Ie veux apprendre me direz-vous à moins souhaitter, & à moins craindre. Ostez-moy mes imaginations, & mes scrupules, enseignez-moy que ce qu'on appelle félicité est vne chose vaine & legere, & qu'on peut

facilement y adiouster vne syllabe. Certes ie satisferray à vostre desir, ie vous exhorteray aux vertus, ie persecuteray les vices; & bien qu'on m'accuse d'estre trop seuer & trop passionné en cét endroit, ie ne cesseray point de les poursuiure, de reprimer les concupiscences, de crier contre les desirs, & de couper le cours de ses voluptez qui se termineront par des tristesses. Mais pourquoy ne le ferois-ie pas? veu que nous ne desirons que des maux, & que nos plaintes ne procedent bien souuent que des choses mesmes qui nous ont donné du plaisir. Cependant ie vous prie de me permettre de considerer des choses qui semblent vn peu plus esloignées. Nous demandions si tous les animaux auoient quelque connoissance de leur constitution naturelle. Sans mentir il semble qu'ils n'en soient pas entierement priuez, car ils se seruent de leurs membres promptement & à propos comme s'ils y auoient esté instruits; & il n'y en a point qui ne dispose facilement des parties de son corps. Vn artisan manie ses instrumens sans difficulté. Vn Pilote sçait cōduire le gouvernail d'vn vaisseau. Vn Peintre sçait promptement discerner les diuerses couleurs qu'il a mises deuant luy, afin d'en faire vn pourtrait, & sa main court aussi viste que ses yeux sur son ouurage. Ainsi les animaux se remuent comme il leur plaist, & se seruent facilement de leurs corps. Nous admirons les basteleurs qui font tout ce qu'ils veulent de leurs mains, & de qui les actions ne sont pas moins vistes que les paroles. Ce que l'art a donné aux hommes, les animaux l'obtien-

nent de la Nature. Personne ne se sert de ses membres avec peine. Personne ne demeure court dans l'usage de soy mesme, & les animaux estans nez pour se mouuoir, se remuent aussi tost qu'ils sont nez. Ils viennent au monde avec cette science, & naissent instruits par la Nature. Aussi me dira-on, les animaux ne remuent les parties de leurs corps que suivant la disposition que la Nature leur a donnée, parce que s'ils les remuoient d'une autre façon, ils en ressentiroient de la douleur. Et par conséquent ils sont contraints, & c'est par crainte & non pas volontairement qu'ils marchent tous droits, mais cela n'est pas veritable; Car les choses qui se font par force & comme par vne necessité sont lentes, & monstrent bien par la lenteur de son mouvement qu'on les force, & qu'on les contraint; mais l'agilité est vn mouvement volontaire. Tant s'en faut que la crainte de la douleur contraigne les animaux à se mouuoir, qu'au contraire la douleur les arreste, & empesche leur mouvement naturel. Ainsi vn enfant qui veut se tenir debout, & qu'on veut accoustumer à marcher tout seul, tombe aussi tost qu'il commence à s'essaier, & se releue en pleurant iusqu'à ce que par la douleur il soit enfin arriué à ce que la Nature demande. Il y a des animaux dont le dos est couuert d'une escaille forte & dure, qui estans renuerséz font tous les efforts dont ils sont capables pour se retourner, leuent les pieds, les courbent & les recoubent; tant qu'ils se soient enfin remis dans leur situation naturelle. Vne tortuë renuersée ne sent aucune douleur, &

neantmoins elle n'a point de repos iusqu'à ce qu'elle soit dans son estat naturel. Elle ne cesse point de se debatre, & ne met point de fin à son effort, qu'elle ne se trouue sur les pieds. Tous les animaux ont donc quelque sentiment & quelque connoissance de leur constitution naturelle. De là vient cette facilité qu'ils ont à remuer leurs corps, & nous n'auons point de plus fort tesmoignage qu'ils naissent avec cette connoissance que de voir qu'il n'y à point d'animal qui soit pour ainsi dire apprentif dans l'usage de soy-mesme, & dans le mouuement qui luy est propre, cette constitution, me peut-on dire, n'est rien autre chose selon l'opinion des Stoïciens, que la principale partie de l'ame qui se respand en quelque sorte dessus le corps. Mais comment vn enfant pourra-il comprendre vne chose si obscure & subtile, & que vous pouuez à peine expliquer. Il faut donc necessairement que tous les animaux naissent dialecticiens pour entendre cette diffinition, que la plus grande partie des sçauans ne sçauoient entendre. Certes ce que vous m'obiectez seroit veritable, si ie disois que les animaux comprennent la definition de leur constitution. Car il est plus facile de connoistre cette constitution par la Nature, que de l'expliquer par le discours. Ainsi vn enfant ne connoist pas ce que c'est que constitution, mais il connoist sa constitution; il ne sçait pas ce que c'est qu'un animal, mais il sent bien qu'il est animal. Outre cela l'on peut dire qu'il connoist sa constitution grossierement, & en quelque sorte. Nous sçauons bien que nous auons

vne ame, mais nous ne sçauons pas ce que c'est, où elle est, qu'elle elle est, & d'ou elle tire son origine. Enfin comme nous sentons nostre ame, encore que nous ne connoissions ny la Nature ny son lieu, ainsi tous les animaux ont vn sentiment de leur constitution & de leur naturel. Car il faut necessairement qu'ils sentent ce qui leur fait sentir, toutes les autres choses. Il faut qu'ils connoissent la puissance à laquelle ils obeissent, & par laquelle ils sont conduits, Il n'y a personne qui ne sente qu'il y a quelque chose en luy qui remuë les passions, mais il ne peut dire ce que c'est. Il sent bien quelque effort, & ie ne sçay quoy qui le pousse, mais il ne sçait pas ce que c'est, & d'où cela vient. Les animaux comme les enfans ont vn sentiment de leur ame, mais il est obscur & caché. Vous m'obiecterez que nous disons que tout animal est accommodé principalement à sa constitution. Que la constitution de l'homme est d'estre raisonnable, que partant l'homme s'accommode avec soy-mesme, non comme animal simplement, mais comme animal raisonnable. En effet il ne s'estime, & n'est precieux à soy-mesme que par la raison qui le rend homme. Comment donc vn enfant pourra-il s'accommoder avec vne constitution raisonnable, s'il n'est pas encore raisonnable! Je respons à cela que chaque âge a sa constitution particuliere. L'enfance a sa constitution, la Jeunesse la sienne, & tout de mesme la vieillesse; Et chacun est accommodé à la constitution en laquelle il se trouue. Vn enfant n'a-il point de dents, c'est la constitution où il doit estre.

Les dents luy sont-elles venuës, c'est-là la constitution de l'âge où il est. Ainsi cette herbe qui doit monter en espy, est d'une autre constitution quand elle est encore petite, & qu'elle commence à sortir de terre, que quand elle est montée, & qu'elle s'est renduë capable de porter sa petite charge. Elle est autre quand elle commence à jaunir, & qu'elle commence à baisser la teste sous la pesanteur de son fardeau, que quant son espy est formé & tout prest de rendre son grain. En quelque constitution qu'elle se trouue, elle s'y maintient, elle s'y accõmode. L'âge d'un enfant est autre que celui d'un ieune homme, & autre l'âge d'un vicillard que d'un ieune homme. Je suis toutesfois le mesme que i'estois estant enfant, & dans les âges qui suivent l'enfance. Ainsi encore que chacun chäge de temps en temps de cõstitution, neantmoins la determination de sa constitution est toujours la mesme. Et certes la Nature ne nous determine point ou pour l'enfance, ou pour la ieunesse, ou pour la vieillesse, mais pour nous-mesmes. Un enfant est donc accommodé à la constitution qui est propre à un enfant, & non pas à celle qui doit estre propre à un ieune homme. Mais s'il passe en suite à quelque chose de plus grand, on ne doit pas conclure de-là que la constitution où il estoit en naissant n'estoit pas selon la Nature. Premièrement, l'animal est déterminé pour luy-mesme. Car il doit y auoir quelque chose où se rapportent toutes les autres. Je desire la volupté; pour qui? pour moy; Et par consequent c'est pour moy que ie traueille. Je tasche d'euiter la douleur, pour qui? pour moy. Et par consequent c'est

pour moy que ie prens du soing. Si ie fais toutes choses par le soing que i'ay de moy-mesme, il faut demeurer d'accord que le soing que i'ay de moy-mesme marche deuant toutes choses. Ce soing se trouue dans tous les animaux, & ne s'y met pas par hazard, mais il prend naissance avec eux. La Nature produit ses fruits, & ne les iette pas comme par dédain; & parce que la garde la plus proche est tousiours la plus seure & la meilleure, chacun a esté donné en garde à soy-mesme. C'est pourquoy comme i'ay desia dit, les plus petits & les plus foibles animaux ne sont pas si tost nez, qu'ils reconnoissent ce qui peut leur estre nuisible, & font effort pour l'éuiter; Et comme ils sont ordinairement le but des oyseaux de proye, ils redoutent l'ombre de tout ce qui vole sur leur teste. Il n'y a point d'animaux qui ne naissent avec l'aprehension de la mort. Mais comment, me direz vous, vn animal qui vient de naistre peut-il auoir la connoissance de ce qui luy est salutaire, & de ce qui luy est nuisible? Il est icy question de sçauoir s'il en a connoissance, & non pas comment il en a connoissance. Or il est manifeste qu'ils en ont connoissance en ce qu'ils ne feroient rien dauantage quand vous leur auriez donné cette connoissance. Pourquoy vne poule ne fuit-elle pas d'vn paon ou d'vne oye? & qu'elle fuit d'vn espreuier qu'elle n'aura iamais veu, & qui est beaucoup plus petit? Pourquoy des pouffains craignent-ils vn chat, & qu'ils ne craignent pas vn chien? Ainsi il est manifeste qu'ils ont vne connoissance de ce qui leur est nuisible, & qu'ils

ne l'ont point aquire par experience. Car auant que d'auoir esproué ce qui peut leur estre nuisible, ils se mettent en peine de l'euiter. Mais afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hazard, ils ne craignent que les choses qu'ils ont iuste subiet de craindre, & ne les mettent iamais en oubly. Ils sont aussi prompts à fuir ce qui leur est preiudiciable, qu'ils sont vigilans à s'en garder. Dauantage ils ne deuiennent pas plus timides pour viure plus long-temps. D'où l'on peut reconnoistre que l'experience ne leur a pas donné cette cōnoissance, mais vn amour naturel de leur conseruation & de leur salut. Les choses que l'usage enseigne ne viennent que lentement dans nostre connoissance, & ne s'apprennent iamais de la mesme sorte, mais on apprend en vn instant & tousiours de la mesme façon tout ce qu'enseigne la Nature. Si neantmoins vous le desirez, ie vous diray comment toute sorte d'animal peut connoistre ce qui luy est contraire. Il sent qu'il est fait de chair, & cōnoist par ce moyen ce qui peut couper la chair, ce qui la peut brusler, ce qui est capable de luy faire mal. Il se represente comme vne chose funeste & espouuenteable l'image des animaux qui sont armez pour sa perte. En effet ces choses-là sont conjointes, & dépendent l'vne de l'autre, car en mesme temps qu'un animal songe à sa cōseruation, il cherche ce qui peut luy estre vtile, & redoute tout ce qui peut luy estre nuisible. Nous auons naturellement horreur de toutes les choses qui nous sont contraires; Et tout ce que la Nature enseigne se fait comme sans y pèser, & sans

autre raisonnement. N'avez-vous iamais remarqué avec combien d'industrie les abeilles trauillent à leurs petits logemens? N'avez-vous iamais pris garde à cette intelligence qui paroist d'as la distribution de leur trauail? Ne confesserez-vous pas que la toile d'une araignée est vn ouurage inimitable à tous les hommes? Avec combien d'adresse entre-messe-t-elle ses filets? les vns sont tendus tout droits, comme pour seruir à ourdir la toile; D'autres y sont entre-lassez en rond, & sont les plus déliez pour prendre comme dans des rets les plus petits animaux à qui elle tend ce piege. L'araignée naist avec cet art, elle ne l'apprend pas par l'experience. Et partant il n'y a point d'animal qui soit mieux instruit qu'un autre, & qui en sçache d'auantage. Vous verrez que toutes les toiles d'araignée sont pareilles, & que toutes les ruches sont faites de la mesme sorte. Ce que l'art & l'experience enseignent est incertain, & inégal; mais ce que la Nature enseigne est tousiours de mesme façon. Or il n'y a rien qu'elle ait voulu plustost enseigner aux animaux que le moyen de se defendre, & la connoissance d'eux-mesmes. C'est pourquoy ils reçoient leur science en mesme temps que la vie, & il ne se faut pas estonner s'ils naissent avec vne chose sans laquelle ils naistroient inutilement. La Nature leur a donné ce premier moyen de s'vnir & de s'aymer, & en effet ils n'eussent pû se maintenir s'ils n'y eussent esté portez d'eux-mesmes. Veritablement cela tout seul n'eust seruy de rien, mais aussi sans cela tout le reste eust esté inutile. Enfin vous ne verrez aucun animal qui se mé-

prise, ou qui ait pour foy quelque negligence. Il y a mesme dans les plus lourds & dans les plus brutaux ie ne sçay qu'elle viuacité, quand il s'agit de la conseruation de leur vie. Et vous verrez, si vous voulez y prendre garde, que ceux qui ne seruent de rien aux autres, ne manquent pour eux ny de soing, ny de vigilance.

EPISTRE CXXII.

ARGUMENT.

- I. *Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.*
- II. *Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la Nature.*

I. **L**Es iours commencent à diminuer, ils sont desia plus courts qu'ils n'estoient; neantmoins ils seront encore assez longs si on veut se leuer avec le Soleil, & qu'on s'employe à autre chose que d'aller tous les matins témoigner par des reuerences à vn homme encore endormy, qu'on est son valet & son esclauc. Celuy-là sans doute est vn lasche qui n'a les yeux qu'à moitié ouuerts quand le Soleil est desia bien haut, & qui ne commence à s'éueiller qu'à Midy. Certes il y en a beaucoup que la mollesse accable de telle sorte, qu'ils prennent le Midy pour le point du iour. Il y en a qui confondent l'vsage du iour & de la

nuits, & qui ne commencent à ouvrir les yeux encore appesantis de la desbauche du iour precedent, que quand la nuit commence à paroistre. Telle est la condition de ceux que la Nature, comme dit Virgile, a mis sous nos pieds de l'autre costé de la terre,

La nuit les va trouuer quand le iour nous vient voir.

Ainsi la vie & non pas le pais de ces desbauchez est contraire à celle des autres. Il y en a dans vne ville qui sont antipodes de ceux qui viuent dans la mesme ville. Ils n'ont iamais veu, comme dit Caton, ny leuer, ny coucher le Soleil. Vous pouuez donc vous imaginer qu'ils sçachent comment il faut * voir * Viure. eux qui ne sçauent pas quand il faut * voir. * Viure; Cependant ils craignent la mort bien qu'ils se soient eux-mesmes enseuelis tous vifs; & sont d'aussi mauuais augure que ces funestes oyseaux qui ne volent que de nuit. Bien qu'ils passent leurs nuits dans le vin & dans les parfums, & qu'ils employent tout le temps de leurs veilles desordonnées en des repas delicieux; toutesfois ils ne font pas des festins, ils font seulement leurs funerailles. Car au moins on peut dire qu'ils sont morts durant le iour. Certes il n'y a point de iours qui semblent longs à celuy qui fait quelque chose. Et si nous considerons la vie, nous confesserons sans doute que l'action est vn deuoir comme vne marque de la vie. Si nous la trouuons trop courte & que nous la voulions allonger, faisons en sorte de borner la nuit, & donnons-en au iour quelque partie. On garde dans des lieux obscurs les oyseaux qu'on veut engraisser pour les festins, & parce qu'on

ne leur fait prendre aucun exercice, ils deuiennent plus gras & plus pesans, & leurs membres se couurent d'une graisse qui n'est inutile que pour eux. Ainsi ces hommes qui se sont consacrez aux tenebres & à la desbauche, parroissent bien-tost affreux & difformes. En effet ils n'ont pas meilleure couleur que des malades. Ils sont languissans & passés, & bien qu'ils soient encore viuans ils ont la charnure d'un mort. Mais ie puis dire assurement que ce n'est pas-là leur plus grand mal. Si leur corps est dans les tenebres leur ame y est encore dauantage. Celuy-là est endormy pour tout ce qui le regarde, & celuy-cy ne void presque goutte, & porte enuie aux auengles. Qui a iamais souhaité des yeux pour ne s'en seruir quedas les tenebres? Me demandez-vous d'où vient cette deprauiation de l'esprit? de l'auerfion qu'on a pour la lumiere. Toutes sortes de vices combattent contre la Nature, & sont tous ennemis de l'ordre & des bons establissemens. Le but & la fin de la dissolution c'est de se resiouir dans le mal, & non seulement de s'escarter de l'honneur & de la vertu, mais de s'en esloigner tout autant qu'il est possible. Mais ne vous semble-il pas aussi que ceux-là viuent contre la Nature qui boient à iun, & en s'esueillant,

Qui remplissent de vin leurs veines espuisées

& qui ne mangent point qu'ils ne soient yüres? Ce vice est celuy des ieunes hommes, qui veulent reparrer leurs forces. Ils boient ou plutoft ils yurognent à l'entrée mesme du bain parmy ceux qui sont desia despoüillez, afin qu'en beuant souuent & à longs

traits

traits ils puissent resserrer la sueur qu'ils ont excitée. C'est vne chose commune que de boire apres les repas ; les villageois mesme & ceux qui ignorent la veritable volupté, se gouvernent de la sorte. Le vin donne plus de plaisir quand il ne flotte point sur la viande, & qu'il penetre facilement iusques dans les nerfs. L'yuresse leur plaist d'auantage dansvn estomach tout vuide. Ne vous semble t'il pas aussi que ceux-là viuent contre la Nature qui se déguisent en femme, qui veulent paroistre ieunes quand le temps en est passé, qui se peignent & se contrefont pour faire esclater en eux quelque apparence de ieunesse? Que peut-on faire de plus déplorable & de plus cruel? Il ne sera donc iamais homme, afin qu'un homme abuse de luy plus long-temps! Et l'âge ne le retirera pas d'un crime, dont la honte qu'il fait à son sexe deuroit desial'auoir retiré? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature qui veulent des roses en Hyuer? & qui par le moyen d'une eau moderément eschauffée, & par la rencontre d'un certain degré de chaleur font croistre en Hyuer vn lis qui est vne fleur du Printemps? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature qui plantent des vergers sur le sômet des hautes tours? qui ont sur leurs maisons des forests d'arbres, dõt les racines sont aux lieux où ils ne deuroient porter qu'à peine leurs plus hautes branches? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature, qui bastissent sur la mer des bains d'eau chaude, & qui ne croyroient pas se baigner assez delicieusement, si leurs bains n'estoient battus par les flots & par les tempestes? Ainsi dès qu'ils ont commencé à vouloir routes

choses contre l'usage & l'intention de la Nature, ils se font entierement esloignez des regles de la Nature. Le iour est-il venu, il est temps de dormir pour eux. La nuit & l'heure du repos est-elle venuë, ils commencent à faire leurs exercices ; ils se font porter en chaise, ils se font servir à disner. Le point du iour commence-il à paroistre, il est temps de souper pour eux. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple, c'est vne bassesse & vne lascheté que de viure comme les autres. Ils ne veulent point du iour ordinaire, ils se veulent faire vn matin, qui leur soit propre & particulier. Pour moy ie considere ces gens là comme des hommes desia morts. Car enfin que s'en faut-il qu'ils ne soient morts, & qu'on ne fasse leurs funerailles, puis qu'ils sont toujours enseuelis dans la nuit, & qu'on ne void à l'entour d'eux que des flambeaux & des torches. Il me souuient de plusieurs qui menoient en mesme temps vne mesme vie, mais il me souuient sur tout d'Attilius Butta, qui auoit esté Preteur. Comme ce malheureux qui auoit mangé vn grand patrimoine, confessoit vn iour sa pauvreté à Tibere, il en receut cette responce. Certes, luy dit Tibere, vous vous estes réueillé bien tard. Montanus Iulius, ce Poëte assez supportable, qui a esté connu par les faueurs & par la disgrâce de Tibere, décriuoit ordinairement dans les vers qu'il recitoit, le leuer & le coucher du Soleil. De sorte que comme quelqu'un se fut fâché de l'auoir entendu reciter tout vn iour de ses vers, & qu'il eust dit que c'estoit vn importun, qu'il ne falloit plus aller entendre. Natta Pinarius respondit, que pour luy il

ne croyoit pas le pouuoir traiter plus ciuilement, que de l'entendre depuis le leuer iusques au coucher du Soleil. Mais comme il eust vne autre fois recité ces vers,

Desia le Dieu du iour ramenoit la lumiere, &c.

Varus Cheualier Romain qui estoit compagnon de L. Vinicius, & qui cherchoit les bonnes tables, où les médifances & ses railleries luy faisoient meriter sa place, s'écria tout haut, Butta commence à s'endormir. Et apres cela comme ce Poëte eust continué de reciter, & qu'il eust dit ces autres vers.

Desia l'obscurc nuit du Soleil ennemie

Impose le silence à la terre endormie.

Le mesme Varus dit aussi-tost, Il est nuit, il faut que ie sorte, & que ie me trouue au leuer de Butta, pour luy donner le bon-iour. Il n'y auoit rien de plus connu que sa façon de viure déreglée, que plusieurs, comme i'ay dit, ont menée en vn mesme temps. Or quelques-vns viuent de la sorte, non parce qu'ils s'imaginent que la nuit a quelque chose de plus plaisant que le iour, mais parce que ce qui est ordinaire, leur déplaist, & que la lumiere est insupportable à vne mauuaise conscience. D'ailleurs celuy qui souhaite ou qui méprise toutes choses, selon qu'elles coustent beaucoup, ou qu'elles coustent peu, dédaigne le iour qui ne couste rien, & qui se donne gratuitement. Outre cela les desbauchez veulent faire parler d'eux tandis qu'ils viuent; car si l'on n'en parle point, ils ne pensent pas auoir vescu. Ils ne sont donc iamais contents, qu'ils n'ayent fait quelque chose qui fasse du bruit.

Plusieurs ont mágé leur bien; plusieurs ont des amies; si vous voulez estre en estime parmy eux, non seulement vous deuez faire la débauche, mais vous deuez faire encore quelque notable extrauagance; car on ne parle point des débauches communes dans vne ville si occupée. I'ay quelquesfois oüy dire à Pedro Albinouanus qui faisoit fort bien vn compte, qu'il auoit demeuré près de la maison de Sp. Anius, qui estoit de cette troupe de loups garoux. Comme i'estois son voisin, dit-il, i'entendis vn iour sur les neuf heures du soir vn bruit de verges; ie demanday aussi tost ce qu'il faisoit, & l'on me dit qu'il se faisoit rendre cõpte. I'entendis crier enuiron sur le minuiet; Ie demanday ce que c'estoit; On me dit qu'il apprenoit à chanter, & qu'il exerçoit sa voix. A deux heures apres minuit ie demanday d'où venoit vn bruit de rouës que i'entendois. On m'aprit qu'il vouloit aller à la promenade. Vn peu deuant le iour on commença à courir de tous costez dans la maison; On appelle les laquais; les sommeliers, les cuisiniers se remuent, & font du bruit. Ie demãday ce que c'estoit; On me dit que monsieur estoit sorty du bain, & qu'il demandoit du vin & son bouillon. Vous croirez peut-estre, disoit-il, que son souper duroit iusqu'au iour. Non, non ne luy faites pas ce tort. Il viuoit bien plus sobremét, il estoit meilleur mesnager du iour, il ne perdoit rien que la nuit. C'est pourquoy Pedro respondit à quelques vns qui le croioient auare & sordide, qu'ils pouuoient bien adiouster à cela qu'il ne brusloit que de l'huile. Enfin vous ne deuez pas vous estonner si l'on trouue

tant de diuerses proprietéz des vices. Il y en a de plusieurs sortes, ils ont vne infinité de faces; Et il est impossible d'en conceuoir toutes les especes. Au contraire la vertu est toute simple, au lieu que le mal a plusieurs plis & replis, & prend tous les destours qu'il vous plaist.

II. Ceux qui suiuent le chemin que la Nature leur enseigne, marchent tousiours d'un mesme train; ils trouuent toutes choses faciles, ils ne sont point embarrassez; & le changement qui se fait en eux, n'est presque pas remarquable. Mais les autres sont dans vne inquietude perpetuelle, ils ne peuuent estre bien avec personne, ny avec eux mesmes. Pour moy ie pense que le dégoust qu'ils ont de la vie commune & ordinaire est la cause de cette maladie. Comme ils veulent estre differens des autres par la somptuosité de leurs habits, par la magnificence de leurs festins, par la beauté de leurs carrosses, ils s'en veulent aussi separer par l'usage & par la disposition du temps. Enfin ceux qui font gloire de l'infamie, & de qui elle est la recompense, dédaignent les fautes communes, & n'en veulent faire que de signalées. C'est la maniere de viure de ces fameux débauchez, qui ne vont pour ainsi dire que contre le cours de la Nature. Viuons donc Lucilius comme la Nature l'enseigne, & ne nous escartons point du chemin qu'elle nous monstre. Toutes choses seront faciles à ceux qui suiuront cete voye, & qui vouldra viure d vne autre façon, n'aura pas vn autre succès que s'il vouldoit remonter vn torrent.

EPISTRE CXXIII.

ARGUMENT.

- I. *Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaitables par la faim, & mesme par une ferme resolution de l'ame.*
- II. *Que les richesses s'y doiuent accoustumer, comme pouuant quelque iour en auoir besoing.*
- III. *Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on peut aysément se passer de quantité de choses superflues.*
- IV. *Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.*

I L y auoit desia long-temps qu'il estoit nuit, & ie me sentoie lassé plustost par l'incommodité, que par la longueur du chemin lors que i'ariuay à ma maison d'Alban. Je n'y trouuay rien de prest que moy mesme. C'est pourquoy ie m'allay delasser sur le lit, ou ie me consolay de la longueur de mon Cuisinier, & de mon Boulenger. Je consideray en cette occasion qu'il n'y a rien de si fascheux qu'on ne puisse supporter doucement; Et qu'il n'y a rien qui soit capable de nous fascher si nous mesmes en nous faschant nous ne luy en donnons le pouuoir. Hé bien mon Boulenger n'a point de pain, mais mon Concierge, mais mon Portier, mais mon Fermier en ont chez

eux ? Mais c'est de mauvais pain dites vous. Attendez vn peu, & il deuiendra fort bon, la faim vous le conuertira bien-tost en pain tendre, & en pain blanc. Il ne faut donc pas manger qu'elle ne me l'ordonne, j'attendray donc patiemment, & ie ne mangeray point que mon pain ne commence à deuenir meilleur, ou que ie n'aye cessé d'auoir du dégoüst pour le mauvais pain.

II. Il faut s'accoustumer à viure de peu de chose. Il arriue vne infinité de difficultez ou des temps, ou des lieux qui peuuent retarder les repas des plus grâds Seigneurs, quelque grande prouision qu'on ayt faite de tout ce qui sembloit leur estre necessaire. Personne ne peut auoir tout ce qu'il desire. Mais il est au pouuoir de tout le monde de ne pas vouloir ce qu'il n'a pas; & chacun peut se contenter de ce qu'on presente deuant luy. Vn ventre sobre & patient fait vne grande partie de la liberté. On ne scauroit croire combien ie prens de plaisir que malassitude se perde d'elle-mesme. Ie ne veux point qu'on me frotte, ie ne cherche point les bains, ny d'autre remede que le temps. Le repos nous oste ce que le trauail nous a donné. De quelque façon que soit ce souper, il me sera plus agreable qu'vn grand festin. J'ay quelques-fois esprouué mon esprit sur le champ; & en effet c'est l'esprouue la plus assurée, & la meilleure qu'on en puisse faire. Car quand il s'est préparé, & qu'il s'est disposé à la patience, on ne peut pas si bien connoistre combien il a de force & de veritable fermeté. Les meilleures marques qu'il en puisse donner, sont celles

qu'il donne sur le champ. Et l'on doit en estre entièrement assurez, si non seulement il reçoit les choses facheuses sans murmurer, mais s'il les regarde de bon œil & sans s'émouvoir; s'il ne s'en est pas mis en colere, s'il n'a point contesté pour les recevoir; si en ne desirant rien, il s'est luy-mesme donné ce qu'on lui deuoit dōner; s'il a enfin reconu que si quelque chose manquoit, c'estoit à son ordinaire & non pas à luy. Nous ne connoissons iamais combien il y a de choses superflües, que quand elles ont commencé à nous manquer. Car nous nous en seruons non pas à cause que nous en auons besoing, mais parce que nous les auons. De combien de choses auons nous vsé, parce que les autres en vsoient. Certes vne des plus grandes causes de nos maux, c'est que nous viuōs à l'exemple des autres, & que nous ne nous laissons pas conduire par la raison, mais par la coustume. Si peu de monde faisoit vne chose, nous ne voudrions pas l'imiter. Mais aussi-tost qu'elle est en vsage chez plusieurs, nous ne manquons pas de la suiure, comme si ce qui est le plus pratiqué estoit aussi le plus honneste; Et enfin dés qu'une erreur est deuenüe publique, elle nous tient lieu de vertu. On ne veut plus auourd'huy voyager si l'on ne fait marcher deuant vne Caualerie * de Numides, & des bādes de Coureurs. Il est honteux de n'auoir pas vn train qui fasse escarter du chemin ceux que l'on y peut rencontrer; & qui donne à connoistre par vn gros nüage de poussiere que c'est vn homme de condition qui voyage. Chacun se veut mesler d'auoir des mulets qui portent de la

vaiselle

* Les gens de cōdition auoient dans leur train en voyageāt des Caualiers Numides & Africains

vaisselle ou de crystal, ou d'agate grauée par la main des plus fameux ouuriers. Il y auroit de la honte qu'on ne sçeut pas que vous estes assez magnifique pour faire porter des meubles qui se peuuent rompre facilement. Chacun fait traifner ses fauoris en carrosse, ayans le visage frotté, ou pour mieux dire enduit de certaines drogues, afin que le chaud ou le froid ne puisse pas offencer leur teint delicat. Il y auroit de la honte de voir quelqu'un à vostre suite, dont le visage ne fut pas assez beau pour meriter d'estre conserué.

III. Il faut faire en sorte d'éuiter la conuersation de ces sortes de personnes. Ce sont eux qui enseignent les vices, & qui les portent de tous costez. On s'estoit imaginé qu'il n'y en auoit point de plus meschans que ceux qui font courir de part & d'autres les flatteries, & les paroles qu'ils ont entenduës; mais il y en a qui font pis, qui font par tout courir les vices. Certes le langage de ces gens-là est tout à fait pernicieux. Car encore qu'il ne nuise pas d'abord, il laisse dans l'ame des semences qui ne manquent pas de germer bien-tost; Et quand mesme nous ne sommes plus avec eux, le mal qu'ils ont commencé nous suit pour se réuiller bien tost apres. Comme ceux qui viennent d'entendre vne musique, s'en retournent les oreilles pleines d'vne harmonie, qui les empesche d'auoir d'autres pensées, & de songer aux choses serieuses; Ainsi le langage des flatteurs, & de ceux qui loüent les vices, demeure plus long-temps dans l'ame que dans les oreilles: & il est bien difficile de faire

fortir de l'esprit, vne parole qui luy plaist. Elle nous poursuit par tout, elle conserue tousiours ses charmes, & reuiet de temps en temps dans nostre memoire. Il est donc necessaire de fermer les oreilles aux mauuais discours, & principalement dés qu'ils commencent. Car aussi tost qu'on a commencé à les entendre, & qu'ils ont esté receus, ils deuiennent plus hardis & plus capables de nous blesser. Alors on ne feint point de nous dire, que la Vertu, la Philosophie, la Iustice, ne sont qu'un son de paroles inutiles. Qu'il n'y a qu'une felicité, qui consiste à mener vne plaisante vie. Que faire toutes choses librement, & se seruir de son bien, est-ce qu'on appelle viure. Que c'est se souuenir qu'on est mortel. Que les iours s'escoulent, & que nostre vie s'enfuit sans esperance qu'elle reuienne. Pourquoi ne ferons nous pas ce qui nous donne du plaisir? Et tandis que nous sômes capables de gouster les voluptez, & que nostre âge les demande, ne les donnerons-nous pas à nostre vie, qui ne sera pas touiours en estat de les recevoir? Pourquoi par la sobrieté irons nous volontairement au deuant de la mort? Pourquoi nous priuerons-nous si tost de ce qu'elle nous osterá trop tost? Vous n'auetz point de maistresse, vous sortez tous les iours sans auoir mangé, & vous mangez de telle sorte, qu'il semble que vous deuez rendre compte de tous vos morceaux à vostre pere. Ce n'est pas viure que de viure ainsi, c'est traouiller seulement pour vn successeur. N'est-ce donc pas vne extrême folie d'amaasser toutes choses pour vn heritier, & se les refuser à soy-mesme, afin que l'esperance d'une grande suc-

cession vous fasse vn ennemy d'vn amy. Car enfin plus il receura par vostre mort, & plus ils'en réjouira. Vous vous devez moquer de ces mornes & seueres censeurs de la vie d'autruy, de ces ennemis de la leur, de tous ces pedagogues publics; vous ne devez point douter qu'une vie voluptueuse ne soit preferable à vne bonne reputation. Certes il ne faut pas moins esuiter ces trompeuses voix, que celles qu'Ulysse ne voulut point ouir sans estre lié. Elles produisent les mesmes effets; Elles vous arrachent de vostre Patrie, de vos parens, de vos amis & de la vertu; & vous precipitent dans vne vie qui vous comble de misere & de honte. N'est-il pas donc plus auantageux de suiure les bons chemins, & de vous laisser conduire à ce point, que ce qui est honneste & vertueux fasse vos plaisirs & vos delices?

IV. Or nous paruiendrons à ce bien si nous considerons qu'il y a deux sortes de choses, dont les vnes nous appellent, & les autres nous rebuttent. Celles qui nous appellent sont les richesses, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes les autres qui nous flattent & qui nous plaisent. Celles qui nous rebuttent sont le trauail, la mort, la douleur, l'ignominie, la pauureté. Nous deuous donc nous exercer à ne point craindre les vnes & à ne point desirer les autres. Combattons contre elles de toutes nos forces, fuyons celles qui nous appellent, & tenons ferme contre celles qui nous attaquent. N'avez-vous iamais pris garde à la contenance diuerse de ceux qui montent & qui descendent?

dent , panchent en arriere , & ceux qui montent , panchent en deuant. Car si en descendant vous baifsez le visage vers la terre , & qu'en montant vous panchiez le dos en arriere , il est mal aysé Lucilius que vous ne tombiez en chemin. On descend pour aller dans les voluptez , mais on monte pour aller aux choses rudes & difficiles. Il faut comme pousser le corps en montant , mais il le faut retenir en descendant. Mais pensez vous que ie voulusse faire croire qu'il n'y en a point d'autres dont le discours soit dangereux , que celui de ceux qui louent la volupté , & qui font craindre la douleur comme vne chose redoutable d'elle-mesme ? Je croy certes que ceux-là nous sont encore funestes qui nous exhortent aux vices sous pretexte de faire valoir la secte des Stoïciens , en disant qu'il n'y a que le sage qui sçache aymer , qu'il n'y a que luy qui sçache faire bonne chere , qui sçache bien boire & bien manger. Nous leur pourrions demander iusqu'à quel âge on doit aimer les ieunes hommes ; Mais laissons aux Grecs cette honteuse façon de viure , & entendons de meilleures choses. Personne ne deuiet homme de bien par hazard : il faut trauailler pour apprendre la vertu. Quant à la volupté , c'est vne chose vile & basse , dont on ne doit point faire d'estat. Elle nous est commune avec les bestes , & l'on y void courir les moindres & les plus mesprisables des animaux. La gloire n'est rien qu'un beau songe ; elle est plus legere & passe plus viste que le vent. La pauureté n'est vn mal que pour ceux qui ne la sçauoient endurer ; & la mort mesme n'est

pas vn mal. Pourquoi donc vous en plaindrez vous? Il n'y a qu'elle qui rende iustice à tous les hommes, elle n'en traite pas vn micux que l'autre, elle les sçait tous éгалer. La superstition est vne erreur furieuse. Elle craint ceux qu'on doit aimer, & outrage ceux qu'elle respecte. Car enfin n'est-ce pas vne mesme chose, ou que vous ne connoissiez point de Dieux, ou que vous n'honoriez pas les Dieux? Voila les choses qu'il faut apprendre, & qu'il faut imprimer dans nos ames. Il ne faut pas que la Philosophie s'employe à donner des excuses aux vices. Le malade ne doit point esperer de guerison, si le Medecin luy ordonne de faire la débauche, & des excés.

EPISTRE CXXIV.

ARGUMENT.

- I. *Que le bien se connoist par la raison, & non pas par les sens.*
- II. *Que les enfans en sont incapables.*
- III. *Qu'on ne le peut auoir parfaitement, que quand la raison est parfaite.*

I. **I**E veux exposer à ta veüe
 Diuers preceptes anciens,
 Dont la verité reconuë
 Peut te mettre au comble des biens.
 Mais il faut que tu te proposes
 D'esconser attentiuement.

Aussi bien les petites choses

Que le plus haut enseignement.

Certes ie ne pense pas que vous refusiez de les entendre, & que quelques subtilitez soient capables de vous en desgouster. Il n'est pas de la politesse dont vous faites profession de n'affecter que les grandes choses. Comme i'approuue que vous fassiez profit de tout, & que ie sçay que vous ne vous rebutez que de ces grandes difficultez qui n'aboutissent à rien, ie feray maintenant en sorte que vous n'aurez point de subiet de vous plaindre. Il est question de sçauoir si le bien se connoist par l'entendement ou par le sentiment. Et l'on adiousté à cela qu'il ne se trouue point dans les bestes, ny dans les enfans. Ceux qui mettent la volupté au dessus de toutes choses, & qui en font le souuerain bien, estiment qu'il est attaché aux sens. Pour moy qui l'establis dans l'esprit, ie pense que le souuerain bien est vne chose intellectuelle. Si les sens en estoient les iuges, nous ne reietterions aucuns plaisirs; car il n'y en a pas vn, qui ne nous appelle, & qui ne nous plaise. Nous ne souffririons volontairement aucune douleur; car il n'y en a pas vne qui ne soit ennemie de nos sens. D'ailleurs on blâmeroit iniustement ceux qui aiment trop la volupté, & ceux qui craignent trop la douleur. Or nous condamnons les hommes qui sont trop sujets à leurs appetits, & nous mesprisons les autres que la crainte de la douleur empesche de rien entreprendre de grand & de genereux. Dequoy donc sont ils coupables? en quoy font-ils vne faute s'ils obeissent aux sens, c'est à

dire, aux Iuges du bien & du mal. Car enfin vous leur auez donné le droit de iuger de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer. Mais la raison qui est au dessus de tout cela, enseigne à regler la vie, & monstret ce qu'on doit iuger de la vertu & de l'honneur, du bien & du mal. En effet ceux qui sont d'un autre sentiment, donnent à la moindre partie l'autorité de iuger de la plus haute, lors qu'ils veulent que le sens qui est au eugle, & beaucoup moindre dans les hommes que dans les bestes, prononce souverainement sur ce qu'on doit estimer un bien. Ne seroit il pas estrange que pour discerner les choses les plus delictes & les plus subtiles; on se seruit de l'attouchement plustost que des yeux; car au moins entre les sens il n'y a rien qui soit plus capable que les yeux de connoître le bien & le mal. Mais voyez combien on est ignorant de la verité, & jusqu'où l'on abaisse les choses divines, quand on veut que l'attouchement iuge du souverain bien & du mal extrême.

H. Comme toutes les sciences, dit-on, & tous les arts doiuent avoir quelque chose conuë, & qui soit comprise par les sens d'où elles prennent leur origine, & leur accroissement. Ainsi la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes, & de ce qui tombe sous la connoissance des sens. Vous dites donc que la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes. Nous disons qu'il n'y a rien d'heureux que ce qui est selon Nature, que l'on reconoit tout d'un coup ce qui est selon la Nature, comme on reconoit facilement une chose qui est entiere; & que ce qui est selon la Nature, c'est ce qui arrive à un en-

fant qui ne fait que de naistre, ie ne dis pas le bien, mais le commencement du bien. Vous donnez donc la volupté à l'enfance, pour son souuerain bien, & vous voulez que celuy qui ne fait que de naistre, ayt desia la mesme chose qu'on ne scauroit obtenir que quand on est homme parfait: Ainsi vous mettez le faiste où l'on doit mettre la racine. Si quelqu'un disoit qu'un enfant qui est encore dans le ventre de sa mere, qui est à peine commencé, qui est imparfait & sans forme, a desia la jouissance de quelque bien, il y auroit apparence qu'il se tromperoit lourdement. Mais quelle difference y-a il entre celuy qui ne vient que de naistre, & celuy qui est encore un fardeau caché dans les entrailles de sa mere? L'un n'a pas plus de conoissance que l'autre du bien & du mal; & un enfant en cet estat, n'en est pas encore plus capable qu'un arbre ou qu'une beste. Mais pourquoy un arbre ou une beste sont-ils incapables du bien? par ce que la raison n'y est pas. Ainsi le bien n'est pas en un enfant, parce que la raison luy manque. Il arriuera à la conoissance du bien quand il sera arriué à la jouissance de la raison. Il y a des animaux tout à fait irraisonnables, il y en a qui ne sont pas encore raisonnables, il y en a de raisonnables, mais imparfaitement. Or le bien ne peut estre en pas un de ces animaux, & il faut que la raison l'amene avec elle. Quelle difference y-a il donc entre les choses que j'ay dites? C'est que le bien ne sera iamais en celuy qui est priué de raison, & qu'il ne peut estre encore en celuy qui n'est pas encore raisonnable. Il peut estre en celuy qui n'est raisonnable qu'imparfaitement,

parfaitement, & neantmoins il n'y est pas. Je dis donc Lucilius, que le bien ne se trouue pas en toute sorte de corps, ny en tout âge. Il est aussi esloigné de l'enfance que le premier du dernier, que ce qui est parfait est loing de son commencement. Et partant le bien ne scauroit estre dans vn corps qui ne commence encore qu'à se former, non plus qu'en la semence dont il est formé. Diriez-vous que le bien d'un arbre ou d'une plante est dans la premiere feuille qui en sort. Il y a quelque bien dans le bled, mais il n'est pas dans l'herbe qui ne paroist pas encore, ny dans l'espy qui commence à paroistre, il y est seulement quand l'Esté luy a donné sa maturité toute entiere.

III. Comme toute chose ne monstre son bien que quand elle a atteint le degré de perfection qu'elle doit auoir; Ainsi le bien de l'homme ne se rencontre dans l'homme, que quand la raison est parfaite en luy. Il faut que je vous dise quel est ce bien; il consiste en vne ame libre, & droite, qui s'assuie-tit toutes choses; & qui ne s'assujetit à pas vne. Tant s'en faut que l'enfance en soit capable, que la ieunesse ne l'espere pas, & que l'âge viril ne le peut esperer qu'à peine. La vieillesse est bien heureuse, si apres de longs soins, & de longs traux, elle y peut enfin arriuer. Comme c'est en cet âge qu'on trouue ce bien, c'est en cet âge qu'on le peut connoistre. Mais si i'ay semblé faire croire, direz-vous, qu'il y a vn bien pour les arbres & pour les plantes, il peut donc

aussi en auoir vn pour les enfans. Le veritable bien ne se trouue ny dans les arbres, ny dans les bestes, & le bien qui se trouue en eux, n'est appellé de ce nom que par souffrance. Voulez-vous scauoir ce que c'est à quoy l'on donne ce nom; C'est ce qui est selon la Nature de chacun. Mais le vray bien ne peut estre le partage d'une beste, il a esté fait pour vne Nature plus parfaite & plus excellente; Et il ne se peut trouuer qu'où la raison trouue place. Il y a quatre sortes de Natures, celle de l'arbre, celle de la beste, celle de l'homme, celle de Dieu. Les deux premiere, l'arbre & la beste, ont vne mesme Nature, en ce qu'ils sont irraisonnables; les deux autres Dieu & l'homme, sont differens, en ce que l'un est immortel, & l'autre mortel. Il n'y a donc que Dieu dont le bien soit parfait de sa Nature. Quant au bien de l'homme, il s'acheue & s'accomplit par sa vigilance & par son soing. Tous les autres sont parfaits, autant que leur Nature le peut permettre, mais ils ne sont pas veritablement parfaits, parce que la raison n'y est pas. Car enfin encore que toutes les autres choses soient parfaites en leur espeece, il n'y a rien qui soit veritablement parfait, que ce qui est parfait selon la Nature vniuerselle qui est raisonnable. Vne chose en laquelle l'heureuse vie ne scauroit estre, ne peut auoir en soy ce qui fait l'heureuse vie. Or ce qui fait la vie heureuse, ce sont les vrais biens. Il n'y a rien dans la beste de ce qui peut former l'heureuse vie; Et par consequent le bien n'est pas dans la beste. Vne beste

connoist par les sens les choses presentes, elle se sou-
uient des passées quand il s'offre vne occasion qui en
donne, comme vn aduertissement à ses sens; Ainsi
vn cheual se souuient d'vn chemin, aussi tost qu'il
est à l'entrée, mais quand il est dans l'estable, il n'a
point de memoire de ce chemin, bien qu'il y ayt passé
fort souuent. Pour ce qui est du futur les bestes n'en
ont point du tout de connoissance. Comment donc
la nature des animaux pourroit elle sembler par-
faite s'ils ne connoissent pas tous les temps? Car
le temps est diuisé en trois, le passé, le present &
le futur. Or les animaux ne iouissent que du temps
present, qui est le plus court, & qui se perd à chaque
pas, & ont bien peu de memoire du passé, encore ne
se resucille-elle que par le present. Il ne se peut donc
faire que le bien, qui est d'vne nature toute parfaite,
se rencontre dans vne nature imparfaite, si toutes-
fois elle n'en a pas vn autre que les herbes & les semen-
ces. I'auoué que les bestes ont des passions, pour ce
qui semble estre selon la nature, mais elles sont dé-
reglées & pleines de troubles. Ce qui n'arriue point
au vray bien, car il n'est iamais ny plein de trouble
ny déreglé. Sur quoy vous me pouuez demander si
les bestes s'émeuent déreglément & sans ordre;
Et ie pourrois vous respondre qu'elles s'émouuroient
sans ordre & déreglément, si leur nature estoit capa-
ble de quelque ordre: mais enfin elles s'émeuent
selon leur nature. Car pour dire qu'vne chose est
dans le desordre il faut que quelquesfois elle puisse

n'estre pas dans le desordre. Comme rien ne peut estre inquiet que ce qui peut estre dans le repos, le vice ne peut estre qu'aux lieux où peut estre aussi la vertu. Enfin cette sorte de mouuement ou de passion est de la nature des bestes. Neantmoins, afin que ie ne vous arreste pas dauantage, i'auoüeray qu'il y aura dans la beste quelque bien, quelque vertu, quelque perfection. Mais ce ne sera pas entierement, ny vn bien ny vne vertu, ny vne perfection: Car tous ces auantages n'ont esté faits que pour les hommes, qui sçauent les raisons, la mesure, & les fins de leurs actions. Et partant il faut demeurer d'accord que le bien est seulement où la raison se rencontre.

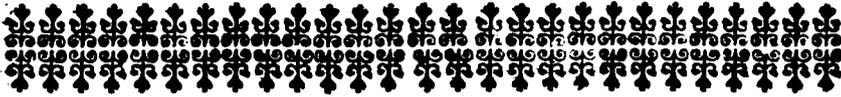
Vous me demanderez infailliblement à quoy tend cette dispute, & quelle vtilité en peut retirer vostre esprit. Au moins elle l'exerce, elle l'aiguise; & comme s'il deuoit faire quelque chose, elle le tient rousiours en haleine dans vne honneste occupation. D'ailleurs, tout ce qui retarde celuy qui court dans le vice luy est sans doute profitable. Mais enfin ie vous assure que ie ne puis vous profiter d'auantage qu'en vous decourant vostre bien, qu'en vous separant des bestes, qu'en vous donnant place avec Dieu. Pourquoi estes-vous si curieux de nourrir & d'exercer les forces du corps? La nature en a donné de plus grandes aux bestes. Pourquoi prenez-vous tant de peine à paroistre beau? Quand vous aurez mis toutes choses en vsage, vous trouuerez qu'il y a

quantité d'animaux qui sont encore plus beaux que vous. Pourquoi avez-vous tant de soin de vous peigner & de nourrir vostre chevelure? Laissez si vous voulez aller vos cheveux à la maniere des Parthes, portez-les nouëz comme les Allemans, ou espars comme les Scythes; Il n'y a point de lyon dont la criniere, toute épouventable qu'elle est, ne semble plus belle que vos cheveux. Voulez-vous vous exercer à courir bien viste? Vous ne serez iamais si viste qu'un lièvre. Renoncez donc à toutes ces choses, dans lesquelles vous sètz tousiours vaincu, tandis que vous affecterez ce qui sied bien seulement à d'autres; Enfin apres tant de destours, reuez à vostre bien. Ce bien est vne ame nette & pure, qui imite Dieu, qui s'eleue pardessus les choses humaines, & qui ne va point hors de soy pour chercher ce qui est à elle. Vous estes raisonnable, quel bien y a-il donc en vous? Vne parfaite raison: Faites en sorte de la faire venir à son but, & iusqu'au plus haut degré où elle puisse monter. Estimez-vous bien-heureux lors que toutes vos ioyes & toutes vos satisfactions naistront seulement de vous-mesme; Lors que dans toutes les choses que les hommes poursuiuent, qu'ils souhaitent si ardemment, & qu'ils conseruent avec tant d'inquietudes, vous ne trouuerrez rien, ie ne dis pas que vous aimassiez micux auoir, mais que vous voulussiez seulement auoir. Ie vous donneray vne regle par laquelle vous pourrez vous

mesurer, & qui pourra vous faire connoître si vous estes deſia parfait. Vous poſſederez voſtre bien, lors que vous connoiſſerez que ceux qui ſont les plus heureux dans l'opinion des autres, ſont en effet les plus mal-heureux.

LAVS DEO. V. Q. M.





Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy; DONNA' à Paris le vingt-neufième iour de Iuin 1646. Signé par le Roy en son Conseil, CROISET; Il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer *les Epistres de Senèque, qui ont esté traduites par Pierre Du-Ryer*, durant le temps & espace de cinq ans, à compter du iour que lesdites Epistres seront paracheuees; & defenses sont faites à tous autres de quelque condition qu'ils soient de les imprimer, vendre ny distribuer d'autre impression, que de celle qu'aura fait faire ledit SOMMAVILLE, ou ceux qui auront droit de luy, sur peine de quinze cens liures d'amende, & de tous ses despens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres, qui sont en vertu du present Extrait, tenuës pour bien & deuëment significées.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le vingt-neufième Mars mil six cens quarante-sept.